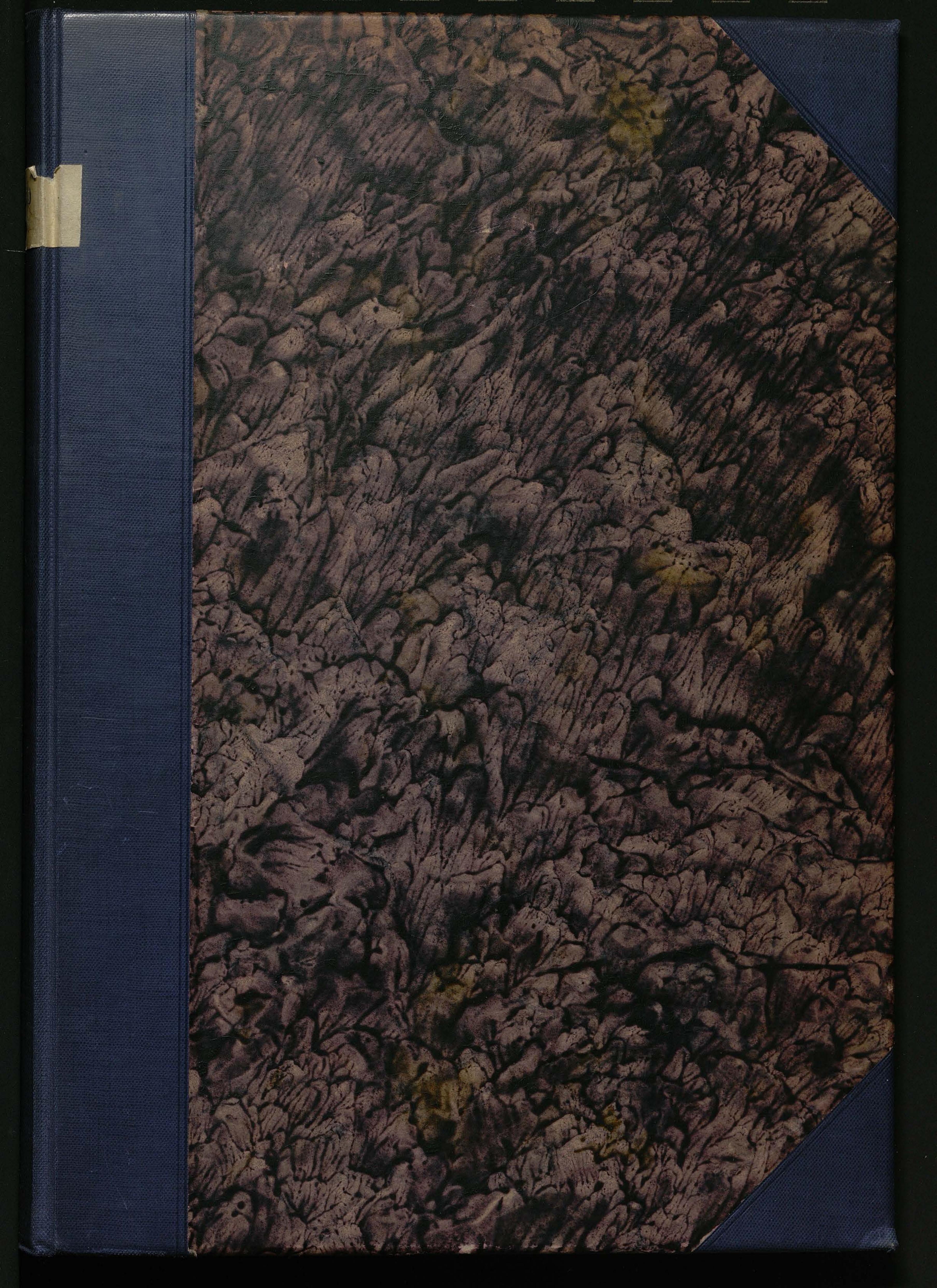


Oprawiono w r. 1938.

Rkp.

Korespondencja Klementyny z Tańskich Hoffmanowej.

k.1-2	Katherine Ashburner do K.H, list z Kalkuty z dn 8.XI.1844.
k.3-4	Seweryna z Pietruskich Badeniowa do K.H., list z Biszchowic z 28 VII 1843
k.5	Jan Bąkowski. wiersz do K.H., bez daty
k.6-9	Z Lipińskich Lewocka, list do K.H. z dn. 23.V.1832
k.10	M. Mostowska, list do K.H., 23.V.1832.
k.11-12	List podpisany „H.S" do Klementyny Hoffmanowej z dn. 20.1.1844 Helena
k.13-14	Zamojska, list do K.H. z Wrocławia z dn. 14.X.1831. Z
k.15-16	Emilia Ziemięcka, Kopia listu do K.H. z Paryża, z dn. 2.X.1845
k.16v-19	Kopia listu Karola Hoffmana do Aleksandry Tarczewskiej z opisem ostatnich chwil Klementyny [bez zakończenia] bez daty]
k.20-21	List Błotnickiego do Karola Hoffmana po śmierci Hoffmanowej z dn. 22 VII 1845
k.22	Pokwitowanie proboszcza z Passy za sumę opłaconą na koszta pogrzebu Hoffmanowej - wydane jej mężowi dn 23.VII.1845
k.23-34	Dr. Stański, opis choroby Klementyny Hoffmanowej V Kajetan
k.35-36	Karol Hoffman do Andrzeja Radwana? list w sprawie spuścizny literackiej po Hoffmanowej, z Drezna, 1.VIII.1857 (?)
k.37-38	Nekrolog Hoffmanowej pióra Bogdana Zaleskiego
k.39	Nekrolog Hoffmanowej z Dziennika Narodowego z dn. 27.IX.1845
k.40	Notatka z Dziennika Warszawskiego z 1.X.1845 o śmierci Hoffmanowej
k.41-44	Kl. Hoffmanowa do Heleny z Tarczewskich Radwanowej (siostrzenicy), listy z dn. 3.V.1841, 4.X.1842, 22.I.1845 i b.d.
k.45-71	Kl. Hoffmanowa do Aleksandryny z Tańskich Tarczewskiej (siostry) listy z dn. 4.XI.1831, 14.II.1832, 28.V.1834, 26.VII.1834, 14.VII.1835, 8.IX.1835, 6.XII.1836, 4.X.1839, 26.II.1841, 28.I.1842, 18.VI.1842, 2.IX.1842, 2.II.1843, 26.IX.1843, 15.XII.1843, 3.V.1844, 2.II.1845 oraz 7 szt. b.d.
k.72-74	3 listy Hoffmanowej bez nazwisk adresatek
k.75	Pismo dodatkowe do Gazety Porannej; H. Skimborowicza „Rozbiór książki do nabożeństwa dla Polek"
k.76-77	Minasowicz, Toast do Niemcewicza
k.78-79	Józef Zaleski „Odpowiedź na Pytania"

Katharine Ashburner

Calcutta 8th November 1844. 1
(L'Anniversaire de mon Mariage)

Il y aura bientôt neuf mois depuis que j'ai recue votre derniere et tres aimable lettre Chère Madame Hoffman, mais, ce n'est pas à la paresse Orientale qu'il faut attribuer ce delai dans ma reponse; je suis d'une industrie incroyable pour ce pays. – Depuis le retour de mon Mari, et l'arrivé de nos deux frères dans le mois de Janvier passé, nous n'avons jamais étés sans d'autres hôtes. – Notre Maison a été remplie à faire peur à une Babsko moins rangée que moi, – et mes charges domestiques en consequent sont redoublées. –

Je crois que de nature je suis hospitalière, mais la cordialité de mon accueil est beaucoup augmenté, parceque, quand il y a beaucoup de monde chez nous, mon Chevalier est chassé d'en bas, et vient tres humblement partager mon royaume, au premier – je lui cede un joli Coin et me rejouis beaucoup de son voisinage. –

Mais vous direz, "pourquoi vous etes vous prouvez une si vilaine correspondante?" – Chère Madame, j'avais honte de vous écrire – si vous saviez comme il m'est difficile de me rappeller la moindre petite phrase en Français – en apprenant le Bengalis j'ai oublié le Français; je suis determiné a l'étudier de nouveau grammaticalement – Mon Mari m'avait apporté les livres – j'etais toute prete à commencer, quand mon beau Frère s'est decidé à retourner en Amérique – et il fallait de grands preparatifs pour un voyage de quartre mois et demi – j'ordonnai – j'arrangai tout – j'avais la Maison remplie de Dirzies (tailleurs) et mes Chambres remplies de linge – de chémises – de draps – d'essui-mains – de pantalons &c &c. – Enfin mon frère partit, et je voudrais commencer mes études. – De nouveaux difficultés,

tous mes domestiques se sont revoltés. – Il n'y avait pas aucune méchante
histoire qu'ils n'ont pas conter de moi – j'étais desolée – j'ai été bien
tenté de revenir à la Maison – de m'échapper de tous ces vilains hommes –
de me reposer pour quelques mois au moins au milieu de mes amis. –
Je n'aurais jamais imaginer de pareils sottises – Mon Mari m'appelle
encore quelques fois "Missy" figurez vous que parmi les domestiques
c'était une preuve que je n'étais pas mariée! et en effet toute
l'insolence que j'ai pardonnée comme ignorance a été fait exprès! –
On disait que j'avais tant peur d'être chassé de chez Monsieur
qu'on pouvait faire tout sans que je murmurait! – On savait que
je parlai rarement de mes chagrins à Mon Mari mais on n'imaginait
pas que c'était seulement pour lui épargner tous les désagrements de
notre vie Indienne. – Vraiment on m'a trop tourmenté – aprésent
Mon Mari connait tous mes misères domestiques et il punit très
severement la moindre indignité envers moi. – J'ai une grande
femme de chambre Anglaise qui voit que tous mes ordres sont obéis. –
Enfin la paix regne dans la Maison – et c'est heureux – car je n'ai
plus de force – je suis devenue maigre et defaite à faire pitié – la
moindre impertinence m'effrai maintenant – il y a quelques jours
seulement que je suis rétablie d'une attaque de fièvre qui m'a
laissé très faible – C'était causé par l'inquiétude. – Je vous dis
toute cette malheureuse histoire chère Madame pour vous montrer
combien je me rejouis de tous le luxe d'une vie orientale – quel
bonheur d'être entouré de vingt-huit domestiques! – turbulents –
insolents – sales – sans probité – sans pudeur! –

En verité j'ai été trop peniblement occupée pour vous écrire. – Aprésent
je vais m'indulger beaucoup – je veux absolument prendre de

l'em-bonpoint; et tous les Matins apres une promenade de grand Matin tête-à-tête avec Mon Mari j'avale une grande tasse de Chocolat de Santé qui j'espere aura l'effet tant souhaité. — Il fait un tems delicieux, et ces promenades au lever du Soleil sont tres agreable. — Mon Mari revient de l'Office si fatigué je n'aime pas lui tourmenter à Causer le soir — Mais le Matin je bavarde assez — Mes chagrins domestiques ne m'ont pas encore beaucoup attristée — et à côté de mon Mari je les oublie tous. —

Vous savez que Mon frère James est avec nous; il est un tres bon garçon, et devient aussi industrieux — aussi dilligent à son travail que nous pouvons desirer. — J'en suis vraiment fière. — Il est tres aimable comme un compagnon — tres tendre quand je suis Malade — et je le regarde avec un interet encore plus vif, parcequ'il nous est confié à l'age ou le caractère depend tant de ceux qui l'entoure. — Heureusement nos autres hôtes sont des amis et nous ne sommes qu'une tres heureuse famille. —

Il y a aujourdhui deux ans que je suis une bien heureuse femme — Chaque jour ajoute à Mon bonheur et j'ose croire à celui de mon bon Epoux. — Il est content de son ménage — content de sa femme, (voilà de la vanité!) content de tous; excepté les Puddings de notre Cuisinier — il me prie quelques fois de lui faire un pudding — Aujourdhui je vais faire une belle frangipane — hier je lui ai fais une grande Moule de Flummery, (espèce de Blancmange) puis je m'habillerai et j'irai chercher mes trois messieurs — puis nous irons tout doucement nous ennuyer sur la Course. — Autrefois c'était une tête-à-tête charmante — mais il faut se consoler — un peu plus de pareil indulgence et je serais devenue bien égoiste. —

J'aime assez cette vie monotone - je ne connais personne - je vois très peu de monde - je ne partage aucune des gaietés de Calcutta - cependant je suis toujours gaie. - Je reste toute la journée dans mes Chambres - avec mes livres - mes lettres - mon ouvrage - et mes livres de contes - et je trouve les journées bien courtes - il y a très peu de tems à faire tous les devoirs d'une Maitresse de maison. - C'est une vie bien innocente mais peu digne d'être décrite, n'est ce pas. - Mais vous avez voulu des détails - en voilà pour vous prouver comme je me fie à votre affection et indulgence. - J'ai beaucoup de tems à considérer le passé - et parmi mes plus agréable rêves sont mes souvenirs de vous et de St. Germains. - Mon mari me promit de visiter avec moi tous les lieux que j'aime tant. - Alors il fera votre connaissance. En attendant il vous envoie des complimens très respectueux et bien affectionés. - Écrivez moi je vous en prie chère Madame - les moments que vous employez à m'assurer de votre bonne santé et de votre amitiée, seront marqués parmi vos oeuvres de Charité. -

Je vous prie d'offrir ma très tendre amitiée à Madame Klichta, et à Monsieur son mari - je ne sais comment traduire "my very kind regards" à Mons. Barzykowski et au Colonel Paprocki - aussi bien qu'au tous vos amis qui se rappellent encore de moi. - Je garde toujours un vif sentiment de reconnaissance pour toute la bienveillance qu'ils m'ont montré, et je desire beaucoup les revoir tous en retournant, après ces cinq années de Purgatoire en Bengal ce serait encore un rayon de Paradis si je me trouvée à Paris! -

Mille choses affectueuses de ma part à Monsieur Hoffman - dites lui que je regrette toujours qu'à son visite en Angleterre mon Chevalier n'a pu faire sa connaissance il n'était que sur la route vers son astre destiné alors - mais je desire beaucoup que vous l'aimeriez aussi bien que votre très affectueuse et reconnaissante. Katharine Ashburner.

Nous sommes en deuil pour mon beau Père - il était très vieux - très faible - et pour quelques années a beaucoup soffert. - Il s'est endormit paisiblement après quelques jours sans aucune soffrance. C'était une mort bien tranquille - bien heureuse. -

Adieu! chère Madame. -

28. Lipca. Biszkowice. 843.

Pisząc do innej osoby usprawiedliwiałabym się z mojej śmiało-
-ści – ale autorka Krystyny, dziełka o moralności – czyż nie
iest skarbem wszystkich Polek? czyż nie mamy prawa za-
-sięgać u niej rady? czerpać w jej światle gruntownego
zdania? – Pewnie – i kiedy innych bym o przebaczenie
prosiła – u Pani się śmiało łaski dopominam bo
Pańska i do mnie należy, bo i dla mnie Jej Pan
Bóg tyle darów użyczył – tyle własnościami Jej duszę
ozdobił. – A potem czyż to pierwszy raz winna będę
Pani rozwiązanie trudnego pytania? czyż w mło-
-dości mojej kiedy za nadto nad Religiią rozmyśla-
-iąc – w zbyteczne się wdaiąc rozmyślania – czyż wte-
-dy Amelia Matka nie uspokoiły mnie zupełnie?
Czyż później Karolina, Krystyna nie obiaśniły we
mnie – tyle myśli których sobie sama wytłomaczyć
nie mogłam – czyż dawno iuż pragnąc sama dla
siebie wypisać książkę do nabożeństwa znajduiąc
że niema ieszcze żadnej odpowiadaiącej zupełnie
celowi – czyż nie znajduię w książce wydanej przez
Panią uzupełnienie wszystkich marzeń moich?
czyż nie dziełom Pani winna iestem pierwszą
chęć moią pisania po polsku – czego do piętna-
-stego roku prawie i wyobrażenia nie miałam.
Tyle iuż Pani dla szczęścia i spokojności mojej
zdziaławszy – chciej ieszcze iedną łaskawość rozwiązać
i odpisz mi tak szczerze iak ia się szczerze i z
prostotą zapytuię: – Poszedłszy za mąż i mie-
-szkaiąc pierwsze 6 lat w mieście Lwowie miałam
sposobność czytania bardzo wiele dzieł religijnych

francuskich – z tych bardzo wiele zbytnie są wygórowanei i zasady są w nich daleko surowsze iak w naszych kięgach duchownych – tak naprzykład – bywanie na teatrze iest potępiane iako zbrodnia, i to w dziełach które są przez Panią zalecone – n.p. La Vie de Marie Leszczyńska p. l'abbé Proyart, i w Czytaniach duchownych Lhomonda tłom: Harczewskiego. W pierwszym z tych dzieł przytacza autor własne słowa królowej gdzie ona odpowiadaiąc na zdanie sprzeczne – mówi iż wierzyć nie może ażeby swoje do=wanie się w teatrze usprawiedliwionym być mogło. – Te słowa tak silne na mnie zrobiły wrażenie że iuż od dwunastu lat na teatrze zupełnie bywać przestałam – a że teraz od iakiegoś czasu na wsi mieszkam z łatwością mi to przychodzi. Jednak córeczki moie dwie dorastaią bo iuż starsza ma lat 11 – i śmiem sobie pochlebiać że widząc ich – domyśliłabyś się Pani że Listy o wychowaniu straconemi dla mnie nie były – wrócę też iedziemy do miasta dla ukończenia ich wychowania, i wtenczas zdaie mi się że trudno i bardzo trudno iest zupełnie ich chować w niewiadomości teatru kiedy tyle innych dzieci często na nim bywa. – Tu duchowni w tej mierze mniej są skrupulatni – a ia poiąć nie mogę dla czegoby w iednym kraiu ta sama rzecz miała być za występek poczytywana co w drugim za nienaganne iest uznane. –

W książce La Journée du Chrétien par La Mennais z równą surowością na teatra powstaie – zasięgam więc w tym zdania Pani – wyiaśniąc iak naymniej iż znaiąc zapewnie iakiegoś godnego francuskiego

kaptana zechcesz go się zapytać – czy to zakazy tak surowe do wszystkich się ściągaią teatrów czy tylko do francuzkiego. – Położenie moie w świecie iest takie że innych oczy ściągnięte są na mnie – a potym i w dzieci żadnego dziwactwa wpoić bym nie rada tym bardziej że sama miałam skłonność do przesady sama w tej mierze – iednak z drugiej strony wszystkiego bym się wyrzekła co by istotnie złym bydź miało. Przyiaciołka moia Melania Sobańska, i Włodzi=mierz Borkowski siostrzeniec mego męża który był tak szczęśliwym portret Pani malować w Paryżu – a poźniej go ofiarował Bibliotece Ossolińskich we Lwowie tyle mi mówili o dobroci, uczynności Pani iż się nasłuchać ich niemogłam bo tak ich opisywanie zgodne było z moim wyobrażeniem o Pani – chciej że uzupełnić zaspokaiaiąc mnie odpowiedzią – ieżeliś Pani kiedy wątpliwość iaką miała w ważnej materyi – i pragnęłaś gruntownie bydź przekonaną przez godną wiary Osobę – znaną z rozumu, cnoty i pobożności – wtenczas zrozumieć potrafisz dla czego się do Pani udaię – i lepiej to uczynić potrafisz niżli ia bym zrobić zdołała i mnie przed sobą wytłómaczysz i usprawiedliwisz

Seweryna z Pietruskich
Badeniowa.

Adress–
à Mme Badeni
par Vienne
Olmutz,
Tarnów
à Sambor
en Gallicie autrichienne.

Pośmiałam się dowiedzieć czy nas Pani wkrótce nie obdarzy nowym dziełem, Listu Pani nikt czytać nie będzie – a i ten proszę spalić

SAMBOK
2 Aug.
Franco

Madame

Madame Clémentine Hofmann

née Parasha

Rue de Clichy, Nro 37.

à Paris.

AUTR. 2 FORBACH
15
AOUT
43

L.A.

2/1

14

5

Wdzięk twoiey wymowy
Cnoty twoiey żądania
dobrych chęci słowy
Sąż do opisania?
ni=cię sitie bydę
gdy dla cię użiędę

by cię w lichych rymach tak poch=
=wali szczerze
Każda matka powie to praw=
=da to wierze
Prawidła nam dali oby ie słuchali!
z resztą cóż rzec mogę gdy iuż każ=
=dy chwali

z Swiatem tylko rzec mogę żyisz nam
długo zdrowa
Cnotliwa Bogobojna z Jańskich Ko=
=manowa.

Jan Bąkowski

[illegible] wochiey z lipińskich [illegible]
[illegible] chowania. —

23. Maja
1832 —

Chcę i potrzebuję wierzyć żebym wyrazom Wa-
szym że list mój był Wam miły, bo chociaż ani
przypuszczam porównania uczuć Waszych dla mnie
do tych jakie ja dla Was wyrażić, to jednakże
mi to mój bardzo miło że miłości mojej i uwie-
bienie odpłacacie życzliwością — Wiaszyjam
[illegible] wiadomością o [illegible] Waszych
[illegible] szczy jak kiedy zazdroszczę Wam tego Sara-
[illegible] piarskiej [illegible]. Cóż było dola aby smutne i cierp-
kie myśli moje przerywać przeplatać wszyst-
kimi [illegible] jak Wasze zatrudnie-
niem. — Pisać, pisać i [illegible] do tej
wszystkich [illegible] na których
w tej chwili [illegible] [illegible]. [illegible]
[illegible] mowa, [illegible] przedzierają się do po-
[illegible] ności, pomimo zgłady niezwykłej [illegible]
[illegible]. I [illegible] [illegible]
[illegible] Wasz z Mai [illegible] z Bitten
Angielskim, [illegible] pomnażających się
[illegible] naszych nadzieję boleśne prze-
[illegible] łonane za nią tylko kiedy o nas nie pomyśla
[illegible] i Bóg nas zapomniał. Musieliśmy
[illegible] często obracać tego

Panu nad Pany, bo los nasz zupełnie [illegible]
losowi staie się podobnym. Gdybyś był ieszcze
iak oni za szczytem sławy wielkości i mety nie spa-
dli do pogardy i poniżenia — bez kancia [illegible]
wybaniać tych okropnych wyrazów. + [illegible]
się one z serca przepełnionego goryczą. —
Czytałeś iuż zapewne pod tym opis przyięcia
Polskiej politycznej deputacyi. Czy wiesz przy-
najmniej że deputacia ta Narodowa [illegible]
a że dobrowolny statut była przez Pasz-
kiewicza nakazana, że niektórych z iey członków
iak np. Łubieńskiego zmuszono Żandarmami do iey
składu, że dano iey znaczną summę na drogę,
że przy wyieździe udzielono iey program
całego tego obrządku uniżenia, w którym
dosłownie zamieszczone były wyrazy dziękowa-
niaia i prośby z iedney strony, a odpowiedź
i groźby z drugiey, aż do miejsca nawet w
którym przyklęknąć należy.... Pusz-
cią to teraz pomyślnie że krok ten ohydny, doga-
dzaiący dumie Cara dźwignie z upadku i korzyści
dla kraju, ale nikt tu z nas iuż się nie spodzie-
wa, nikt iuż nawet nie pragnie, wszyscy tak
zgrozą i nienawiścią [illegible] zwolenny mieć powody do
wzmagania w sobie tych uczuć, aniżeli do ich

[illegible] wdzięczności — Wypadki dzisiejsze
od kryzysy nie mniej [illegible] którego serce moje dotąd
nie znało — Kiermisii — nie tylko dla mieszkańców
wszystkich ale i dla tych wszystkich co którzy na-
szych się nieupornie, co oczekali w sieci i pozana-
sze. Cały nasz pomóc myśli i powinni wie-
rzyć ogłoszonej Amnestyji niewchodzącej w jej szczegółowe
zgromadzenia. Rozumieją że nigdy Statut organiczny
ny będzie przynajmniej zachowany i nie ubliża że
im i ten potwór nie jest dostateczny dla samo-
dzielnej, że mimo zabezpieczenia świętości i nienaru-
szalności wszelkich własności prywatnych i sto-
warzyszonych zabrać nasze zbiory Tow. Przy-
jaciół. Niedbałość Komu będzie służyć prawo na-
dania naturalizacji, i że to nadane im jest je-
dnym wszystkim w ogólności. Zaniedbując im dobra
zachowanie się w Rewolucyi, i pozwolono im
brygadzie wyjść bez opłaty [illegible] i nada-
no im prawo nabywania własności ziemskiej.
Rada Adm: powzięła się przeciw zrobić wyp-
da tego przełożenie, ofiarując swojej skutnie
nowej władzy podatek na wypłacanie rozrzą-
[illegible] [illegible]; bez przełożenia to [illegible]
[illegible] będzie do-
[illegible] zostało. Europa [illegible]
[illegible] którego ogłaszam wychowanie
dla sierot bez przytułku i opieki a mających
po barbarzyńsku dzieci od tonu rozpierzającego

matek. Powiadają że okrucieństwo
dziś nie jest z obrębu krainy [illegible]
mierzono już w tutejszych dziennikach odwoływanie
mimo wypadków niesłychanych gwałtów i o-
krucieństwa. Tym czasem wyprowadzono już z Nai-
dego [illegible] do galernii miejskiej po 200
dzieci, a pomimo baczności policyi co chwila
na ulicy mnóstwo ludzi zgromadza się i otacza
przechodzącej Matki lub ojca którym
jedyne dziecię porwano. Przeszłej soboty sa-
ma słyszałam i widziałam nieszczęśliwą Matkę
która załamując ręce i przebije się z wozu
swoim wołała. O tyrany! o barbarzyńcy!
Ostatnią pociechę mi wydarli! Czworo ich
pochowałam, gdybym była wiedziała że mi
ostatniego syna mego wydrą, wolałabym go
była sama w [illegible]. On ciężko na
mnie zarabiał, nosił piasek i tym mię
żywił. O Bodajby się pod [illegible] ziemi
całe drzewo i nie [illegible]
zapadła...... Nieszczęśliwa matka która woła-
wołała. nie udały się po protekcyi do Konsula Angiel-
skiego, otrzymały uwolnienie swego dziecię.
O Boże Boże i patrzysz na to, i dozwalasz
tego! ---- Powiadają że się następ-
zmieniono względem konskrypcyi, gdy dziewięć-
set już młodych ludzi zginęło [illegible]
uciekając rosyjskiego mordowania, gdy głodne

[illegible] dziś się odbywają pogrzebki wielce da-
teśmy nie zważnego wyroku także Kongres i zgładzić
[illegible] siebie, mimo o tem postał raport nasz
Namiestnik i czekamy odpowiedzi naszego
miłościwego Króla. Brat mój był świa-
dkiem następującego wydarzenia. Pośród od-
wiedzicie w starym mieście swego znajomego
[illegible] pobranym mieszkaniu usłyszał wielki
hałas, krzyk płacz i wrzaski. Rozumiejąc
że będzie tam potrzebna pomoc, otworzył si[ę]
wraz ze swoim znajomym drzwi i ujrzeli
młodego żołnierza w Rossyjskim mundurze
którego stary ojciec wypychał z domu,
matka płakała z siostrą obejmując
[illegible] nim mundur. Bez wiedzy rodziców wstąpił
[illegible] ochotnik do wojska Rossyjskiego i
tak był przyjęty w domu rodzicielskim.
Chciałam się zająć materiałami także potrze-
bnemi do biografii o których mi wspomina-
cie, ale tak mam zdrowie i myśli skołatane
że do niczego wziąć się nie mogę. Jadę z Nie[illegible]
[illegible] na dwa miesiące do Buska może tam odet-
chnę swobodniej i będę zdolną zająć się przy[illegible]
Twojego. P. Natalinka obiecała mi udzielić
[illegible] ważnych wiadomości [illegible] bar-

Dzięki ci za wspomnienie Wasze o niej,
zabiorę to będę mogła z sobą, i może to
skleić nie się uda. Przezorna przeszłość
chciała Wam przesłać miód owej gorszości, ale
Olek ma to pewnej najpewniejszej okazji
bo nie można być dość ostrożnym. Maria
tam teraz w Ł. siedzi Panią ... myślę
że za nią i policja nasza się posunęła.
Nie ściągam tego do niej samej, bo pomimo
jej osobliwszego życia rozumiem że jest
dobrą, szlachetną i do niższemności nie-
dolną, jednakże podwójcie baczności, bo przy-
wające co wam od was przychodzi, niewiele
trzeba tak z każdym artykułem aby się
zaraz porozumieć się tu prześladowaniem
osobistem, szperaniem i dochodzeniem z kąd
co wyszło. Artykuł w Algemeine Zeitun-
tung a mało wielkiej biedy nie napytał mojemu
biednemu bratu który z księdzem i ostatnią
tam przybyli... Dziwię się że natura
i ludzie wypisują się na największe miejsce do
nas ciosy. Co chwila utracamy tu drogie i
szanowne osoby. Śmierć zacnego Szwadzkie-
go można mieć przypadkiem. Żałość i smu-
tek jego żony jest niedoopisania. Od wejścia

9

Rossii ... Professora utraciemy, a
tak utracie się rozwiązanie Uniwersy-
tetu. Nie można nigdzie dostać żądanej
przez was książeczki. Chciałam wam
posłać mój exemplarz, ale komuś poży-
czony nie mogę się o niego dopytać.

Stokrotnie wam dziękuję że wspomnie-
nie o drogiej zawsze dla mnie pamięci Stry-
ja moim zupełnie w piśmie wszystkim miejsca
teraz niemal sobie powtarzam. Szczególny
że był czasów nie dożył. Ukochany Brat
mój ... w Kazaniu Bobrzyńskiej:
Czynię ta ze mną tysiączne ustawienia się
ale dotąd nic nie pomaga. Nie mogąc bywa-
nie nie dowiem gdzie się podziewa drugi
Bracie Karol i ... Sabbaty na-
nie i czy był w Drzewie? Czyś mu-
nie P. Odyńcowi przypominając mię czego pa-
mięci. Czy będziemy mu kiedy opowiadać z
nim o szczęściu? Czy pamięta jak to zawsze
tacje i sprzeczne niezwalczony? z sobą dyska-
dził? z Marią podobno Mickiewiczowa. Czy
tak miły ciągle muzą? z Kazała że się
oczekuje czyżby Szymon wyzywał Apollina?

Chciałabym tyle ważnego Autora Wal...
ile go uwielbiam ale nie mogę bo mam
głęboki żal do niego że w gazecie swoim
tak ostro i cierpko nadmienił o tym
mam który tak szczerze oddawał cześć
talentowi swego surowego Krytyka.

Żegnam Was aż do powrotu mego z Buska
to jest aby Was znowu całowania tylko
przypomniała. I od tego czasu tak będzie
Ale to tylko mogł zwrócić wszędzie smu-
tek, roztrzęsienie boleść lub zgrozę.

Mężowi Waszemu wielce uniżony złożyć
ukłon. Panią Madziulkę pozdrowić.
Księżna Sapieżyna dziś wyjeżdża do Wiednia
do dóbr swoich które niesprawiedliwie
zabrane przecież jej powrócono. Skoro się
o tem dowiedziała ofiarowała Księżna złotych
naszemu zł 50 które się nam bardzo przy-
dały. Podała się wczoraj co mi wiele nada-
woła przy tej wspomnianej aby po
polsku mówiła. Quand j'avais une fille
francuzka mówiła
je ne lui disais jamais parlez français
parlez français car je veux qu'elle soit toute
Polonaise.

10

Kiedyś się Państwo wprze-
-szłej Niedzieli nie mogli
zaszczycić swą bytnością na-
szej Matki, spodziewamy się
że przyjęta będzie dla
nas szczęśliwszą, i wtedy Nadzie-
proszeni i oczekiwani. Za-
damy teraz o 5tej aby więcej
czasu było do Spaceru,
Ściskam serdecznie Panią
Łaskawą. tysiąc ukłonów [illegible]

M Mostowska

Środa
8 Lipca 1835 _

11

20 Janvier 1847.

Do Litwy naszej zawitały dzieła Twoie, miła Polko,
z wygnania dalekiego z odległych krain twoia słodka i po=
wabna wymowa, wzbudziła w sercach braci uśpioną naro=
dowość, chęć naśladowania zwyczaiów, a wiedzę może
i postępków szlachetnych przodków naszych. W Janie
Kochanowskim w obrazach na pozór nie wiele znaczą=
cych, tylko ładnych i świeżych, umiałaś zręcznie pokazać
całą próżność, śmieszność (teraźnieyszych obyczaiów porów=
nywaiąc ie z powagą dawnych Polaków): całe poniżenie
narodu, który swą niższość tak iawnie obwieszcza i wyznaie
ciągłym naśladowaniem mód, gestów, sposobu myślenia
wobec cudzoziemskich krajów, iakby się wstydził nazwis=
dawniej z taką dumą noszonym, poniżenie narodu który
zapomina o swej własnej mowie iakby gardził ięzykiem
używanym przez iego najsławniejszych bohaterów, przez
obrońców tej drogiej Oyczyzny dawniej, tak potężnej, tak mocnej!
Jakże porównanie między dawną Polską a iej teraźnieyszemi
synami iest dla nas bolesne. Jak wstydzić się powinniśmy
żeśmy sami naszą przyczyną zamiast utrzymywania reszt=
narodowej dumy, ostatnie tchnienie oyczystego ducha,
łącząc usiłowania z nieprzyiaciołmi naszej biednej krainy
chcemy ią zgubić na zawsze, z pomiędzy ludów Europy wyka=
zować. — Twoie słodkie, łagodne, pełne uczucia wyrazy,
przyczynić się mogą; do wskrzeszenia tych uczuć naro=
dowych, do rozpalenia tej iskierki która iuż ledwie w kilku
prawdziwie Polskich sercach tleie. Daj nam życie Jana
Zamojskiego, Sapiehy, Krasickiego, lub innych naszych
poetów i bohaterów; udziel im ozdoby pióra Twego, a
twoia Polska dusza, myśl z którą się temu dziełu poś=
więcisz, nada mu nową moc, nowy powab i nowe ponęty.
Ty iesteś najukochańsza córka Polskiej ziemi: dla ciebie serce
współbraci iest zawsze otwarte; iedna więc potrafisz nadać
im i ustalić tę miłość do wszystkiego co iest Oyczyste
którą iuż w wielu wzbudziłaś. — Dzieckiem będąc ieszcze
imię Twoie iuż mi się w pamięć wraziło: od tego czasu
pomimo modnego wychowania pomimo ucisku i niewoli
w której wzrosłam, imię twoie zostało w głębi serca
mojego iako pamiątka złota lat dziecinnych, iako skarb
drogi, iak nadzieia lepszych czasów. Tyś perła korony
naszej: ona może iej blasku nie doda, lecz wartość

S l p d l V k c d A G

podwyższy nad te wszystkie kamienie których ogenie i połysk
dumnie damie świat oznaczała cenność a czasem tylko łudzą
oko fałszywym blaskiem — Żałuję że nie umiem pisać iakbym
chciała, aby wyrazić Tej wdzięczność młodego serca, za wszystkie
chwile szczęścia i nadziei które winnam dziełom Twoim.
Ale cóż Pani, po tej duszy którą napełniasz kochaniem, kiedy
całego narodu posiadasz uwielbienie, i po tym samotnym głosie
co cię chwali, kiedy cię przyszłe wieki śpiewać i wychwalać będą. Ty
ze świetnym Adamem z tym geniuszem tak drogim dla Polaków
który zdaje się wznosić i czuwać nad swoią Ojczyzną, iesteście moim
najmilszem marzeniem, moią najwyższą myślą, i was wszelkie władze
moie rozum, dusza, usta czczą i wychwalaią wyście moią iedyną
nadzieią. O wybacz mi Pani te uczucia tak silne które pobudziły
mię do wyrażenia ich Tobie, ale szczycę się nazwiskiem Polki iestem
córką czcigodnego Ojca który pomimo długo w Ojczyźnie żyć bez
a siedmnasto letnie serce pełne najżywszego uwielbienia nie umie
ie ukryć i utaić przed tą która iest iego codziennym przedmio
tem. Powołanie moie, przyszła zmiana losu, wreście słabość i
nie umiejętność umysłu, nie dozwolą mi nigdy wstępować w
ślady Twoie, droga Polko nasza; ia tylko umiem i będę zawsze
z daleka, nieznana w spokojnym zaciszy domowym, po cichu
uwielbiać cię i kochać. Według uwag i zdań, wyrażonych w
dziełach Twoich będę starała się postępować lecz nie tylko dojść
nawet zbliżyć się do ciebie nigdy nie potrafię: a nawet gdybym
i miała to powołanie nie mogłabym mu się oddać. Nie
bierz mię Pani za iedną z tych exaltowanych dziwność które
kierowane iedną wyobraźnią potrzebnią wymurzyć przechodzące
uczucia. O nie, ia całe życie moie, miałam cię w sercu w
myśli, ia poświęcałam Tobie, moie pierwsze młodociane
pomysły, pierwsze słowa które pióro moie kreślić zaczęło:
w duszy dziękowałam Ci za Wiązanie Helenki które z powodu
imienia długo myślałam że dla mnie pisane, a iakżebym teraz
kiedy tak boleśnie uczułam ubóstwo biednego kraju naszego, ubóstwo
uczuć, rozumu, duszy, pamiątek, patriotyzmu, iakżebym mogła nie
miała dziękować Tej która ieszcze czasami upewnia nas
że Ojczyzna żyje w czułych sercach współziomków, że dawna
Polska ma swoich obrońców, że dawne i swobodne obyczaie przod
ków nie zaginą w spomnieniu i pamięci teraźniejszych ich
synów. — Szlachetne i wzniosłe iest powołanie Twoie kobieta
choć słaba może wielkie wykonać dzieło, a wskrzeszenie
narodowości i iej ducha zdaią się być tobie oddane. Zlituj się
nad nami nad braćmi Twoimi, o Ty naydroższy klejnocie
skarbcu prawdziwego Polaka, nie przestawaj udzielać nam
bogactw myśli i pióra Twego — Będąc przyjaciółką uko
chanego Wieszcza polskiej ziemi zachęć go także aby raczył
zwracać swój umysł, swój nieoceniony geniusz tym samym przed

przedmiotem. Czyż biedni rodacy jego nie maią więcej prawa od
bogatych cudzoziemców do każdej iskierki do najmniejszej
cząstki jego poezyi, tej drogiej natury duszy jego? O ia czuię
iakom iestem zuchwała w prośbach moich; sama się dziwię
skąd mam dość śmiałości do wynurzenia onych. Jedna
myśl że wiem ile iesteś dobra i łaskawa a potem też i ta że
Pani o nazwisku moim nigdy wiedzieć nie będzie ośmieliła
mnie. Powodem zaś tego iest miłość ku Oiczyźnie drogiej,
miłość odziedziczona z imieniem ze krwią, wyssana z
mlekiem utworzona z sercem z duszą z życiem moim.
Wybacz więc Pani tę śmiałość moią: wiem ile iesteś po-
błażaiąca. Przebaczyć iest to najpiękniejsza kobiety zaleta
najmilsza iéj władza, a Pani która tak dobrze połączyć
umie cnoty i obowiązki kobiety ze świetnym zawodem
Autorki. Czyż by umiała i chciała nie darować tej
winy ~~przez~~ wzgląd na niedoświadczoną głowę na
gorące serce moie. — Ale dość dość iuż tego, niechcę
tak niepotrzebnie zajmować czas tak drogi dla nas. O
nazwisku moim pewno nigdy nie posłyszysz, Pani
Droga; ono razem ze mną umrze nieznane, samotnie
daleko; rodzina przyjaciele, może iedni o nim pa-
miętać będą — Racz więc choć raz wspomnieć o nie-
znaiomej w której sercu każde słowo Twoie znajdzie ~~ech~~
współczucie i przyjaźń, a moie przywiązanie moia cześć
dla ciebie aż nadto wynagrodzone zostaną.

H. S.

Czuię sama, ile prośba moia będzie zuchwała i [illegible]
wiem iak drogie iest każde słowo Twoie dla wszystkich, a ia nie-
znaioma, tak mało na te szczęście zasługuiąca, śmiem prosić Panią
o słów choć kilka z iéj ręki; to mnie pocieszy i zaspokoi boiaźń moią
abym Panią nie obraziła wyrażeniem moich uczuć i myśli. Nie
chcąc wymieniać tą razą nazwisko moie proszę o zaadresowa-
nie A Mlle Marie Opalińska à Vilna poste restante. a wdzięczność
moia za tak wielki dowód iéj uprzejmej dobroci nie przestanie nigdy
być w sercu moim nowym powodem szacunku i uwielbienia.

Klementynie z Tańskich

Hoffmanowej

Tysiąc dzięków zasyłam, za
zostawiony listek do mnie,
bardzo mi żal było nie zastać
iuż Pani Hofmanowey kiedy
w parę godzin po Jey wyiezdzie
przyszłam odwiedzić Ją i wcale
nie wiedziałam że tak prędko
opuścić Wrocław miała, a
maiąc Wnuczka słabego obeyść
go od dni kilku nie mogłam.
I ia ztąd za parę dni wyiezdzam
naraz do moiey Matki, i miło
mi bardzo wierzyć że nie

będę zapomniana, i że ieie

wolno polegać na przyiaźni

którą bardzo umiesz cenić,

zasyłam szczere i nayczulsze

życzenia, i ściskam serdecz:

nie, i aby nam Bóg pozwolił

oglądać się znowu i wśród

dni szczęśliwszych.

Z. Zamoyska

z Wrocławia 14. 10bra

1831.

(ostatni wstęp Pani Zamoyskiej dzieci ...)

Piszą że Xiężna Matka zdrowieiąca na st Elżbiete był bal ...
Oyciec Dawernickich zdrow zostali go synowie w domu. My dosyć ...

Ale i wychodzę kiedy mnie zaproszą, wczoray byłam u Rodowey na wieczor i na kolacyi, we wtorek na herbacie u Kornowey. U siebie chciałam mieć wieczor ale mi się nie udał. Co ty porabiasz iak się miewasz wraz z twoym Karolkiem kiedy my się znow uściskamy. Bywayciee zdrowi i iaknayweselszych świat wam życzemy, oby Stwórca Wszechmocny przy ×

Moia Kochana Klemunin dziś tydzien iakem do ciebie
pisała, chciałam znow czekać na twoy list, nim em pisać miała,
ale się tyle listow do ciebie nazgromadziło że ia znow
na obcym tylko przypisuie aby ci nie powiększyć korto
Nam tu powiedziano że iuż Kwarantana Saska tylko 5 dni
Więc wy iuż w Drezdnie i tam adresuiemy post restante
potki innego adresu nie przyszlesz. Mamy przecie listy od męża
Pani Jazi zdrow był, i iest, na niczym mu nie zbywa szuka
tylko mieysca aby chleb znaleść i żona z dziecmi do siebie
sprowadzić, radby żeby ona się wyniosła do Galicyi, bo nie
dowierza Moskalom ktorzy wszkarzie wymieniaią że rodzice
za dzieci, a teraz za rodzicow u Marani będą. Na nasze ręce
prosi aby utrzymywać mogł z żoną korespondencyią, o
was się dopytuie bardzo. W Poniedziałek pisać będzie do
niego Karol na ręce Rougemont w Paryżu. On był wdrzway
caryi iak do nas pisał, długo list był wdrodze 16tego Listopa:
iest na nim data, a 11go Grudnia nas doszedł. Dzięki Bogu
że wszyscy zdrowi teraz w Warszawie, biedna Olenia słaba była
ta ale iuż zdrowa. Ciekawam co to za urząd bratu przez
powiedaią z piękną pozycią, szczegulnie oni menażuią kię
dy ona poczto ieździ na wieś. Ja do ciebie pisze na liście
Pani Zamoyski ktora dziś wyieżdża, wczoray list przy-
ta i pożegnać nas kazała z przeproszeniem że słaba była i
dla tego nie sama pożegnać się przyszła. Xiężna Sapiezyna w Po
niedziałek wyiedzy ieszcze mi ksiąszkę twoią nie oddała. Od Sołtyków
tzostwa spodziewamy się dziś wiadomosci ale ieszcze poczta nie
przyszła więc ci o nich nic napisać nie mogę. U Jabłonowstwa
dzieci maią Mazern to iest nakształt odry z bolem oczow i gardła
zeboradzka na zleżeniu to nie dobrze wypadło on w krotko wie
na krotki czas. Był list od Jawornickich do Jasiostwa
tańcowali i Xiężna Wirtemberska była z tańcuiących
być zdrowi dzięki Bogu. Ja naywięcey wdomu wieczorem ale

X przy nowym roku, kończącego się blizn
zagoił, a zdrowiem i swobodą obdarować
raczył. Z radością widzę nadchodzący koniec
tak nieszczęśliwego roku, ale iest i za co Bogu dzię=
kować my zdrowi byli, Sołtzostwo i was kochani
Hoffmanowie mieliśmy ukontentowanie uściskać w
łasnym domu. Prosić trzeba abyśmy mogli użyć w krot=
ce tegosz szczęścia ale nie dla tey samey przyczyny.
Ściskamy ciebie z duszy serca ślicznie mężulkowi
twemu kłaniaiąc przyiaźni się waszey polecamy
karol młodszy ręcztki twoie a twarz mężca całuie.

A Madame

Madame Clementine Hofmann

née Tańska

à Dresde

Pani Emilija Zienglerka do Pani Klemen-
tyny Hoffmanowej. —

Dobroć i szczera otwartość cechująca Jej pi-
sma, są mi rękojmią że Panią może śmiałość
w poleceniu się Jej względom i pamięci nie obrazi. —
Pisma Pani, i Jej przykład tak silnie wpłynę-
ły na moje życie, że wspomnienie Jej Osoby
zjednoczyło się iuż z moim zawodem, a w sercu
powstała głęboka wdzięczność nietylko za oso-
biste zwyższenie, ale ogólnie za widoczną zmianę
iaką działania Pani tak w moralnem iak
naukowem względzie w wychowaniu kobiet
polskich zdziałały. —

Gdybyś Pani mogła widzieć skutki swej
pracy, miałabyś często miły i słodki powód
radości, i tylko wrodzona skromność nie
dozwoliłaby uznać całej rozciągłości tego
wpływu. —

Postęp Literatury Polskiej Ojczystej i utrwa-
lenie zasad Religii w rodzinach są to
owoce dzieł i nauk Pani u nas, a kto
wie iak pokolenie dzisiejsze przez wnu-
iest tym dobroczynnym owocom, ten dostoi-

dostrzeć prawdziwą opiekę Boga, nad cierniem które ręka Antoałki Rozrywek zasiała. Jakkolwiek wszystko co z pod pióra Pani wychodzi, ma dla mnie wdzięk i urok, nieporównany obraz Jana z Czarnolasu przewyższa w moich oczach wartość wszystkich Pani utworów. — Jest w nim coś tak lubego, poczciwego i razem głębokiego prawdą, że tylko na niwie Polskiej i siłą talentu Pani zdziałane być mogło. — To też żadne Jej dziecko u nas z równym niebyło przyjęte zapałem. —

Uważając Panią za mój wzór i nauczycielkę od dzieciństwa, nie umiem powiedzieć sympatości aż do zazdroszczenia Jej tej tradycyi i tego spokoju iaki znaczkał Pani w zawodzie autorskim. — a iednak nie myśl Pani ażeby do tego uczucia które mimowolnie wsercu się odzywa, mięszała się kropla zawiści. — nie, to iest tylko żal głęboki, zwrot na siebie, że te same

zazdrości, pospolitemu talentowi który poyąć,
chcąc z pomocą copisty; a sama niewydatność
moiéy osoby, przyczyniła się do tego powodze-
nia. – Ty Pani pełna iak czysta wdzięków
powabów i zgrabnego usposobienia, głęboko
i rozległe odbywszy nauki, zajaśniałaś nowem
u nas światłem; przemówiłaś o rzeczach które
nie wiele dotąd mierzyło do tłumu to, iż czytelnikom
którego wzrok mało kto rozumie. i chciałaś
mi ściągnąć na siebie różnowierzących ~~osób~~
oczu i myślałaś że wydrzesz pociechom, że by
dzieła swojego, ocenioną od nas. – Tak być
nie mogło – Ale mniéy to mię dziwi, ani mar-
twi płacić światu cło od niezwyczajnych
bogactw Twéj duszy. – Wypadało kazać wyż-
szości własnego rozumu. – Tak zawsze bywa-
ło i będzie. Dla tego to zazwyczaj powiedziano
o mierności że szczęśliwa. –
Dziękuię Ci Pani za obdarzenie mnie Pielgr-
zymicą i skróci mi niejedną chwilę wygnania
wróciwszy bowiem do Paryża czytać go będę znowu

z uwagą iakiej wymaga – i dam o nim więcéj pozwolisz moie zdanie. – Dziś zaś chciéj przyiąć wyrazy serdecznéj życzliwości i szczeréj chęci aby te smutki nasze nie zakończyły się ztém listem. – Pragnęłabym zawsze zasłużyć na tę przyjaźń, którą mi tak mile ofiaruiesz. –

Paryż 2/10 1845 r. –

List mego ś.p. Pani Hoffmanowéj

Naybliższéj Siostrze serca téj, z którą Bóg mnie tak wcześnie rozłączył, któréj iż pierwszy zwiastun moiéj boleści. Serdecznie cię go ze drżeniem miły, drogi, nieodżałowani niegdyś przyiaciele nasz, dziś iuż tylko moi iestem na to zasłużył przyiaciele. Żem prędzéj nie pisał to wasza czułość łatwo odgadnie. – Są ciosy co rozdzieraią serca przywalaią i umysł. – Grom niespodziany odurzył mnie zupełnie i dziś dopiero zaczynam wierzyć moiemu sieroctwu. – Nasz Anioł iuż nie cierpi! Ależ iakiż

17

zapewnieniem że nie widzi żadnego niebezpieczeństwa, prze-
pisał pilli, które kazał brać pierw tydzień. Chciałem go
jednak na stronie zaklinał, aby mi prawdy nie taił,
wyznał iż lubo nie upatruje widocznej teraz [nadwe-
rężenia] w płucach, na długie jednak jej zdrowie
rachować nie może. Słabość całą poczytał za asthmę,
a tę wywodził z niedobrej konformacji piersi, które osła-
bione tylu dawniejszemi operacjami obok krytycznego
wieku, upływów dolnych, nie będą mogły długo podo-
łać powinnym funkcjom życia. Elle n'a pas la
moitié de ce qu'il faut pour respirer, mówił mi
okrytny. J'ferai cependant tout mon possible pour
la soulager. Że istotnie nie widział nagłego niebez-
pieczeństwa dowodzi rada, iż jeżeli za miesiąc lub
dwa nie ustaną upływy dolne, przystąpi do opera-
cji wiadomego narośku. Pełniliśmy tedy przez
tydzień przepisy S. Louis, ale żadnej ulgi. Zapro-
wadził więc niektóre zmiany w kuracji [illegible]; to
próżne wysilanie niedostępnej sztuki. Zewsząd
jakby na wyścigi cisnęły się nowe cierpienia, to
puchnienie drugiej ręki, to nabrzmiałość nóg, to
nawet czy uwierzycie niewytłościwy ból zębów!

znosiła to wszystko święta męczennica z męzką
rezygnacyją, którémi Bóg może się jedną opatrzyć
na świecie! Nie wyszedł z jéj ust ani jeden wy-
raz niecierpliwości, chyba ten: "Musiałam
ja dużo nagrzeszyć, kiedy mnie" Bóg tak ciężko
karze." — Ona nagrzeszyć!!! Ale zaraz jakby wsty-
dząc się swego buntu dodawała, "Trzeba to wszy-
stko zostawić woli P. Boga —" Groźne te sym-
ptomata zniszczyły tę moją ufność w Pawełkowe
niewiedząc co począć, postanowiłam zaprosić
na konsultacyją wszystkich dawnych i no-
wych doktorów, ale że tych Panów zebrać
bardzo trudno, otrzymałam ich słowo do-
piero na Niedzielę (21. Września) na godz: 4 po
południu. Któżby się był spodziewał że
jéj już nie zastaną! — Między ostatnim
Czwartkiem a Niedzielą cieszyliśmy się
radząc że tylu naraz znawców musi temu
poradzić, a tymczasem robiliśmy wszystko
co tylko dawny doktór zalecił. — Rozcierałam
rękami przynosiło to jéj ulgę, sama nawet
nie czuła się zbyt gorzej niż dawniéj; do cię[illegible]

to ofiarę okupiwszy smutną tej pociechy! Trzebaż było rozstać się z nim na zawsze, żeby widzieć końca tego nieszczęścia. Dzieliliście długo moi drodzy wszystkie moje trwogi; wiedzieliście wszystkie szczegóły choroby ostatniej, a lubo nieszczęśliwem jest pióro łzami skropione pisząc powieść, bo wiem że się z tego obowiązku wywiązam! — Wiadomo wam że śmy d. 25 Lip. wyjechali do Passy jest to miejsce odległe o półgodziny od Paryża wyjechaliśmy wszyscy troje z sercem pełnem nadziei bo p. Caratier główny doktór, najsolenniej zapewniał, że moja droga Klementyna jest już na wyzdrowieniu i nie potrzebuje jak tylko świeżego powietrza. Toż samo potwierdził i zwyczajny nasz doktór Stanicki czyż także było okrutne pocieszanie naszej biedaczki, powiedzieć nieumiem znalazłem tylko w jej dzienniku te słowa. d. 25 Lipca sprowadziliśmy się do Passy — w Imię Boże!"
Pierwszych dni nie służyła nam pogoda ale pomimo tego, wszystko w jej zdrowiu zanosiło się na lepsze. — Bóle były rzadkie chęć do prze-

do przechadzki częstéj, apetyt i sen wrócity humor nawet dla tego zwobadniéj cieszy; — Ach żebyście wiedzieli moi drodzy jak każda iskier ka zdrowia podnosiła jéj duszę niezmiernie byście ją cieszyli więcéj. — Pojmiecie co się ze mną działo w ten dzień, kiedy wesołą twarzą ze witała mnie na dzień dobry, a kochana: „Dziś dopiero Karolku mój wiem że będę zdrowa" W parę tygodni przybyli wreszcie Łasiccy i przyjaciel Piechowski a z niemi zawitała piękna pogoda. W rozrzewnieniu mocnym w tem gronie układaliśmy sobie plany rozmaitych zabaw wiejskich. Niestety za pierwszą próbą zniknęły wszystkie illuzye. — Ila razy wyszła po za ogród, o kilkadziesiąt kroków, widziała siły nieposłuszne, musiała spoczywać, wracać, a nareszcie poprzestać na krótkich przechadzkach, wyłącznie przed domem. — To doświadczenie pokryło znowu Jéj twarz smutkiem, i już jak widać na zawsze.

kia przyszła już mówiła z wesołem niemiem ozupeł nego zdrowia, chcę cierpieć byleby tylko żyła!..
Co rano wynosiliśmy ją pod drzewo, kędy stolik, parę książek, czasem robótkę: na tem miejscu jadała sobie śniadanie, oddychała czystem ciepłem powietrzem, przyjmowała wizyty. —
Kiedy niekiedy zmierzona Atuszyjin lżej zaniżej, wskazywała chwiejnym krokiem w stronę ulubiony swój paralotik, zrobiła parę kroków, ale widząc jej jak parę minut probowała niebezpieczeństwa czy czasem niepomoże iść na przeciw nieprzeliczonej słabości. Wieczorem wracaliśmy do pokoju, siada liśmy przy okrągłym stole, w gronie naszych nieoza, cowanych sąsiadów, bawiliśmy się bądź rozmową, bądź jaką grą towarzyską. Nasz luby Anioł dzie lił to wszystko z temże samym upodobaniem, z tą samą pogodą duszy, jak za najlepszych czasów zdrowia. Jeśli kiedy wstała z miejsca to tylko na chwilę, żeby stanąć we drzwiach, spojrzeć na księżyc i pochłonąć parę powiewów świeżego powie trza. Na tem zeszło znowu parę tygodni, pełnita

ściśle przepisy doktorów, brata prośbi i swoje siedzące kąpiele. To wszystko jednak nie przyniosło żadnej widocznej ulgi; duch ciągle krótki, pomimo spoczynku, osłabienie nie ustające, w nocy częste bóle głowy i gorączka, czasem kaszel; przybyło nawet zziębienie nóg i zdrętwiałości prawej ręki niby to skutek osłabienia nerwów z czasów ostatniej operacji. Na trzy tygodnie przed imieninami doktor Łański wyegzaminował na nowo jej ciało. Nie pytajcie mnie mili przyjaciele o rezultat; był to wyrok przerażający me serce i me umysły. Po raz pierwszy mi wyznał, iż ta uporczywa słabość, to chudnienie, ten duch krótki, ten kaszel przymuszą go trwogą i że jego zdaniem nadwerężone są płuca. O jakiejże potrzebowałem sił, żeby ukryć przy nieszczęśliwej całe brzemię mej rozpaczy! Namówić ją z udaną wesołością, poradzić się lekarza który tu słynie z leczenia piersiowych słabości. Udało się przecież. Bo kiedyż nie była powolną ta nieporównana dusza? Zezwoliła bez oporu i trwogi, przybył p. Louis. Trzeba było mu opowiedzieć na nowo historyję tyloletnich cierpień, wysłuchawszy, uspokoił nas

20

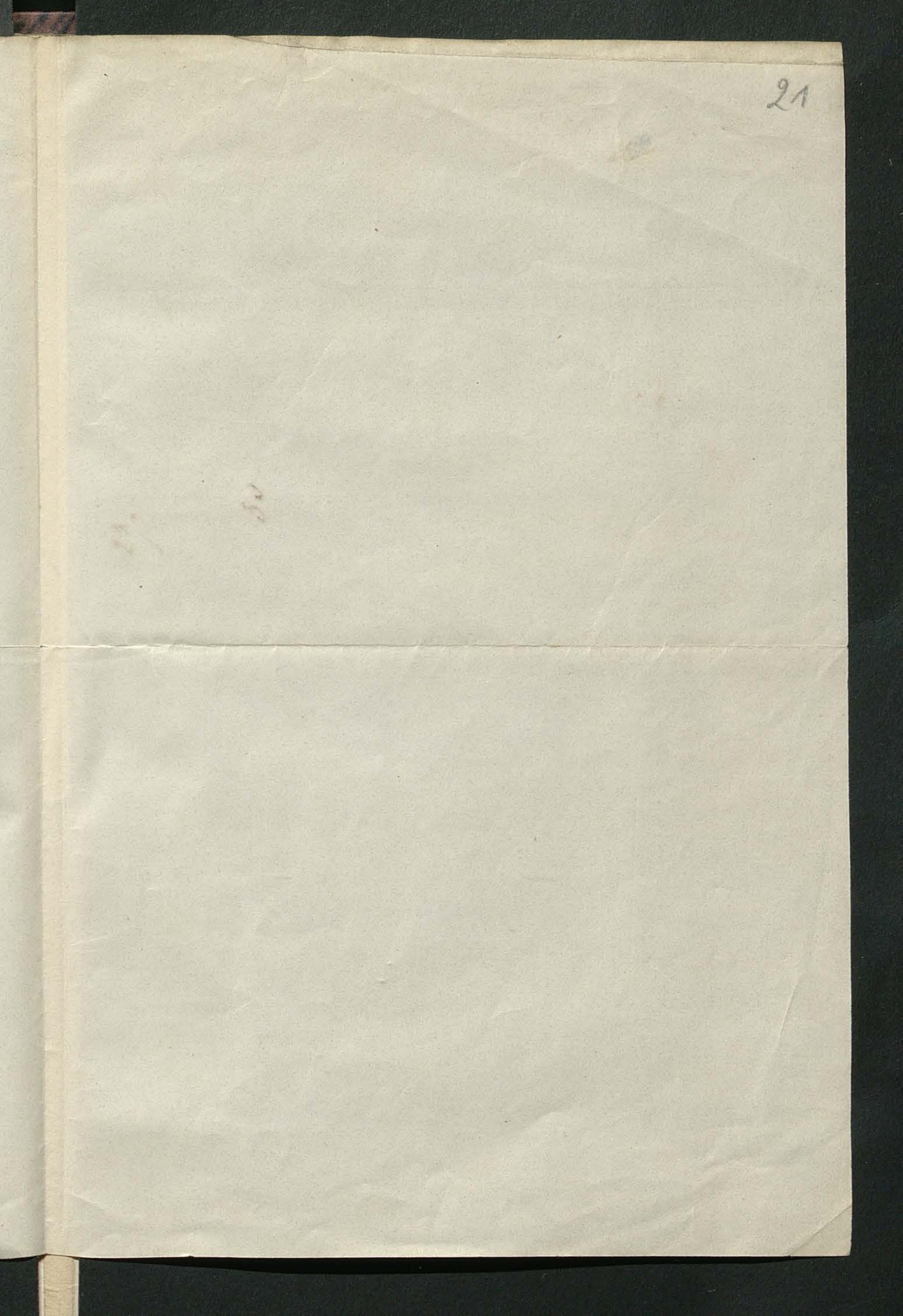
22. 7br. 1855

Szanowny Panie!. —

(A. Czart.)

Xiąże jest na Wyjezdnem do Montgeron, gdzie teraz przebywa Xiężna Sapieżyna i X. Iza — która zachorowała wczoraj — i Xże dlatego do niej wyjeżdża — [illegible], iż podobno nie będzie mógł przygotować się do przemówienia w czasie pogrzebu — ale na pogrzeb zdąży i osobiście, ostatnią usługę odda nieboszczce, którą tak wysoko cenił, i której stratę tak mocno czuje. — Niech Boga zeszle pocieszenie.

H. Błotnicki



1.
29.

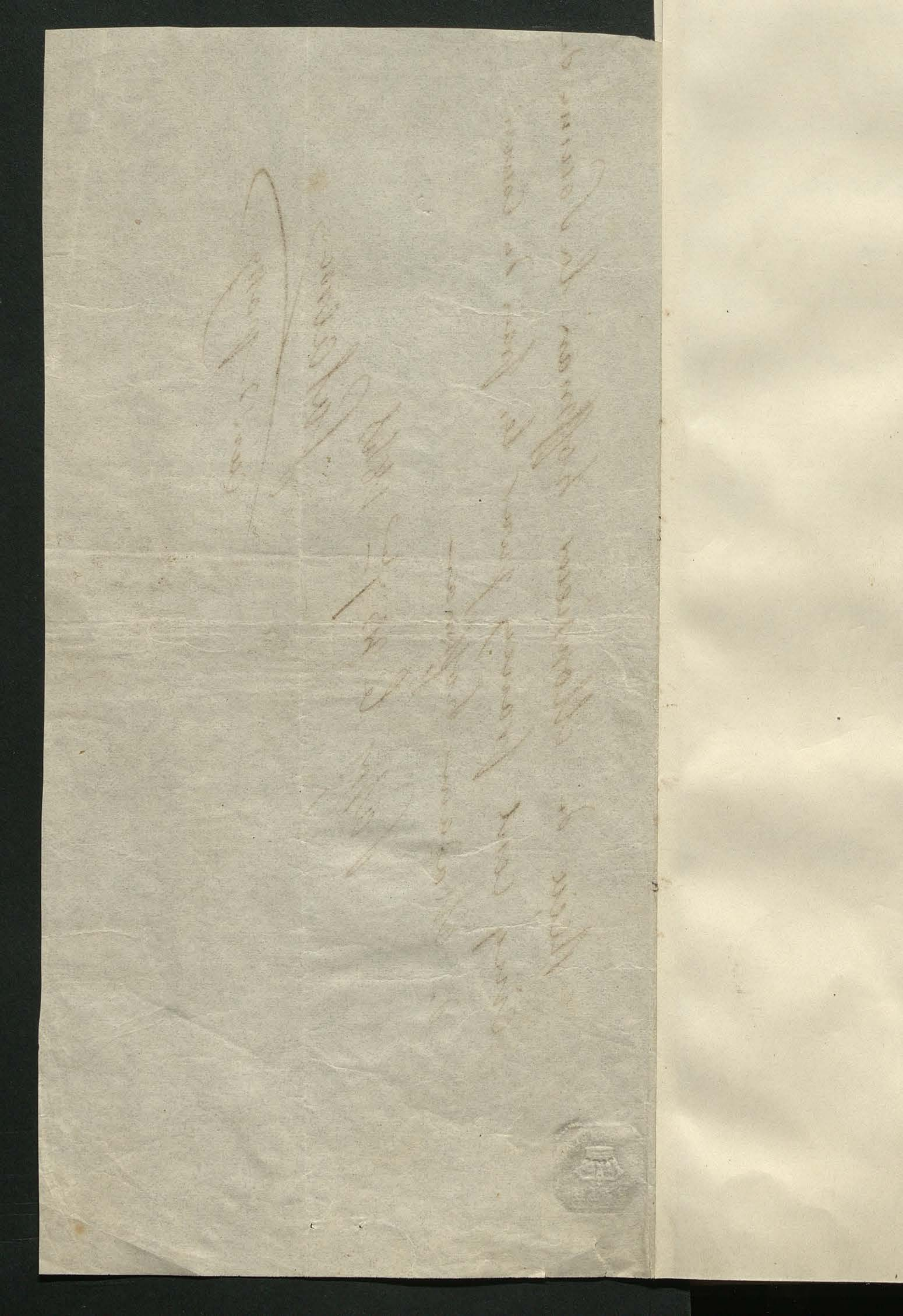
List do
p. Karola Hofmana
po śmierci
Hoffmanowej

Reçu de Monsieur Hoffman la Somme de cinq cent francs pour les frais du Convoi de Madame Hoffman

Passy le 23 7bre 1845

Salacroux

curé de Passy



1

23

Histoire de la maladie
de Mme Clementine Hoffmann
née Sanabra
relatée par Mr le Docteur Stanski

Madame Hoffmann agée de
48 ans, jouissait ordinairement
d'une bonne santé, avait de
l'embonpoint, sa figure etait
colorée, et portait d'ordinaire
l'empreinte d'une santé non
alterée par une maladie grave
d'un organe quelconque.
Mais sa poitrine etait tres
deformée dès sa tendre enfance,
la colonne vertebrale etait
considerablement recourbée
en forme d'S. Les cotes formaient
une grande eminence en arriere
et a droite au niveau de l'omoplate,
la partie inferieure de la poitrine
de ce coté offrait une cavité

non moins prononcée en arrière par suite de l'enfoncement des côtes du côté du ventre, d'où il résultait que le foie se trouvait refoulé du côté de la poitrine; enfin la déviation de la colonne vertébrale amenait un tel abaissement de la poitrine du côté gauche que le bord des fausses côtes se croisait avec la crête de l'os iliaque correspondant. Il est facile à concevoir qu'avec une telle déformation des os, qui contenaient les organes d'une fonction aussi importante que la respiration, cette dernière a dû être plus ou moins gênée et la circulation plus ou moins accélérée pendant toute la vie de Madame Hoffmann. En outre notre malade a été atteinte plusieurs fois des

maladies inflammatoires du
poumon avant l'année 1830.
Elle s'enrhumait quelquefois mais
sa toux ne persistait jamais
long temps. Le flux catamenial
était regulier et abondant.
En 1834 Madame Hoffmann
se fit operer pour une tumeur
squirreuse qui siegeait dans
le sein droit et dont l'origine
datait depuis 3 ou 4 ans.
L'operation et ses suites se sont
passés sans aucun accident
extraordinaire et l'operée
recouvra bientot sa santé
primitive.
Mais en 1839 une nouvelle
tumeur et de pareille nature
se manifesta au meme endroit,
et la malade ne voyant d'autre
salut pour elle, que dans l'operation
se fit enlever en 1841 ~~le mal~~ pour
la seconde fois le mal, qui deja

faisait redouter bien d'autres récidives. En effet à peine la plaie, suite de l'opération était elle cicatrisée, qu'une nouvelle tumeur se forma dans le sein gauche, marcha avec rapidité et envahit tout le sein de ce coté au bout de quelques semaines. J'ai employé divers moyens pour arriver à la dissolution de la tumeur, mais voyant leur usage ne produire aucun résultat et voulant éviter à la malade une troisième opération sanglante, j'ai eu recours à la compression. Ce moyen appliqué méthodiquement réussit au delà de ce qu'on pouvait en espérer et au bout de quelques semaines de traitement la tumeur a été réduite au volume d'un oeuf de pigeon. Madame Hoffmann

s'astreignit à porter un corset qui exerçait une légère compression sur le sein et maintenait jusqu'au dernier moment la tumeur dans l'état stationnaire; Bientot après elle se portait bien fit un voyage en Prusse, mais elle ne recouvra jamais son embonpoint et pas même pendant son sejour à Posen, au contraire après son retour de ce voyage notre malade paraissait être plus maigre; malgré cela elle avait bon appetit et toutes les fonctions se faisaient comme à l'ordinaire. Vers la fin de l'année 1843 ou plutot dans les premiers mois de 1844 Madame Hoffmann se plaignait plusieurs fois de l'abondance et surtout de la

durée du flux menstruel, elle me disait qu'elle avait à peine quelques jours de repos entre les deux époques. Ces accidents paraissaient évidemment tenir à l'âge auquel elle était arrivée, et comme du reste il n'altérait aucunement sa santé et ne forçait même pas la malade de garder le lit, aucun moyen n'a été employé pour déranger un accident qui était une suite nécessaire de son âge critique.
Vers la fin du mois de Juin 1844 Madame Hoffmann partit avec son mari pour l'Italie ne présentant aucune altération bien sensible de sa santé ordinaire, seulement quelque temps avant son départ j'ai constaté l'existence d'une glande très dure sous l'aisselle droite cette glande avait le volume d'une noix, elle était évidemment une induration squirreuse siégeant sur la trace de l'ancienne cicatrice.

Arrivée en Suisse vers le 14
du mois suivant, elle n'était
plus à son aise, la marche la
fatiguait beaucoup, elle ne pouvait
monter aucun point tant soit peu
élevé, sans s'arrêter plusieurs
fois à cause de la brièveté de la
respiration, elle éprouvait déjà
des douleurs vagues tantôt dans
les reins tantôt dans la poitrine,
qui se calmaient par le repos,
et les bains. Cet état dura
jusqu'à son arrivée à Florence
seulement les douleurs de reins
augmentaient, et les règles
étaient très abondantes et
lorsque pendant son séjour dans
cette ville la malade avait
marché beaucoup pendant qu'elle
avait ses règles elle ressentait
une forte douleur dans le côté
gauche de la poitrine et à la hanche
du même côté; Malgré cela
elle continua le voyage pour
Rome; pendant le trajet

les regles sont venue avant l'epoque et avec une grande abondance. Aussitot apres son arrivée a Rome la malade se mit au lit et ressentait de violentes douleurs dans le coté et les reins : des medecins ont eté appelés et apres plusieurs examens on constata la presence d'un petit polype au col de la matrice. Comme on ne jugeait pas son extirpation necessaire pour la guerison de la malade on n'insista pas sur l'operation et on se borna a prescrire quelques ~~remede~~ calmants qui n'ont apporte aucun soulagement. Alors on changea les medecins et la malade suivit le traitement que j'avais indiqué par correspondance ecrite, et dix ou douse jours apres l'ecoulement sanguin a diminué d'abondance, ~~la douleur du coté avait beaucoup diminué, l'appetit~~

3 ~~est revenu, et la malade~~
~~pouvait faire un tour dans~~
~~sa chambre ce qu'elle n'avait~~
~~pas fait depuis qu'elle s'était~~
~~mise au lit, elle ne pouvait~~
~~pas rester assise, ni couchée~~
~~autrement que sur le dos~~
et s'affaiblissait
mais ~~et~~ la malade maigrissait de
(et malgré qu'elle ne s'était pas mise au lit, rarement ~~pouvait plus rester assise~~ ou se coucher autrement que sur le dos
~~plus en plus~~, elle ne pouvait
non plus ~~pas~~ aller en voiture car le
mouvement augmentait ses
douleurs. Dans cette situation
avec quelques alternatives de mieux
et de plus mal Madame Hoffmann
attendait avec impatience
le moment où profitant du
beau temps et d'un peu d'amélioration
dans sa santé elle pourrait
retourner en France. Cette occasion
favorable se présenta au mois
d'avril et la malade fait
~~beau~~ son voyage autant que
possible par eau et arriva

sans aucun accident à Paris vers
la fin de ce mois.
A son arrivée, même lorsqu'elle
s'était reposée de son voyage
on remarquait un grand changement
dans l'état général de sa santé.
On observait un grand amaigrissement
et une grande faiblesse physique
sa respiration était visiblement
accélérée et courte le pouls
plus fréquent que d'ordinaire,
la malade accusait des douleurs
assez vives siégeant surtout
au coté gauche de la poitrine
et descendant jusque sur la
hanche. Ces douleurs faisaient
souvent place à un engourdissement
qui remontait sur le devant
du coté gauche jusqu'à la clavicule,
tout mouvement, un tour de
promenade dans la chambre à
coucher provoquait ou augmentait
ces douleurs, de manière que
la malade se tenait presque
toujours dans la position assise

ou courbée, l'appetit était
assez bon, la malade dormait
assez bien mais, à l'aide des
pillules opiacées, il y avait
toutes les nuits un leger mal de
tete qui disparaissait aussitôt
que la malade s'était levée
au matin, il existait aussi
un leger ecoulement
blanchatre produit probablement
par le polype dont l'existence
a été constatée aussi par moi.
Ce Polype attaché au col de la
matrice avait la longueur
de deux centimetres et la grosseur
du bout du petit doigt, je dirai
par anticipation qu'il a été
enlevé par moi cinq ou six
semaines plus tard.
Comme Mr Hoffmann
avait manifesté le desir
d'une consultation avec d'autres
medecins avant de commencer
un traitement actif j'ai
invité M M les docteurs

Marjolin et Cruveilhier afin de determiner la nature de la maladie et de fixer le traitement a suivre. Ces medecins ne trouverent aucune lesions ~~grave~~ grave evidente, jugerent comme moi les douleurs thoraciques comme douleurs nerveuses, reconnurent l'existence d'un petit polype de la matrice, mais qui ne necessitait pas une operation immediate, et quant au traitement nous tombames d'accord de continuer les bains de siege d'eau froide, d'essayer sur le siege des douleurs des douches d'eau froide, des ventouses scarifiees, des vesicatoires saupoudrés avec la Morphine, et a l'interieur des poudres ferrugineuses. Plus tard furent ~~conseillés~~ des douches de vapeurs aromatiq. la poudre de Dower.

et d'autres medicaments fortifiants
et calmants.
Les douches d'eau froide n'ont
pu etre supportées, quant
aux autres remedes peu a peu
ils ont apporte beaucoup
de soulagement quant aux
douleurs et la malade pouvait
meme faire des petites promenades
sans provoquer des douleurs;
Mais rien n'a pu ameliore
l'état de santé de Madame Hoffmann
quant a la faiblesse generale,
quant a l'amaigrissement
et a la brieveté et a la gene
de la respiration, malgre
tout ce qui on pouvait faire
la malade perdait lentement
mais pour un oeil observateur
d'une maniere evidente et de
ses forces et de son embonpoint
sa respiration devenait tous
les jours de plus en plus
difficile, sa figure devenait

parfois très rouge.
Avec un aussi grand trouble dans la respiration il m'a été impossible aussi qu'à Mr Louis qui a été appelé un mois avant la mort auprès de la malade, de constater une lésion évidente des organes respiratoires. Seulement j'ai reconnu un peu moins de sonorité au dessous de la clavicule droite qu'au dessous de celle du coté opposé, et à l'auscultation j'ai entendu à deux reprises un peu de craquements au sommet du poumon droit.
Du reste le bruit respiratoire était très faible dans les deux poumons.
Le 15 septbre après une assez bonne journée de la veille Madame Hoffmann se leva dans la matinée avec une grande faiblesse et un assoupissement

dont on la tirait avec peine,
ses yeux se fermaient à
chaque instant, sa respiration
était très frequente et très
genée. Cet état dura jusqu'au
soir où il y a eu un peu
d'amelioration qui se maintint
jusqu'au 20 du meme mois
mais la malade resta toujours
très opressée et les membres
superieurs et inferieurs
s'oedematièrent. Samedi
le 20 Sept elle se trouva encore
dans un état pareil a celui
du 15 de ce mois, avec cette
difference que cet état au lieu
de s'ameliorer a mesure que
le jour s'avançait, allait en
empirant, et au soir j'ai
trouvé la malade dans une
position très alarmante,
elle était assise sur un fauteuil
la tete et la poitrine relevée
c'est aussi dans cette situation
qu'elle passait ordinairement

les nuits dans son lit;
sa figure était d'un rouge
foncé, ses lèvres violettes
la respiration des plus accélérée
et haletante, ses paroles
entrecoupées, tendance
à l'assoupissement, ses yeux
se fermaient malgré elle,
et lorsque la malade les ouvrait
pour un instant on voyait
le regard comme couvert d'un
brouillard; les quatre membres
fortement enflés et froids
une faiblesse extrême, malgré
cela elle a pu se rendre à son
lit soutenue par son mari,
on l'entoura des bouteilles
remplies d'eau chaude on administra
quelques remèdes que l'état de la
malade permit d'employer
mais tous restèrent sans aucun
effet, et Madame Hoffmann
après quelque agitation, perdit
sa connaissance qu'elle avait
conservé jusqu'à ce moment
intacte, et quelques moments après

5/ à deux heures du matin le 21 Septembre 1845 elle rendait son dernier soupir entre les bras de son mari qui l'avait entourée de ~~tant de~~ soins si touchants pendant toute la durée de sa longue maladie.

<u>Ouverture du corps</u>
<u>de Mme Clementine Tanska-Hoffman trente six heures après la mort.</u>

A l'exterieur on peut voir ~~la~~ une grande déformation de la poitrine ~~dont don j'ai parlé plus et qui etait le~~ résultat du rachitisme, on observe en outre au dos et sur les cuisses de larges marbrures noires comme on en remarque chez les personnes mortes d'asphixie. Les bras et les jambes etaient fortement oedematiées.

A l'ouverture de la poitrine
on voit que par suite de la
difformité des parois thoraciques
ainsi que du déplacement
des organes abdominaux qui
en est la conséquence on voit
dis-je que la cavité de la
poitrine est beaucoup diminuée,
son diamètre vertical a été
raccourci au moins de la moitié.
Le diaphragme repoussé par
le foie remonte très haut, et
retrécit d'autant l'espace, qui
devait être occupé par les
poumons. Le coeur, qui du
reste ne présente aucune
altération organique est déplacé
il est situé exactement derrière
le tiers supérieur du sternum
sa base atteint presque la
fourchette de cet os.
Les deux poumons logés dans
des cavités très rétrécies
présentent des altérations
suivantes, le droit adhère

dans toute son étendue à la paroi thoracique à ce point qu'il est impossible de l'en séparer ces adhérences sont le résultat d'anciennes inflammations; il est en outre comme celui du côté gauche gorgé de sang noir et spumeux comme cela se voit chez les personnes qui meurent avec une grande gêne de la respiration. Il offre enfin dans une certaine étendue de son sommet des indurations noires et grisâtres, lésions qui étaient probablement d'ancienne date, le reste de ce poumon ainsi que celui du côté opposé était parfaitement sain et perméable à l'air. On voyait seulement sur toute la surface du poumon gauche des taches blanches de plusieurs millimètres d'étendue formées par une substance solide d'un millimètre à peine d'épaisseur

ne se prolongeait pas dans
le tissu du poumon ne paraissait
pas s'étendre au delà de la plèvre.
Peut être pourrait on considérer
ces taches comme des indurations
squirreuse de cette membrane
sereuse et comme cause des
douleurs dont la malade a
souffert depuis si long tems
dans le coté gauche de la poitrine.
Le systeme veineux etait rempli
de sang noir et liquide.

Le foie la rate et les reins
etaient parfaitement sains,
l'estomac etait exempt de
lesion, les intestins étaient
rouges et fortement injectés
ce qui ne pouvait etre qu'un
effet cadaverique, la malade
n'ayant aucunement souffert
du coté de ces organes.
La matrice avait son volume
et sa forme ordinaire, sa
face anterieure presentait sous

le peritoine un corps fibreux du volume d'une noix, et son col offrait encore des traces très évidentes du petit polype dont j'ai déjà parlé plus haut. Les ovaires et les trompes avaient leur conformation et leur structure normale. Je ne puis passer sous silence que j'ai constaté des duretés squirreuses au sein gauche et sous l'aisselle droite.

Comme la malade n'a éprouvé aucun accident du côté du cerveau la tête n'a pas été ouverte.

Après l'Autopsie le corps a été embaumé, et le cœur, enlevé pour être conservé d'une autre manière —

Reflexion

Lorsqu'on fait un rapprochement
des lesions que nous venons de
decrire avec la marche de la
maladie il devient evident
que d'abord Madame Hoffman
avec sa conformation de la
poitrine et par suite la gene
dans la respiration et la circulation
avec une grande disposition
aux de generescences squirreuses,
quoique jouissant en apparence
d'une bonne santé, etait en
realité d'une mauvaise constitution
et portait en elle des germes
des maladies, qui ne devaient pas
lui permettre d'atteindre un agé
tres avancé. Aussi tous les changements
dans son organisme, comme la
revolution de son agé critique,
etaient ils a redouter a cause
de l'influence qu'ils pouvaient
exercer sur sa santé generale.

En effet, arrivée à l'époque
où le flux menstruel devait cesser,
notre malade affaiblie déjà
par deux opérations graves
s'affaiblissait encore de plus
en plus et par les douleurs dont
elle était atteinte, et surtout
par les pertes mensuelles d'un
sang d'autant plus irréparable
qu'une des plus importantes
fonctions de l'hématose (la respiration) se
faisait difficilement.
De là une grande faiblesse
générale, de là un grand
trouble dans les fonctions
respiratoires, trouble augmenté
encore, par les lésions trouvées
dans les poumons, à un tel
point, que l'organisme
n'a pu y résister et la
malade a dû mourir asphyxiée
lentement.

Si l'on me demandait quelle
etait la maladie de Madame
Hoffmann[e] je dirais qu'elle
etait atteinte d'une grande
difficulté dans la respiration
qu'on pourrait appeler Asthme
mais qui n'etait qu'une
asphixie lente, ce n'est pas
l'une ou l'autre lesion c'est
la reunion de toutes les
circonstances que nous
venons de raconter qui
a aummené le resultat funeste.

Stanski

Drezno 1 Sierp. 1857.

Szanowny Panie Radco. Wyjeżdżając powtórnie do Paryża i niewiedząc pewny czy się zobaczymy choć raz jeszcze wrócę w pierwszéj połowie Września, donoszę Panu iż Matuszewski wziął z sobą instrukcyę końcem zbadania Merzbacha czy zechce ulegalizować swe kupno porozumieniem się ze mną. Gdyby niechciał, będę zniewolony, końcem zasłonienia się od dalszych konsekwencyi, wystąpić przeciwko niemu prawnie jako obywatel tutejszy z użyciem nawet protekcyi inego rządu. Z Friedleinem przegrał on process, Friedlein wytacza mu drugi w imieniu Bobrowicza i Wynalazłszy w papierach moich Intercyzę, przesyłam ci ją w kopii, dla objaśnienia. Tarczewskich projektował ją i podpisywał własny ich ojciec. Niechże im odbierać tego co wzięli, kiedy są biedni,

gotowa iestem nawet więcej im
coś ustąpić, ieśli mi do zapobie-
żenia pokątnemu przedrukowi do
pomogą, ale żądam po nich uzna-
nia mej własności co do dzieł
następujących:

1./ Rozrywki dla dzieci drukowa-
ne przed r. 1830.
2. Amelia Matka w 3 tomach,
Tom IV do drugiej edycyi iest
u mnie w rękopiśmie – drukowana
także przed r. 1830.
3. Nowe rozrywki wydane w Pa-
ryżu 1837.
4. Pismo święte sprzedane na pier-
wszą edycyą, Milikowskiemu
we Lwowie w r. 1846; drugą mam
ieszcze prawo drukować.
5. Pisma pośmiertne wydane przez
Behra w Berlinie r. 1850 i prze-
ze mnie mu na iedną edycyą sprze-
dane. Znajduie się między nie-
mi i dziełko bardzo czytane
o Moralności dla kobiet.
6. Wszystkie dzieła dotąd niedruko-
wa

swane i znaydujące się u mnie
w rękopismach.
Mam nadzieję iż będąc prawdzi-
wie i pełny szlachetności iako
cechuje twoy charakter, wynagrodzisz
formę, podług iakiey uczynić mi
miałeś podobną deklaracyę. Gdybyś-
my się skrzyżowali, może mi se-
kretarz doniesie parę słówek o skutku.
Tymczasem życzę szczęśliwey kura-
cyi i przyi. wyraz rzetelnego
poważania

H. A. Hoffman

Wiadomości bieżące.

W przeszłym numerze daliśmy już krótką wiadomość o ś. p. Klementynie z Tańskich Hofmanowej, teraz odbieramy list od jednego z jéj bliskich znajomych, od wieszcza *Przenajświętszéj Rodziny* i chętnie gościnności nowemu artykułowi udzielamy:

Paryż, 24. Września 1845 r.

Szanowny Wydawco!

Klementyna z Tańskich Hofmanowa już u Boga! — Klementyna, Siostra nasza po ś. p. Kazimierzu Brodzińskim, społuczestniczka w pracy pokolenia, co usiłowało rozbudzić w kraju staropolską pobożność, staropolskie cnoty i obyczaj, — rozstała się z tym światem d. 21. Września w Passy pod Paryżem. Od wielu tygodni widocznie słabła na siłach; aleśmy jeszcze nadzieję mieli cieszenia się nią przez jesień, tém bardziéj, że do samego skonu chodziła i rozmawiała — niemal po dawnemu. Oszczędził jéj Pan przerażenia, bolu i pokus konania: zapadła lekko w swój sen nieprzespany, prawdziwie jak wybranka, jak pobłogosławiona z góry. Kiedy w dniu

śmierci Hofmanowéj, jako w dniu niedzielnym, kapłan polski ogłosił z kazalnicy niespodziewaną wiadomość, głuchy szelest westchnień ustał w około — i wiele łez upadło pod stopy Zbawiciela w naszéj tu kalwaryi u Św. Rocha. Szczéry żal nasz po Autorce ***Pamiątki*** i ***Rozrywek***, powtórzy się niebawem roznośniéj w Ojczyznie — jak długa i szeroka. Będzicż tam żałoby po domach! Pacierze Matek i dziatwy polskiéj pogonią za zmarłą przyjaciółką swoją w Niebiosa.

Wczora pogrzebaliśmy znamienitą Polkę na cmentarzu Pere Lachese. Pomimo ulewnego deszczu, orszak nasz postępował liczny i skruszony. Piszę ten list nieco w roztargnieniu. Nie ochlonąłem jeszcze po gorącém, Skargowskiém słowie, jakiém otchnął nas X. Kajsiewicz na Mszy żałobnéj — i w obec trumny ś. p. Hofmanowéj: mam dotychczas w słuchu rozbrzmienia tego żywego głosu. Cudowna moc wymowy! Kaznodzieja nasz, wywołał niejako ducha nieboszczki, że odźwierciedlił się w całkowitym żywocie, — przemknął nam opromieniony i uroczy przed mokremi oczyma, w różnowzorych obsłonkach, — w rozwiewnych kształtach lat — co niepowrotnie przeminęły dla niego — i dla nas. Kazanie X. Kajsiewicza w krótce zapewnie będzie ogłoszone drukiem. Z resztą prace i zasługi literackie ś. p. Hofmanowéj, również jak i jéj charakter, patriotyzm i cnoty domowe należycie są znana i powszechnie cenione. Kochana, wielbiona, poczciwéj i rzetelnéj wziętości używała już nieboszczka w pełni za życia. Darmoć o tém i pisać. Powiem raczéj nawiasem, skąd wionął promień ożywny, twórczy na sławną naszą Autorkę.

Kazimierz Brodziński *czeledni* że tak się wyrażę, *ojciec* piszących, w epoce królestwa kongresowego, rozpościerał ongi swój wpływ szerzéj, niż się to dziś widzi. Arcybłogi był to wpływ! toż nie zmarniał dla literatury polskiéj. W cieple wieszczego swego tchnienia rozgrzał Wiesław niejeden młody talent, że poczuł się i porósł w pierze do latu. Klementyna Tańska nasłuchała się wcześnie poważnych zdań Brodzińskiego; i przylgnęła

do nich tém ochotniéj, że przystawały w sam raz do jéj własnych pojęć i wyobrażeń. Kierunek tych zdań Brodzińskiego, odblask jego duchowy, prześwietla się na wielu miejscach dzieł naszéj autorki. Można by rzec śmiało, że usiłowała ciągle spełnić w całkowitości *znajomy programat* ulubionego narodowego wieszcza — w zakresie właściwym swojéj płci i przyrodzonym usposobieniom. Brodziński wieszcz, a więc głębszy, jędrniejszy, pełniejszy świeżości i prostoty, chylił się wciąż ku ludowi — z którego wyszedł. Hofmanowa nie mniejszéj, jak i poeta nasz dobroduszności, a również pogodna, sielska, żartkiego dowcipu, pochyliła się od razu ku dworóm pańskim — na których rosła — które z resztą mogła znać jaknajlepiéj. Wszakże *Listy Krasińskiéj*, godzi się położyć obok najpiękniéjszych pism Brodzińskiego. To nawet, co za wadę *Romansom* Hofmanowéj poczytywano, brak uniesień, szału, gwałtownych scen, obrazków namiętnych i t. p. pochodziło po części z rozmysłu autorki, z téj ślubowanéj za młodu wiary w Zdania Mistrza o godności Polki, o powołaniu chrześciańskiéj niewiasty. „Czyń co możesz! a z Bogiem! a dla Polski!“ było to spólne godło, godło całego życia obojga piszących. Uczucia zdrowe, łagodne, swojskie, jakie stale krzewili słowem i pismem, upamiętały w swoim czasie wielu młodych, że pojednali się szczerze z Wiarą ludu i ze starym rózumem ojców. Zwrot ku religii, ku polszczyznie i w ogóle ku *Narodowości*, datuje się w spółczesnéj literaturze od Brodzińskiego i Hofmanowéj. — Teraz jeno nam chodzi o zrozumienie *posłannictwa Bożego* w téj naszéj Narodowości. I oto wnet filozofia bujnie zazieleniła się — i polszczeje ....

Osobna jeszcze i niepożyta zasługa ś. p. Hofmanowéj leży w mnogich jéj dziełach pedagogicznéj treści, które stanowią poniekąd zupełną *Szkołę Domową* dla matek; książki te, dobrze pisane po polsku, ze smakiem, wdziękiem i niemal macierzyńską czułością, pozostaną na pomnik dla zmarłéj Autorki. Głos powszechny w Polsce, zwał oddawna Hofmanowę Matką młodych

Przesyłam *Tarnowski*

pokoleń: toż nie wątpimy, że dziś jak po *Matce* uderzy w żal pozgonny. Istotnie dotkliwa to strata! i tém dotkliwsza, że zacna Autorka zgasła nam zawcześnie — w sile wieku i w całéj czerstwości umysłu. Pokój duszy jéj.



Posyłam ci, szanowny wydawco, tę naraźną, nic nieznaczącą wzmiankę o ś. p. Hofmanowéj. Posłuży ci może do twego *Przeglądu* za jaki taki *Nekrolog* — w braku lepszego. Rad jestem, że mogę czém bądź uczcić pamięć naszéj wzorowéj Polki.

Łączę braterskie pozdrowienie. —

Bogdan Zaleski

Lucyan Siemieński wydał: *Podania i Legendy Polskie, Ruskie, Litewskie,* Poznań 1845. U Żupańskiego. Kilka słów o ważności podań ludowych, stanowiących przedmowę, z przyjemnością przeczytaliśmy. Zbiór jest dosyć liczny, ale nie porządnie ułożony, obejmuje 158 numerów. Nie rozumiemy dobrze, dla czego P. Siemieński z dziejów znajomsze podania powyjmował; trudna jest i mniéj potrzebna rzecz w ten sposób po kronikach plądrować. W każdym razie nie możemy, jak tylko chwalić usiłowania około odgrzebywania starych narodowych pamiątek w tradycyi gminnéj żyjących.

Wyszły w Paryżu u Charpentier: *Essais de littérature et de morale p. Saint Marc Girardin, 2 Vol.* Jest tam wybór artykułów literackich i politycznych z *Journal des Débats,* którego P. Girardin jest, a raczéj był współredaktorem, jest *pochwała Bossueta* uwieńczona przez Akademią Francuzką r. 1827, *Życie P. Campenon*, rzecz czytana na posiedzeniu Akademii Francuzkiéj, na któréj solennie P. Saint Marc Girardin na miejsce P. Campenon był przyjmowany, w końcu *Causeries en Sorbonne,* wyjątki z lekcyi wstępnych kursu literatury, jaki P. Girardin w Sorbonnie wykłada. Wszystko to znaliśmy z kąd inąd. P. Girardin więcéj jest dowcipny, jak głęboki, głosi zawsze pewną uczciwą praktyczność, nie bardzo daleką od

Dziennik Narodowy z d. 27 września 1845. 39

ZGON

KLEMENTYNY Z TAŃSKICH HOFFMANOWÉJ.

Kiedy w Niedzielę, 21 b. m. X. Kajsiewicz przed kazaniem oznajmił bardzo licznie zebranym rodakom, na słuchanie opowiadania prześladowań religijnych w Polszcze; kiedy mówim, oznajmił im, iż téjże nocy umarła Klementyna z Tańskich Hoffmanowa, szmer powstał ogólny, pewnego rodzaju przerażenie uderzyło wszystkich. Znak to był wymówny, okazywał on, że imie zmarłéj było znane wszystkim, a osoba jéj poważana i kochana od wszystkich. Nie wątpim, że z podobnémże wrażeniem dowie się cała Polska o zgonie pierwszéj ze swych córek; o zgonie niewiasty, któréj życie było tak czyste, tak przykładne, tak pełne pracy i zasług na drodze narodowego odrodzenia rodziny, na drodze reformy w żeńskiem wychowaniu, na drodze ukształcenia kobiety, matki, téj kapłanki domowéj świątyni, téj podstawy, tego węgielnego kamienia obyczajów, moralności, szczęścia i zacności społeczeństw. Nie podobna nam opowiedzieć w krótkim artykule wszystkich zasług ś. p. Hoffmanowéj jako autorki, jako patryotki, jako wzorowéj niewiasty; poniżéj jednak dajemy treściwo zebrany obraz jéj życia przez osobę z bliska ją znającą; a teraz przytępujemy do opisu pogrzebu, którym Polacy mieszkający w Paryżu uczcili nieboszczkę.

Klementyna Hoffmanowa, oddawna już dotknięta ciężką chorobą, za powrotem swym z Włoch gdzie przepędziła ostatnią zimę, zapadała coraz bardziéj na siłach, i w nocy z 20 na 21 b. m. w Passy przy Paryżu skonała prawie nagle, uduszona niejako niemożnością oddychania, używając chwilą przedtém zupełnéj przytomności.

Pogrzeb odbył się 23go, na który, pomimo ciągłego ulewnego deszczu, pomimo odległości miejsca, zebrała się wielka liczba rodaków. Ciało z mieszkania zostało odprowadzone do kościoła parafialnego w Passy; obok trumny stali uczniowie Szkoły Polskiéj obecni w Paryżu, jako też uczenice z Instytutu panien; środek świątyni zapełniali przytomni płci obojéj. Mszę żałobną celebrował X. Kalinowski, w assystencyi XX. Terleckiego i Godlewskiego. X. Kajsiewicz miał mowę pogrzebową, w któréj ze znanym sobie talentem opisał żywot i zasługi nieboszczki.

Z Kościoła zwłoki zaprowadzone zostały na smentarz *Père La Chaîse*, gdzie również wielu udało się rodaków. Orszak nie przybył na miejsce wiecznego spoczynku jak o kwadrans na piątą. Nad grobem, w imieniu rodzin, w imieniu ojców przemówił Generał Dembiński; żałować wielce należy, iż nikt z pisarzy, w imieniu Polski literackiéj, niepożegnał zmarłéj, autorki dzieł, które przynosząc zaszczyt naszéj literaturze, przejdą do najodleglejszych pokoleń, i zostaną zawsze na wzór dla tych z Polek, kótre pisać zechcą, i które od ś. p. Hoffmanowéj winne się uczyć, przez jakiego rodzaju pisma kobieta może nabyć sławy i oddać usługę rzetelną swej ojczyznie i ludzkości.

« Klementyna z Tańskich Hofmanowa urodziła się w Warszawie d. 23 Listopada 1798 roku. Jéj dziad i babka zginęli w rzezi pragskiéj, a ojciec odznaczył się jako literat i patriota. Otoczona od młodości przykładami cnót domowych i publicznych, podniecana opowiadaniami krwawych dziejów czasów ostatnich, umysł jéj rozwinął się z uderzającą szybkością i natchnął ją tą gorącością duszy która ją do samego skonu zasilała. Zatrudnienie literackie, jako powołanie, zostało jéj wskazane przez wiersz Kaz. Brodzińskiego: *Żal języka polskiego*, w którym poeta uskarżał się z goryczą na polki że goniły za cudzoziemczyzną i zaniedbywały mowy rodzinnéj. Po przeczytaniu tego smętnego a patryotycznego ustępu, młoda Tańska, zarumieniona wstydem szlachetnym, oddała się z zapałem poznaniu dziejów i pisarzy polskich i w dwudziestym roku swego życia ogłosiła dziełko pod tytułem: *Sześć powieści historycznych*. Ta pierwsza próba, puszczona w świat z nieśmiałością, objawiła Polszcze od razu czuły, delikatny a prawdziwy talent, nie porównany w prostocie i dla tego przystępny dla wszelkiego wieku czytelników. Z ukazaniem się powyższego dzieła Brodziński zyskał pierwszą uczennicę, dzieci światłą opiekunkę, rodzice dobrodziejkę, a kraj obiecującą i prawdziwie narodową autorkę.

Nie jest moim zamiarem mówić tutaj w szczegółach o późniejszych a tak licznych płodach piśmienniczych naszéj autorki, skreślać ich wewnętrzną wartość i oceniać o ile one przyczyniły się albo mogą się jeszcze przyczynić do reformy obyczajów w Polszcze. Na podobną pracę potrzebaby więcéj czasu i spokojniejszych uczuć; ale jako towarzysz grona które dopiero co odprowadziło ją na miejsce ostatniego spoczynku, nie mogę wstrzymać się aby nie uszczknąć na prędce chociaż jednego listka z wieńca jéj własnych zasług, i nie zrzucić go z uszanowaniem jako winny hołd na świeży grób, który ją od nas tak wcześnie oddzielił. Klementyna Tańska, kierowana życzliwą ręką naszego narodowego poety, chwalona przez znawców i zachęcana, przyjęła na się, od samego początku, zawód literacki jako trudną ale obywatelską powinność. Takowa powinność, zaszczepiona przez mistrza na bujnym gruncie, przyspieszyła dojrzałość jéj talentu i przedstawiła ją niebawem jako niepospolitą kobietę. *Pamiątka po dobréj Matce,* ogłoszona drukiem kilkanaście razy a nareszcie przetłómaczona na język rossyjski, pokazała krajowi że dążenie autorki odebrało już wtenczas stały, wysoko moralny kierunek oceniany nawet przez nieprzyjaciół, i że mimo różnostronnych trudności, dzieło jéj nie zostało bez przeważnego wpływu na tych szczególniéj do których starała się przemawiać.

Oto są szczegóły prześladowania, spisane z opowiadania przełożonéj byłego klasztoru Bazylianek w Mińsku, siostry Mieczysławskiéj, noszącéj na sobie ślady moskiewskiego barbarzyństwa. Po przedstawieniu tego krwawego obrazu, wstrzymujem się od wszelkich naszych uwag; czémże mogą być słowa, w obec tak wymownych faktów? Każde prawdziwie polskie serce zadrży od zgrozy, na widok tylu okrucieństw, zniewag i męczarni dokonywanych na naszych braciach i siostrach; — wszystko że li jest wiadome: ile cierpień i męczeństw kryją mury innych schyzmatyckich monasterów; ile więzienia i Sybirskie miny! — O Boże! ulituj się nad polskim narodem, skróć jego cierpienia, wléj w jego serce odwagę, wléj świętą zemstę, aby odtąd stanął w obliczu twojém i w obliczu całego świata, nie jako męczennik, ale jako bohatyr zwycięzca, karzący znieważających twe święte ołtarze i gwałcących największe dobro człowieka, jego sumienie.

Jednéj tylko pozwolimy sobie uwagi, [illegible] będzie się stosować ani do prześladowanych [illegible] szych, ani do ich obcych prześladowców, lecz do tych

...rności odpowiadającéj 2,250 r. sr. czystego rocznego do...

— Ziomek nasz P. Zielewski, Dyrektor uprzednio Szkoły Praktycznéj rolnictwa Departamentu de la Lozère, został mianowany dyrektorem podobnéjże szkoły którą rząd założył w La Corée, Departamencie de la Loire, powiecie Montbrison.

Wszystkie listy i przesyłki do Pana Zienkowicza Wiktora mieszkającego dawniéj w Nancy, winne być teraz adresowane następnie : à Mr. Zienkowicz V. Conducteur Régisseur du canal à *Liverdun*, près Nancy.

Z dzisiejszym numerem kończy się Kwartał IIg Roku Vgo Dziennika Narodowego; prenumeratorowie życzący nadal odbierać to pismo, proszeni są o niezwłoczne uiszczenie się z należności.

Występując na scenę piśmienniczą po stracie istnienia nardowego, w pośród obyczajów pełnych mieszaniny dawnych uprzedzeń, cudzoziemczyzny i zbytku, Klementyna Tańska ukazała się w swych pracach, po raz pierwszy, jako polka nowego pokolenia. Jéj umysł nie pokazywał już dawnéj cechy grobowej, tego dowcipu modnego a niepłodnego właściwego każdéj żonie Lotha która spoglada za długo w strony przeszłości. Umysł naszéj autorki, podobny w tém do Brodzińskiego, nosił już barwę młodéj generacyi, którą spłodziły klassy pośrednie, dzięki długim cierpieniom i zapalnym uczuciom rodzimym. Jako literatka usiłująca podnieść wychowanie kobiet, dać w ich dłonie xiążki polskie i odbudować tym sposobem familią, Klementyna Tańska głosiła przedewszystkiém prawdę rzuconą przez Panią Campan : *Créer des mères, voilà toute l'éducation des femmes ;* jako moralistka stawiała za pierwszą podstawę rodziny powinność; jako polka, kształciła serca swych czytelniczek na przykładach czerpanych z dziejów ojczystych i religii. Te trzy że tak powiemy zasady jéj propagandy, tak proste a przecież tak nowe wówczas w Polszcze, przedstawiane w najrozmaitszych kształtach, ubarwiane smakiem wytrawnym i świeżym, bez mizantropii i pedantyzmu, były całą przyczyną ogromnéj więtości *Rozrywek dla dzieci* i wszystkich pism które poźniéj ogłosiła.

Od roku 1827, Klementyna Tańska miała rzadką sposobność dowieść swoim czytelniczkom że pisma kobiety wyższéj stoją zawsze niżéj od jéj wartości wewnętrznéj okazywanéj w pożyciu praktyczném; że kobieta pisząca nie może być istotą anormalną oznaczoną wieńcem sztucznym, niekiedy ognistym, który pokazuje ją spojrzeniom wszystkich i przeto oddziela od świata. Przyjmując obowiązek nauczycielki w szkole guwernantek i wizytatorki pensyonów warszawskich, nasza zasłużona autorka pokazała, że wieniec literacki był dla niéj naturalną i tylko dodatkową ozdobą, i że w jéj życiu publiczném, a od roku 1829 w małżeńskiém, nie zaszła najmniejsza odmiana przeciwna jéj zasadom. Te to połączenie nauki dawanéj młodzieży z praktycznością domowego, a nawet śmiało rzec można, obywatelskiego życia, stanowić będzie zawsze nienaruszoną posadę jéj wzniosłego zawodu. W roku 1831, widzieliśmy ją na czele niewiast poświęcających się staraniu około rannych żołnierzy, a rok późniéj, dołączyliśmy jéj szacowne imie do liczby polek towarzyszących mężom w wychodztwie.

Pisma które Pani Hoffmanowa wydała od roku 1832 oznaczają kres do którego wzniosł się jéj talent. *Karolina*, romans obyczajowy z pierwszych chwil XIX wieku, który lat temu kilka zasłużył sobie na cierpką krytykę kobiety dawnego świata, pokazał nam, że autorka, aby poruszyć uprzedzenia nie lękała się czasem dotykać polititycznych opinii. Wiadomo że Pani Hoffmanowa zeszła potem do spokojniejszych i czysto obyczajowych treści, do *Krystyny*, *Kachanowskiego* i t. d. przypadających więcéj do jéj serca i planu; ale *Karolina* pozostanie zawsze dowodem, że nasza autorka nieszukała wziętości kosztem swych przekonań. Powyższe pisma zmarłéj, jéj ciągła troskliwość o dolę braci i kilkonastoletnie sekretarstwo w Towarzystwie Dobroczynności, świadczą że myśl która odpoczątku kierowała jéj piórem, niestraciła nigdy w jéj oczach uroku, i że do ostatniego tchu, poezya jéj życia zasadzała się na wykonaniu powinności. Pracowita około domu, lubiąca zajrzeć w jego potrzeby, umiała ona dotknąć się wszystkiego swą słabą dłonią i rozporządzić czas między najróżnorodniejsze starania. Litościwa dla cierpiących, dobra, usłużna i gościnna dla wszystkich, Pani Hoffmanowa zwykła była przekładać nad wszystkie zalety, charaktery szczere, naturalne, odpowiadające usposobieniu jéj własnéj duszy i dla takich była całkowicie wylaną. W przekonaniu mojem i wszystkich którzy mieli szczęście zbliżyć się do jéj osoby była to jeżeli już nie jedyna, to niezawodnie pierwsza polka, któréj rozmowa towarzyska, prowadzona w narodowym języku, co do giętkości i delikatności nieustępowała w niczém konwersacyi francuzkiéj. Przybrany w ozdoby tego rodzaju, dom naszéj autorki zdawał się bydź elizeum rządu, pobożności i pokoju, małym światem w którym odbijała się dusza pogodna znakomitéj kobiety. Powinność oparta na głęboko pojętéj religii i abnegacyi, wyrobiła w jéj wątłém ciele tą zadziwiającą siłę duszy przechodzącą wszelkie porównanie, któréj nie mogły przełamać cierpienia zagrażające życiem. Skąpa w przyjmowaniu usług przyjaciół, uśmiechająca w cierpieniu, ścinająca usta w pośród najboleśniejszéj operacyi aby męża swym jękiem nie przerazić, Pani Hofmanowa zdawała się przechodzić wszystkie granice potęgi moralnéj naznaczone dla jéj płci przez Opatrzność.

Takie życie przerwała śmierć w chwili kiedy Polska mogła się spodziewać ogłoszenia nowego a bardzo użytecznego dzieła. Obdarzona dziwną młodością, jeżeli nie wyobraźni to charakteru która do samego skonu malowała się w dziewiczym wyrazie jéj twarzy, Pani Hoffmanowa mogła bez zmęczenia przepędzać życie w pracy i cieniu, otoczona pieczołowitością męża. Słońce nie oświecało zawsze równym blaskiem jéj godzin trawionych w tułactwie, a jednak usta jéj nie szemrały, oczy nie płakały. Ile cierpień ociera się tym sposobem o nas i opuszcza nasze szeregi bez wydania najmniejszego jęku, bez pokazania łzy boleści ! Ile istot znajduje się między nami których krew nie zbroczyła narodowych szranków a których przecież zasługa nie ustępuje w niczém zasłudze rycerskiéj! Ileż nieznanych nam poematów kończy się tym sposobem na ziemi ! Wiadomo do jakiego stopnia życie autotorów wpływało zawsze na wziętość ich dzieł, ale życie Klementyny Hofmanowej wywrze pomimowolnie na czetelnikach wpływ silniejszy; będzie niezawodnie więcéj niż objaśnieniem dzieła i pozostanie pięknym chociaż trudnym do naśladowania przykładem. »

* * *

— *Kuryer Warszawski* donosząc o zgonie ś. p. Hoffmanowéj pisze co następuje:

« Szczególniejszym zbiegiem okoliczności zgon ten nastąpił prawie w jednym czasie ze zgonem jéj siestrzenicy ś. p. Heleny z Tarczewskich Radwan zmarłéj tu w Kraju, téj właśnie Helenki, dla któréj xiążeczka do czytania dla dziewcząt pod tytułem: *Wiązanie Helenki* napisaną była. »

— Dnia 20 Września b. r. umarł w Dreznie J. C. Szweryn, generał Wojsk Polskich. — Generał Szweryn od 1828 roku mieszkał za granicą dla słabości zdrowia; miał lat 60.

Dziennik Pol. 20. list. 1845.

40

exploatowanie przez Dzien. Narod. *martyrologii ojczyzny* i co nazywa *jego obłudą?* » — Po dwóch tygodniach oczekiwania widzimy że *Demokrata* nie znalazł nic do odpowiedzenia na nasze wezwanie; milczy — i milczeniem tém dowodzi że mu trudno usprawiedliwić słów wyrzeczonych lekkomyślnie i niebacznie. Postępek ten *Demokraty* zapisujem, dla okazania jak mu nieraz przychodzi wstydzić się za popełnioną płochość w dawaniu sądu o rzeczach i ludziach; życzylibyśmy aby

d. 3 Maia 1841, w Poniedziałek

Kochana Helenko.

Dowód iak mi był miły twóy list odpiszmę na niego niebawem dziękuię ci za niego serdecznie. Już tak dawno nie miałam téy przyiemności, żem nawet pisma twego nie poznała; zupełnie się odmieniło przez ten czas; ciekawa bym też była iak teraz Stefa pisze. Pewno i zobaczywszy was nie poznałabym... przykre mi są takie myśli. – O zabawach waszych tegorocznych tak licznych wiedziałam; tu donoszono, że 250 osób było u was wostatni wtorek i że to był bal formalny; iak dla mnie, milsze by mi były szczegóły o waszem codziennem domowem życiu, o zdrowiu twoich rodziców, o braciach, o Annie, o Grempińskich, o Tosi, o tem co czytacie i t. p. i iak kiedy znowu się zbierzesz pisać do mnie, kochana Helenko, to ~~donoś~~ lepiéy o tem mi ~~donoś~~; a gdybyś mi coś i o swoiem serduszku napisała, co się w niem dzieie, milsze by mi to było nad wszystkie inne opisy. – Udzielaycie mi i ładniéyszych owoców waszego wieczornego rozumu – ia tak lubiłam podobne zabawy i takbym chętnie

należała do was!.. Dziś tedy u was loterya; ciekawam bardzo jak się powiedzie, i wiele przyniesie - wszak to dochód idzie na Sale ochrony; zazdroszczę wam tego, iż możecie przyczyniać się do tak zbawiennego dzieła. - Bardzobym rada żeby wasz projekt objechania familii doszedł do skutku. Gdzie teraz mieszka Załęska - żeś o niey nie wspomniała w zamierzonych odwiedzinach? - Słyszę, że grasz bardzo ładnie, kochana Helenko, a jakąż muzykę grywasz? - Chopin czy w twoim guście, i czy go tam umiecie grać? bo co tu to powszechnie utrzymują że kto go nie słyszał, nigdy nie potrafi tak wykonać tego muzyki jak on ją chciał mieć. Kto ci lekcye daje i czy jeszcze lekcye bierzesz? czy żadne z was rysować nie umie - żebyście mnie też Komorów wyrysowali jak jest teraz, plan domu, mieszkania waszego Warszawskiego - jakby mi to było przyjemnie. Poczciwy Jaś Crempiński przysłał mi przed samą śmiercią swoją rysunek grobu mojej matki i siostry - należy do naydroższych pamiątek moich, i jeśli mi Bóg nie pozwoli leżyć w oyczystej ziemi, to do trumny włożyć sobie ten pugilaresik każę. - Ale smutno ten list kończę

przepraszam Cię, Helenko, i ściskam serdecznie. - Ucałuj Józefę i Gracię.

d. 4 Paźdz. 1842 Paryż.

42

Winnam ci odpis, Kochana Helenko, na miły list twój jeszcze z 19° Lipca - doszedł on mnie bardzo późno a od tego czasu tyle miałam różnych przeszkód i zatrudnień, że dziś dopiero upatrzyłam wolną chwilę i tę poświęcam Tobie. Chciałabym bardzo żebyśmy zupełną korrespondencyą zawiązały z sobą, żebyś mi pisała wszystko co myślisz, co porabiasz, czem się zatrudniasz; byłoby to dla mnie prawdziwe wynagrodzenie tej przykrości mego losu, że cię tak mało znam i widzieć nie mogę, a przytem może by mi się i udało iaką dobrą radę dać ci kiedy. Teraz zaczynasz latać własnemi skrzydłami, to naywięcey ich potrzebujesz - iakżebym szczęśliwa była, gdybym choć z daleka na co przydać ci się mogła! - Już to trzy miesiące iakeś za mężem, już tedy musiałaś się trochę oswoić z tym stanem i już zapewne rozpoczęłaś czynne życie - opisz że mi dzień twój cały ale wiernie, w nayniższych szczegółach - napisz co czytasz, co piszesz, co grasz, co szyjesz, nawet iaki będziesz iadła obiad tego dnia co wyprawisz list do mnie - opisz mi twój dwór cały, twoie mieszkanie, meble, a przedewszystkiem opisz mi twojego męża - będzie to tak iak gdybym była u was w odwiedzinach - Jeśli pojmiesz całą przykrość i tęsknotę moję że być u was na prawdę nie mogę, to pojmiesz także iż by mnie taki list od ciebie uszczęśliwił - Mówisz że mnie kochasz

Daj że mi ten dowód kochania – napisz mi nawet iak na rano, iak na cały dzień się ubierasz, która suknia, który czepeczek są ulubionemi od twego męża; wszystko to są drobne, kobiéce szczegóły ale dla mnie będą bardzo zajmujące. – Wystawiam sobie iak u ciebie musi być czysto, schludnie, bo u młodego małżeństwa wszystko zwykle nowe, ładne; wystawiam sobie także iak się krzątać musisz kiedy masz gości, a osobliwie kiedy rodzice do ciebie przyjadą – Myśląc o tobie przenoszę się sama w błogie lata po ślubie i przypominam sobie że iedna tylko wtedy myśl mnie smuciła – Oto ta że Pan Bóg nie użyczył dłuższego życia moiéj Matce i żem nie miała szczęścia przyjmować ią w własnym domku – zdaie mi się że nie byłoby dla mnie większéj przyiemności w świecie. Cieszę się że ty przynaymniéj, Helenko, możesz używać téj prawdziwéj radości serca, i okazać rodzicom twoim całą wdzięczność, całe przywiązanie twoie. A bracia czy często bywaią u ciebie? a raczéj <u>u was</u> – bo to zły zwyczaj czy dla męża, czy dla żony mówić w pojedyńczéj liczbie, wszystko powinno być spólne, wszystko <u>nasze</u> i ieżelim ia w tym liście napisała parę razy <u>u ciebie</u> – iak teraz widzę odczytując, tom się pomyliła i iuż nigdy tego nie zrobię – <u>nigdy nie będę</u> – tak ty mawiałaś kiedyś była mała – Ale czas kończyć – bywaj zdrowa i szczęśliwa – Mężowi twemu podziękuj za przypisek i proś żeby wraz z tobą widział we mnie życzliwą i przywiązaną

Ciotkę.

Mój mąż ukłony swoje wam przesyła.

Męża serdecznie pozdrów, i Szanownym Kiełkowiczom [illegible]; Marynię twoją [illegible]

d. 22 Stycznia 1845 z Rzymu.

Choć w kilku słowach podziękować ci muszę, kochana Helenko i twemu poczciwemu mężowi za dowód pamięci waszéj; ani sobie potraficie wystawić co to iest za pociecha dla mego serca odbierać wasze listy i mieć to przekonanie że mimo lat i odległości nie zapominacie Ciotki waszéj. Dziękuję ci tysiączne moja Helenko za wszystko co mi donosisz i niecierpliwie wyglądam wiadomości o chrzcinach twojéj Maryni, którą zupełnie sercem rodzonéj Babki kocham. Oby podobną być kiedy mogła do prababki któréj imię nosi, a którą ty Helenko spodziewam się że pamiętasz chociaż maleńkiem byłaś dzieckiem, gdy nam ią Bóg zabrał. Ale tak cię kochała i pieściła że iéj obraz powinien się był wyryć ieśli nie w pamięci, to w sercu twoiém. — Szczerze dzieliłam cierpienia przez któreś przeszła i szczerze się cieszę teraz zdrowiem twoiém i tem że mo-

żeś dopełnić obowiązku matki, i karmić sama two-
ją córeczkę - Czy mi też Bóg da widzieć ją kiedy, po-
znać twego dobrego męża! Jemu to tylko wiadomo i
Jemu to zostawmy. Zamęście Stefci bardzo mnie ura-
dowało, ale pojmuję że cierpisz na rozstaniu się z nią
tak miło żyć ciągle z temi z którymi się żyć zaczęło.
Ależ to ciebie, tylko mil osiemdziesiąt dzielić będzie od
jedynej siostry, a mnie? mil paręset. Im dłużej żyję
tem więcej nad tem oddaleniem boleję, tem mi jest
cięższe. O! moja Helenko, osładzajcież wy tam wszys-
cy waszej matce tę smutną konieczność przedania
lubego Komorowa, bo nie wątpię że to zrobi dla
zwanej miłości a wystawiam sobie co to będzie dla
niej za przykrość, jak wielka ofiara. Uściskaj ją
serdecznie odemnie i powiedz że pisząc do Ciotki napi-
szę i do niej list obszerny - może też Bóg da że
wtedy i o zdrowiu swojem coś lepszego donioszę bo
w tej chwili nie czuję się zupełnie dobrze. Wyręczajże
mi zdrowie obojga i kochajcie mnie. Braci pozdrów

Kontentsy żądany [illegible] na ręce Cioteczki

Przy sposobności [illegible] [illegible] serdecznie.

Kochana Helenko i Stefusiu. Razem wam dziękuję za listy wasze, które mi wielką przyiemność zrobiły — starayąc się iak nayczęściey podobnemi mnie obdarzać będzie to naylepszy dowód waszego przywiązania i prawdziwa dla mnie pociecha. Piszcie mi o zdrowiu Kochaney Matki waszey i starayąc się ze wszystkich sił waszych uprzyiemniać iey życie i zastąpić Siostry — które obiedwie można powiedzieć że straciła — a z któremi żyła w takiem zaufaniu w takiey przyiaźni, iak pewna iestem wy obie żyiecie z sobą. Szczęście w tym wieku, zostawiona ty Helenko, że nie tylko cór-

Kami ale przyjaciółkami możecie być Matki
waszéy, i że teraz czas na was, żebyście jéy,
też oddawały, choć trochę tych trudów, które
od tylu lat ponosi dla was. Ona dla was
pracuje, a wy jéy szczęście róbcie - zgadując jéy
życzenia, zgadzając się z jéy wolą, osładzając
jéy przykre chwile a nie będźcie przyczyną
do żadnéy. - Donoście mi o znajomościach waszych
o czytaniach, wiem, o kilku panienkach, które
was bardzo kochają, a między innemi o jedney
Helenie i Maryni. Za mąż się nie spieszcie, może
dzień, nigdy w życiu nie będziecie tak szczęśliwe
jak teraz - i wierzajcie mnie, jeszcze się nie
urodził taki mąż któryby wynagrodził w dobroci
postarania i czułości dobrey matce i Ojcu. —
Przepraszam was za te morały - napisałam cię bo

was kochamy (zawsze) zawsze. —
[illegible] wam zeszyta. —

Wszyscy tu [illegible] wam zasyłaią – ale nawet sam Weigel bardzo za milczenie zażalony. –

D. 4 Listopada 1831 z Wrocławia.

Pisałaszy iuż po trzy razy do was, a do ciebie Olenni, dwa osobne listy, Wyiechawszy z Warszawy iuż dziś trzy tygodnie, odebrawszy przez ten czas cztery listy od męża i ieden od obcey osoby, a od ciebie i od was wszystkich nie maiąc ani słóweczka, postanowiłam nie pisać, póki się kto miłosierny nie odezwie; ale iuż mi cierpliwości nie staie i wreszcie niespokoyna iestem. Znam lenistwo twoie do pisania, moc zatrudnień, ale przecie choć kwadrans czasu przez trzy tygodnie każdy kto chce znaleźć może; wreszcie ieżli iuż nie ty, to Antosia, Pani Zosia Tosia, Sędzinka, ktoś przecie znaleźćby się powinien tyle poczciwy. Ja was tak kocham serdecznie, tyle też wylałam w drodze, tak serdecznie do was pisałam skorom tylko mogła – tak pragnę wiedzieć co się z wami wszystkiemi dzieie, a tu trzy razy w tydzień poczta ~~[illegible]~~ wszystkim listy przynosi tylko mnie nic. Nie podobna żebyście wszyscy się pochorowali, nie podobna żeby listy wasze ginęły kiedy nikomu nie giną, nie podobna także żebyście przez trzy tygodnie zupełnie o mnie zapomnieć mieli – gubię się więc w domniemaniach – może zły adres na listach, piszcież po prostu: A Mr le Banquier Charles Weigel – Ależ przecie Pani Zosia, Wniarek wiedzą dobrze iak listy adresować. Ani wiem, ani poymuię – to tylko wiem, że mi to milczenie okrutnie przykre, martwi mnie, upokarza, gniewa i niepokoi. – Móy Karol Bogu dzięki zdrowiuteńki i iuż blisko od miesiąca w Paryżu; Kazały mu tam czekać obowiązki i tam mnie do siebie wzywa. Taki układ między nami; ia będę się starała upatrzyć tu towarzystwo, i rusżę do granicy Saskiey; on tam po mnie przyiedzie i razem pojedziemy na iak długo Bogu tylko wiadomo. Listy iego tak częste, długie, pełne tkliwości i przymówienia uściskania mnie iak nayprędzey, niespokoyności iego, czy potrafi zapewnić mi taki byt iakby chciał, czy rodzina moia żalu do niego nie ma, wszystko

to nad wszelki wyraz mnie uszczęśliwia przywiązanie do niego i potwierdza w tem przekonaniu że nikt prawdzi wie nie Kocha tylko matka i mąż. — Mnie tu prze wybornie — Ciotka Justyna to zupełnie druga Mama tylko tyle że zawsze zdrowa, Weigel nieszacowany, wyraznie Kontent że tak familia dom jego polubiła. Goltzowie oboje sedyni, Belcia niezmiernie miła, Adaś wyśmienity. Zastałam ich dużo jeszcze smutnych — Ciocia Goltzowa w febrze ale ta już Bogu dzięki ustała, i sami przyznaią że mój przyjazd rozweselił ich i rozruchał trochę. Codzienny życie iak w zegarku, regularne pracowite i bardzo przyjemne. W teraźnieyszych okolicznościach i daleko od Karola, nigdzie tak dobrze być mi nie może iak tu. Mam swoy osobny pokoik i do dwunastey wolność czytania co mi się podoba. Reszta dnia pędziemy razem bardzo przyiemnie; wieczorem iest wist, czasem iaki Blak lub Bilka z wszystkimi. Słowem gdybym miała listy z Warszawy, w położeniu iak ieszcze nie bym do życzenia nie miała. — Nie mogę z pewnością powiedzieć iak długo tu zabawię — zależyć to będzie od wynalezienia towarzystwa; bo ile Karol mój życzy sobie mnie widzieć iak najprędzej, tyle mi zabrania puszczać się samey w drogę. — Goltzowie za dni osm lub 10 wybierają się do Komarna, iechać będą na Warszawę i staną w naszem mieszkaniu — sami ieszcze nie wiedzą co na dal zrobią z sobą; porzeczki i zachi z Kosianami. Ciocia biedna zmieniła się dużo i nie mogło być inaczey po takiem nieszczęściu. Wszyscy tu ieszcze bez łez o Johalewie mówić nie mogą, i po wszystkiem miarkuję że ona bardzo szczęśliwą była. Karol Weigel bardzo się ułożył i kochali się oboje niezmiernie — pomieszkanie miała śliczne, ogród w Scheitnich, powóz, życie ciche ale miłe, przytem Rodziców tak dobrych i zacnych, bo Justynę znacie, a Weigel to czysty Patryarcha. — Ale ia rozpisuję się bardzo, a wy podobno o moie listy nie dbacie, Kocie proszę się na miłość Boską, moia Olesiu, abyś ieśli nie przez przywiązanie, to przez litość napisała do mnie kilkie obszerny donosząc mi o sobie; o Morelku o dzieciach, które ściskam serdecznie. — Wszystkich kłaniam.

D. 14 Lutego 1832 z Dzerna.

Kochana Oleniu i Kochany Marcelku!

Ani potrafię wam opisać oboygu iaka była radość moia gdym się dowiedziała o szczęśliwém lubo bolesném rozwiązaniu naydroższey Oleni i o przybyciu pożądanego synka. Niech że go Bóg błogosławi i chowa na waszą pociechę, niech się zowie Adasiem i będzie ostatnim. Cieszę się także niezmiernie, że Olenia kochana tak dobrze otoczona była w czasie swego cierpienia, i tyle ią kocham, żebym rada żeby na iedną chwilkę nie uczuła była że mnie niema; a sądzę że tak być musiało kiedy poczciwa Antosia i nasza Sędzinka iedyna koło niey chodziły. Bogu dzięki, że iuż ta przykra dla nas wszystkich a dla ciebie droga Oleniu nayprzykrzeysza przeprawa ~~przebyta~~ — teraz weseley ci będzie na świecie, a iak też wiosna przyydzie i do Komorowa ruszysz, to ieszcze lepiey ci będzie. — O twoiém rozwiązaniu dowiedziałam się [illegible], od Kostuni, do którey P. Wacławowa pisała — w Poniedziałek drogi list z Wrocławia mnie doszedł i tę dobrą wiadomość potwierdził. Już teraz chętniey i na teatrze i na przechadzkach i na wieczorach bywać będę — ieden ciężar spadł mi z serca. — Jak tylko będziesz mogła bez zmęczenia głowy i oczów napisz do

droga Oleniu, będzie to dla mnie prawdziwą rozkoszą.

piszę dziś na Berlin, bo prędzey tą drogą dochodz

raczycie zaraz Tosi odesłać, gdyż wnet za tym

dzie do Warszawy furman, przez którego chcem

niektóre rzeczy przysłała. Na dodatek do przyp

odpiszę późniey, obszernie, skoro nam się sposob

to i po krótkiey i po długiey rozwadze nie zgo

zdaniem i z P. Józefa — Zdrowiuteńcy Bogu dzięki

osobliwie szczęśliwi. — Pisałam do ciebie niedawno list obszerny
ze wszystkiemi szczegółami; oczekuję teraz takiegoż od ciebie
droga Olesiu — donoś o zdrowiu swojem, o dzieciach, o gospodar-
stwie, o rodzinie, o znajomych, o braciach, o wszystkiem. — Ko-
chanemu Wujaszkowi za przypisek i niespokojność o ciebie
rączki całuję — Kochanej Antosi za starania — buzię i tłuste
plecy — nie podoba mi się to że słaba, i że tak dawno literki do
mnie choć jednej nie przysłała. — Nadzieją pobytu golskich i miesz-
kania w jednym domu z wami bardzo się cieszę; zastępować nas
będą do czasu, bo nie tracę nadziei, że kiedyś znowu żyć będzie-
my razem. — Kostumiecka tu zawsze wielką pociechą i ochłodą mo-
ją; wizerunkiem mi jest i siostr i kochanych przyjaciółek
lubo jednak trudno żeby cię zastąpić potrafiła. — Jej braterstwo
tak szczerzy i uprzejmi dla nas jakby krewni jacy — gościnno-
ścią prawdziwie polską i sercem dla gości wylanem przypomi-
nają nam obojga, Kochanych Sąsiadów. — Dziwię się nie wiemy imienia
projektowanego drużby nowo narodzonego; wreszcie nie Komarnie
tego zaszczytu godzien, lepiej więc dać mu imię przyjaciela, który
złoto w ogniu, tak wraz jaśniej mocniej. Wreszcie to imię
...omo jest szczęśliwe, a nam drogie choćby namiętnej Do-
...szej Matki. — Pocałujże więc Kochana Olesiu, ma-
...unie, może on już biegać będzie jak go kiedy
...ikajże ciebie i dzieciaki tak serdecznie jak
...pominające o mnie. — Marcelego całuję w ty-

...nię obojgu wam Kochani Marcel...
... pociechy. polecam się Kochanym...
...pozdrawiam ... z całą familią

My wszyscy ściskamy
Kasztelanową i
całą rodzinę. M.

w dzień imienin moiey drugiey Sio-
stry 1834 o siódmey z rana.

Niewiem czy tamtych dwóch lat doszły cię listy moie w podobne
dnie pisane, ale dla mnie stało się to iuż konieczną potrzebą, żeby
w ten dzień wstawszy rano i zmówiwszy pacierz, zaraz do ciebie
pisać, droga Ondko i wyrazić ci choć tym sposobem szczere ży-
czenia moie, podzielać iedną myśl, iedną czynność, z twoim poczci-
wym mężem i dziećmi. Przez tyle lat razem z niemi tęż mi-
łą odbywałam powinność - kiedy twoie dzieci wszystkie i chłopczyki
ieszcze mówić nie umiały, z Mamą naszą kochaną i z Mary-
nią przygotowywaliśmy do ich podarków wiersze, komplimenta
życzenia... Jak też to wszystko się zmieniło, co to nam bra-
kuie ukochanych osób, dwóch Matek... Ale dziś nie trzeba
mieć smutnych myśli, to dzień wesoły i pamiętny, lepiey
oddać się nadziejom... Zupełnie w tey chwili przenoszę się umy-
słem wśród was, widzę iak w ładnym domku waszym, w
ślicznym ogrodzie dzieci biegaią wesołe, winszuią tobie, dary
składaią - Ja tu nic nie mogę tylko życzyć wam wszystkim
iak naylepiey i Boga prosić żeby wysłuchał tych życzeń -
Kochaycie mnie też iak ia was kocham, a kiedy ia przez
wiele lat za dzieci twoie tobie winszowałam, niech teraz
dzieci tobie za mnie życzenia składaią - alboż da Bóg
ieszcze to szczęście nam, boyęcu że ci powtórzemy ustnie.

28 Maia. Zaczęty list dosyć dawno dziś ciągnę daley i kończę -
mimo oczekiwań moich nie miałam iuż bardzo dawno listu
od ciebie; nie kazałaś narzekać, ani się skarżyć, ani waśpieć, i
znoszę więc cicho to długie milczenie, ale znudziłam się też
i napisz choć słów kilka - Jak na parę moich szczegółowych
listów nie mam odpowiedzi, to iuż mi ręce odpadaią od pisa-
nia, bo niewiem czy te drobnostki które ci przesyłam ma-
ią iaki interes tyle iuż przebywszy. My tu zdrowi i w tam

nam a pociecha największa, nie próżnujemy, od szóstej zrana
do piątej wieczorem ciągłe zatrudnienie — po obiedzie dopiero
to na przechadzkę, to gdzie na wieczór, to kogo u siebie ma-
my. Dotąd wszakże ta praca nic nie przynosi, prócz przekona-
nia że się nie żyje darmo i jakichsiś na dal nadziei. Ma-
my wspólny pokój do pracy jak ci to już pisałam, ale jakoś
nie zawadzamy sobie wcale. Adamowa biedna cierpiąca z po-
wodu brzuszka, ale nic niema zatrważającego tylko nasz
przyjaciel Marcin. spokojnie jej w domu siedzieć każe.
chodź do połowy. Druga moja dobra przyjaciółka w tych dniach
się spodziewa — przypomina mi nieśmiertelnie ciebie w takich
przypadkach, bo nie duża a grubiutenka — trochę się lęka bo
12 lat próżnowała i teraz przyszło na biedę. Z Mineyków
widuję się bardzo często, jej mąż to święty, zupełnie Chrystu-
sowy ma dobroć, jestem dla niego z uwielbieniem — w dzie-
ciach może mu Bóg udzieli pociechy. Starszy nie źle wyrosł-
a — młodszy przedrożny, a co córeczka to prawdziwe — Pan-
na co przy nich jest, Konstancya, którą ciocia Kasia zna do-
skonale, ile razy mnie widzi, zawsze o ciocię pyta i kłania
się. Piszą do mnie że twoje dzieciaki dobrze ułożone i coraz
się lepiej — serdecznie je ściskam i cieszę się — przekonana jestem
że będziesz miała z nich pociechę. Z tak uprawianej ciągle
i starannie roli musi być plonem obfite żniwo. Ile ja też
razy jak cię widzę, jak cię czytam myślę o tobie — ile razy rozma-
wiamy często nawet, nawet jak nam się zdarzy jeść lub pić co
dobrego, to i ty nam zawsze na ustach — gdybyś nas nie ko-
chała byłabyś niewdzięczna. Wierzę więc że kochasz, ale
pisz to nam częściej. — Bądź zdrowa, ucałuj męża, dzieci,
P. Kraszewskiej, Zdzisi, porucznej, pokłon. Co się dzieje
z cudowną guwernantką? Jak zdrowie was wszystkich.
Mój mąż pozdrawia was a nawet całuje jak najserdeczniej

d. 26 Lipca 1837

48

Twóy list ostatni, Kochana Olesiu, taki obszerny taki
przeciudowny, wymaga cięższe powtórney odemnie odpo-
wiedzi; obiecałam ci ią iescze w Maiu i dziś dotrzy-
muię słowa. — Donoszę ci naprzód żeśmy zdrowi oboie, Bogu dzię-
ki i używamy wsi, świeżego powietrza i częstych przechadzek.
W tym roku nie iesteśmy tak iak w przeszłym samotni, mamy
towarzystwo miłe i wcale liczne; po całodzienney pracy w wieczór
się schodziemy, a w niedzielę, każdy zabiera swoię kawę i idziemy
daleko w las — poczciwa Ludwikowa, która iest naszą gospodynią,
iedzie na osiołku, bo chodzić nie może, a my koło niey; często
na te spacery przyiedzie kto z miasta i tem są przyiemnieysze.
Trzeci tydzień temu iak zjechała do nas Teonia z mężem i dro-
bną dziatwą swoią, odstąpiliśmy im dwóch pokoików i mieszczą się
tam iak mogą, nie zawadzaiąc nam, gdyż na osobnem piętrze
mieszkaią. — Móy ogródeczek śliczny był w czasie róż, bo było ich
mnóstwo, teraz róże się kończą, a zaczynaią kwitnąć te kwiatki
com na wiosnę zasiała, co mnie mocno cieszy i bawi, i przypo-
mina owe nasze napowietrzne ogródki w Otęskiszym pałacu i ów
groch na piecu, który się tak udał. Owoców mało tu w tym roku
i w naszym ogródku mamy dosyć bujnych obiecnic mieć będziemy 10 ia-
błek, 3 gruszek i może z 10 funtów winogron — a i to iescze
kto wie czy dojrzeie. — Spodziewam się, że twoie zbiory będą obfitsze,
zastąpieisz też na nie boś ie zapracowała. — Dowiaduię się żeś
z Izb. rozstać się musiała, żal mi cię, gdyż zawsze przykre takie
przygody: ale dobro dzieci winno iść naypierwsze. Przykrzeyszym
był ieszcze a zapewne będzie ciągle wyiazd Kochanych Iasiostwa,
i ia na nim wiele stracę, bo mniey o całey rodzinie i znaio-
mych wiedzieć będę — nie pierwsza to i nie ostatnia w naszem
położeniu przykrość; ale każdą, bądź wielką, bądź małą, przy-
muiemy iak należy, zgadzaiąc się z wolą Tego który wszystkiem
zarządza — Ciekawam iak twoie lato pędzisz czy w mieście czy na
wsi, i iak teraz kontenta iesteś z dzieci? Czy się też znalazły
twoie kanałki o których stracie donosiła mi dowcipna Katarzynka
i czy prawda że to ów łotrzyk Ludwik co tak z tobą łamprzy
czapał, sprzątnął ie. — Iaka szkoda owey Pani Iakóbowey która
nie zbyt dawno życie zakończyła, trzecią przyiaciółkę i opiekunkę
tracę w tym roku — może na miesiąc przed zniesieniem świata do
mnie taki list czuły — zapisała mi w testamencie, naszey Ko-
chaney Maryni robotę, Matkę Boską w miniaturze — niewiem tylko
kiedy mi to się dostanie. — Córeczki Pani Józi naszey, zawsze na

Ściskam mnie moiemi twoie dzieci — zdrów mi. Bogu dzięki iak prawie nigdy nie byłam, i zawsze piękny, przyiemny w moich oczach —

cudzey łasce; niewiem czy też Tarki się nie przebierze; ienu uw
przechodzi przez myśl żeby do naszego miasta przyiechać i że
one dawały lekcye ang. języka, który posiadaią doskonale; a
gdzież sposób żeby takie dzieciny dały sobie radę; ia zaś nuż
nayżywszey ochoty podeymować się żadney nie mogę. Szczególna będ
Opatrzność ieżeli te dziewczynki bez matki i z oycem roztargnio
nym i filozofem dobrze wyydą; a przytem on nieborak tak wiele
ma zmartwienia, że czasem strach bierze, aby pomieszania zmysłów
nie dostał. – Twoia imienniczka a córka kollegi drugiego Marcelk
poszła w tych czasach za mąż i iak mówią bardzo dobrze; pisa
łam ci dawniey o niey iako o bardzo dorzeczney osobie; nie wszed
nie byliśmy dla kosztów ubrani i innych; bo nayważnieysza w tem
korzyść wsi że się leda czem co do stroiu obeyść można. – Moia
prawdziwa i dobra przyiaciółka, która zawsze trzecią Ciocią na
zywam wyiechała z tąd i grozi nam, że nawet na zimę nie
wróci, ale może się to ieszcze odmieni. Pan Tadeusz z córką
po śmierci żony siedzi ciągle na wsi; sadzi, gospodaruie iak
zwykł był – bardzo zawsze przyiemny i ile razy mnie widzi
o twego męża się pyta. Żony nieśmiertelnie żałował i ieszcze dotą
płacze iak kogo nowego zobaczy. – Jak też z wiosną W. Ignacego
czy doczekał się naresznie iakich zysków? Klementynę poczciwą
czy dawno widziałaś – iey dzieciny iak się obracaią – Pawluś
i Kostuś iuż dusze chłopczy bydź muszą. – Ja się pytałam o dru
giego syna Kazimirowey, zapominaiąc że to ów Kazio, któ
rego ia sama z P. Karolem do chrztu trzymałam, i że właściwie
w czasie onego chrztu przeczuwać zaczęłam czem Sir Charles bę
dzie kiedyś dla mnie. O! moia duszo iedyna, ieszcze iednego momentu
nie przyszło mi żałować tego co między nami zaszło, lubo ze str
chem zawierałam ten związek; owszem codzień dziękuię Bogu, że
mi go dał, i chociaż tyle a tyle straciłam, on mi zastępuie wszystk
Nasze pożycie zgodne, szczęśliwe, wszystko tu w przystojności, a choć ub
dzy iesteśmy, wielu bogatych nam zazdroszczą, a ia nie mieniałabym
się z nikim na całey ziemi. – Mamy od nas obojga pozdrowić Mar
cellego, Woiciostwa, Sędzinkę której właśnie dziś imieniny, i wszystkich
co ieszcze pamiętaią o nas. Dzieci waszkay odeyście serdecznie, –
cóż z Idziełką się dzieie, czy iest z wami a raczey u was, czy też od
dalita się zupełnie. Rodzice Lucynki co porabiaią, owa trzcina podo
bno neyteższe dęby przetrwa; ktoby to był powiedział kiedy nasza Ma
rynia miała się opiekowała i prowadziła że ona iey o tyle lat przeżyie
Co się też dzieie z grobem Maryni i naszey Matki, czy nie uszkodzone
a napisy na Maryni grobie czy cały i iaki. Nie będę iey podobno obok
nich leżyć, iak zawsze się spodziewałam. Awreszcie powyższe tylko to
wiadomo – niech robi co chce. –

d. 17 Lipca 1835.

Moia Olunni kochana choć dwa słowa, a to w odpisie na list grudniowy który nie dawno odebrałam — iakżeż on mi był miłym chociaż tak stary — czytam go i odczytuię tyle twoich słodkich zawiera wyrazów i tak cudne szczegóły o twoich dzieciach o twoiem domowem pożyciu — piszesz i teraz pisz zawsze tak obszernie, tak mile, żebyś wiedziała iaką roskosz takiem pisaniem mi sprawiasz — Na owe obiecane książki do nabożeństwa cieszę się niezmiernie i iuż widzę iak czasem na niey za was modlić się będę. Brak iaki ty czuiesz kobiecemi w rodzinnym wieku, dawnej przyiaciółki słowem siostry, ia zupełnie także doznaię, bo chociaż z kawalerami tak iesteśmy dobrze iak tylko wyimaginować sobie można, przecież są tysiączne rzeczy w domu, w robotach, w ubiorze, w potrzebach, których mężczyźnie żadnym sposobem mówić nie wypada, bo ani tego rozumie, ani pojmie, ani uważa — Ty wygodna, bo ani tego rozumie, ani pojmie, ani uważa —

Bądź zdrowa duszko iedyna, uściśnij dzieci wszystkich, kłaniam — mąż razem który całuie

trzeźwi twoich, przy dzieciach i tak licznych zatrudnieniach i kło-
potach, masz oczywiście daleko więcej podobnych rzeczy - cóż
jednak z tem robić kiedy nas Bóg na drugą połowę życia tym
brakiem zasmucił - tem więcej go cenimy że w pierwszej połowie
obie miałyśmy aż trzy takie osoby, mamę, Marynię i wzajemnie
siebie.. Żebyś ty wiedziała ile ja razy porządkując w moim
domku, wystawiam sobie dla zachęcenia że ty niby przyjdziesz
i to zobaczysz i pochwalisz - często kiedy mi się nie chce ułożyć
w szufladach, brudów naprawić, to sobie mówię a gdyby tu Olesia
przyszła byłby wstyd - albo też naprawiając bieliznę mówię sobie
że i ty podobnie czytasz zajęta - o! gdyby też to kiedy na prawdę
ty zajrzała do naszego domku - nie taki jak na elektoralnej
ulicy, ale przecież w porównaniu tego jak było z początku to
bardzo wesoły i Boga tylko proszę żeby nie nigdy gorzej nie było.
Żebyś ty mi przysłała, duszko moja, przepis na karpia na szaro
na pierożki z mięsem, na mehlspeis cytrynowy, na naleśniki
tobym cię bardzo zakochała, tego mi brak w przepisach Cioci
jeżeli chcesz nasion jakich, albo innych drobnych rzeczy to na-
pisz - może znajdę sposobność przesłania a tybyś tam zapłaciła.

Do Siostry prośby. 50

(d. 8 Września 1835. dzień imienin naszey Matki.)

1.) Książki następuiące ze zbioru naszego:

Żywoty świętych Skargi Księga duża obdarta —
Dykcyonarz polskich poetów Juszyńskiego
Dzieie panowania Zygmunta III Niemcewicza
Czackiego o prawach
Pretendenci, Elekcya, Jan III, (Bronikowskiego po polsku)
przesłać za sposobnością do Krakowa do P. Jakobowey Wodzickiey
dołączyć do nich (NB. Z nią korrespondnię regularnie przez pocztę.)
wzięte od Tosi
Książkę ciemną zapisaną, od Boginy dar.
Książeczkę małą z notatkami o sławn. osobach
i notaty moie o instytutach i edukacyi.

2) Zrobić spis wszystkich rzeczy, książek, mebli, obrazów iakie ieszcze posiadamy i przesłać w liście. —

3) Te rzeczy wszystkie przedać choćby tanio — choćby nie zaraz wyiąwszy
Klawikort
Krzesło haftowane
Obraz Sybilli sepia
Obrazek le départ, Manymi roboty
i Biórko moie

4) Biórko to moie z przeproszeniem P. Anny (ieżeli iszcze u niey zostaie) ofiarować odemnie, na urodziny Helence. — włożywszy w szufladkę przyłączony napis. (może wy się gniewacie że ia tak iey sama się przypominam — ieżeli tak — to iuż raz ostatni. — nie iestem ... pozwolcie

Listu nie piszę, bo nie na trzy żadney odpowiedzi nie mam. —

5) z Książek moich własnych wszystkie na których są ~~notaty~~ przypiski moiey ręki ofiarować P. Janowi Tarnowskiemu; iako Bibliophile może przywiąże cenę iako do tego daru, a wreszcie z podtasamemi czytać będzie co młoda i niedoyrzała głowa dyktowała – przypominam sobie tak zapisaneyo
Ballena
Bonalda
Rollina – Traité des étude

Wątpię bowiem żeby ktokolwiek inny swóy lub obcy cenił te Książki, a niechciałabym też żeby po handlarskich i żydowskich rękach chodziły. —

Przy tey sposobności może by się dało przypomnieć że Kmitam. Tarnowska winna mi za 2 Ex. Kompo. Rozr. 8 # i za 10 oży 20 ex. Pism Wyrzkowskiego po rublu, już to od lat pięciu prawie. –

6) Choćby ~~cztery, choćby dwa razy do roku pisać do mnie~~ a dzieciom choć raz na rok koło wielkanocy pisać Kara tyle przez życie może pisałam do Ciotek, że miałabym prawo choć raz na rok mieć listy od siostrzanów moich. Nie pięknie to a nawet nie miło o takie dopominać się szczery ale tęsknota za wami zmusza do tego. Jednak czynić iak wam się zdaie – iaś przypisać nie mogę żebyście dobrowolnie o mnie zapominali. –
7 za iakey okazyi przysłać mi z parę prawdziwych Kamiennych garnuszków do śmietanki i imbryczek do Kawy ieden na iedney drugi na dwie filiżanki – takoż ze sześć stambułek ale prawdziwie dobrych – i nasionek z twoich kwiatów. –

Te siedm prośb racz przyiąć do swey pamięci i uskutecznić skoro będzie można –

Przyłączam do nich Kubanik bardzo lichy, ale z dobrego serca ofiarowany
nóż drewniany dla ciebie
Fiquelek do morek iołówkowa dla Cioci, Kasi
Książeczkę z obrazkami dla małey Oleni.

d. 6 Grudnia 1836. 51

Przyjmijcie Kochani Marcelostwo wraz
z dziatkami na ten rok nowy, który
już wnet się zacznie, od nas oboyga
nayszczersze życzenia wszelkich pomyś-
lności — niech Bóg dobry spełnia wszy-
stko czego tylko pragniecie, niech was
darzy życiem, zdrowiem i zupełną
z dzieci pociechą, niech oddala wszel-

kie gospodarskie i inne kłopoty i
straty, słowem, niech was tam nieszczę-
śliwymi uczyni jak tylko na tym świecie
być można. — Przy sposobności oświadcz-
cie i Matce waszej moie uszanowania jako
i Jeneralostwu, których pamięć zaw-
sze jest dla mnie bardzo przyjemna.
Żegnam was, i pozdrawiam jak
nayserdeczniey jako szczerze kochający
K.

4 paźdz. 1839.

Moia Olesiu Kochana, choć tę karteczkę ci posyłam, bo nie śmiem dłuższego listu - schowam to sobie na czas kiedy znowu z Ciocią wejdę w dawną korrespondencyę - ta co ci odda te słowa powie ci więcey iakby list nay-dłuższy mógł powiedzieć. Czy też ty kiedy tu mię przyjedziesz - na teraz to prawie rzecz niepodobna kiedy taka domatorka iak Pani G. się wybrała - a nieuwierzysz iaka to pociecha dla nas obaczyć kogo z drogich osób. Posyłam ci szpilkę, którą bardzo lubię i noszę prawie co-dzień od lat kilku - może i tobie będzie miła, posyłam także tobie i pamiętkom twoim zna-

Prawda że moia uczennica Ludwisia miła i dobra osoba - pisała do mnie że była u ciebie i bardzo miło było pam- centrum

Jeżeli Ciocia Justyna iest teraz w Warszawie ucałuy iey kochane rączki -

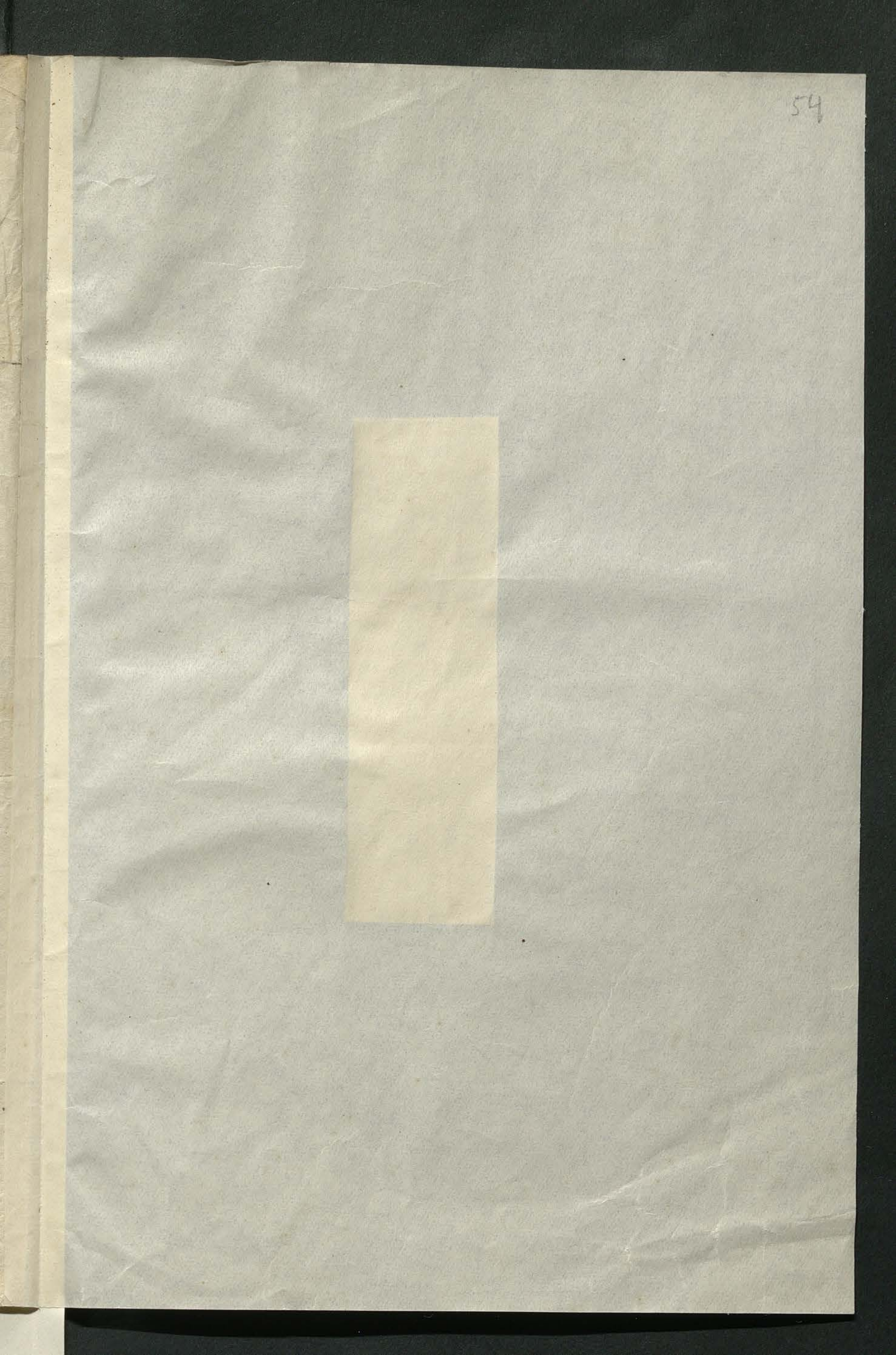
ki do książek do nabożeństwa — żałuję mocno
że tak dobrą macie okazyą nie mogę posłać
więcej — ale cóż kiedy pieniążków nie ma — a bez
tego ani rusz. — Za to co mi Pani 9. wszystkie
ściskam cię z duszy i z serca — jako i panien
za ich śliczne robótki — Książka do nabożeństwa
leżące na moim stoliku — wpisuję tam różne
piękne rzeczy — w pantofle opatrzonam — na lat
parę — podkładka do zegarka wisi nad moim łóż
kiem bo Mąż nie ma swego — tylko sypia na sofie
w saloniku, który jest razem i gabinetem jego. —
Wszystkim którą znam pokazuję woreczek który mi
przysłała — jakież to nieszczęście P. Bóg zesłał na
-ich dom, całem sercem się działałam a teraz całem ser-
-cem się cieszę że kochany wuj zdrowy. — Mój mąż
całuje cię po bratersku i bardzo prosi żebyś przyjechała
[illegible] pośrednio od nas obojga synowie ściskam

Sędzince jak najserdeczniejsze uściśnienie i oddanie znaczące.

d. 26 Lutego 1841

Choć kilka słów piszę do ciebie, kochana Siostro, przez tę dobrą i łaskawą Panią która ci powie że nas widziała zdrowych. — Bardzom się tu zmartwiła wiadomością o słabości iaką przebyłaś, ale mnie późnieysze wieści pocieszyły — wyglądać będę niecierpliwie choć pary liter od ciebie, których iuż dawno nie widziałam. — Chciey pokłonić od nas obojga mężowi, Wniórstom, Tosi, Szpotom i wszystkim co ieszcze o nas nie zapomnieli — dzieci uściskay a sobie powiedz że cię kocha czule serdecznie i statecznie przywiązana

Siostra



Madame Tarczewska

D. 28 Stycznia 1842.

Nie piszesz do mnie, Orlenio moja, ja nie pisałabym
tę parę słów ci przesyłam, a to żebyś odemnie sa-
mej wszystko dowiedziała o miłym i słodkim dla
naszej przyjaźni, którą w naszej porze Bożej
pomocy chcę dokonać. Zrób sobie z tej wia-
domości co ci serce podyktuje – względy nie
ma pozorem. – Dochodzą mnie wieści (i to nie
od familii naszej) że z pewnością już Helen-
ka idzie za ... Czerskim, boleśno mi ...

Dziwno, że mi od ciebie się o tem dowiaduję – ale gdybym ustnie mogła się za to z tobą wykłócić tobym pewno i tego żalu zapomniała. – Niech cię Bóg błogosławieństwa swego udzieli, i was rodziców w tym związku uradnie! Książki co dla niej pisałam niech się jej dzieciom a waszym wnukom przydadzą. – Mężowi memu ani się chce pomieścić w głowie, żeby Helenka już w stan małżeński wstępowała, a owa Stefcia co za naszych czasów prawie Kaszę po brzuszku zbierała żeby pasta odmawiała – Ależ to już ćedynaście rok jak my się nie widzieli – Banujemy o tem [illegible]

Wrocław, 18 Czerwca 1842 w Sobotę

Moia Olenii Kochana, ty się tam może dziwisz że
my ci na list Kaliski nie odpisali, ale ia tak by-
łam pewna że przyiechawszy do Warszawy list
długi napiszesz – ile że to były onegday imieniny
Kochaney Ciotki – żem od dnia do dnia na niego
czekała i to mnie neywięcey korci żem tym spo-
sobem doczekała dnia dzisieyszego i nie powinszowa-
ła Marcelemu. Złożże mu, Kochana Olenii, spóźnio-
ne ale szczere powinszowania i życzenia przywiązaney
Siostry – żyycie oboie długo, zdrowo, szczęśliwie, mieycie
z dziatek pociechę, i Kocheycie mnie zawsze.

Ja od odiazdu twego iuż dwa listy prawie arkuszowe
odebrałam od męża, i on był niespokoyny o mnie tak
iak ia o niego, wszystko z tey przyczyny że i on i
ia przez oszczędność pisaliśmy przez okazye i
iak to zwykle bywa listy spóźniły się. Zdrów iest
Bogu dzięki, zachwycony Londynem gdzie bawi
od 28go Maia, zachwycony domami angielskiemi
ich wygódkami i elegancyą i mocno przejęty grzy-
czliwością iakiey doznaie i od Lordów i od pomniey-
szych ale równie zacnych osób – cel ięgo podróży
którym była iak wiesz chęć wydoskonalenia się wa-
guerelli będzie także ile się zdaie dopięty, gdyż
trafił na wystawę naypierwszych mistrzów; poznał
się z niemi będzie mógł łatwość iako i popra-
cować pod ich okiem. Jak da Bóg zjedziemy się
z sobą, będziemy mieli wzaiemnie co sobie opowia-
dać!.. Ja zawsze w tem trwam żeby dopiero w Sier-
pniu do niego wrócić, zwłaszcza ieśli mi w Poz-
naniskiem radzi będą. Tu u Kochaney Cioci bawić
zamierzam do 8go albo 10go Lipca; i tak mam skru-

mut wstrzymywać tak długo corocznej jej wyjazd do
Kraju - ale jakże po tylu latach niewidzenia się nie
nacieszyć się z nią choć przez sześć tygodni - Zdrowa
Bogu dzięki wraz z Karolostwem i ze mną, ale
biedna Zosia znowu od pięciu dni febry dostała
i to codzienne, co ją bardzo męczy i jak miarkujesz
cały dom zasmuca - prowadzimy sobie życie milutkie,
pracowite wyśmienicie dla mnie; chodzimy codziennie
do Kościoła i na spacer, bywamy na pięknych koncer-
tach i bardzo często żałujemy że ciebie już wśród nas
niema - twoja niemczyzna i humor wesoły zostały tu
na zawsze pamiętne - często się nie raz uśmiejemy
przypominając sobie różne kawałki - List Kaliski
był czytany kilkakrotnie, ale gdyby nie od innych
osób wiadomości, tobyśmy wcale niewiedzieli co
się z tobą dalej stało, i czy twoja niewinność
nie poniosła jakiego szwanku w owym samotnym
noclegu - Marcelka atencya w przysłaniu powozu i
przygotowaniu pościeli bardzo nas ujęła i żałujemy
że o tem wszystkiem nie wiemy nic od ciebie. Na-
pisz że do nas przynajmniej odebrawszy ten liścik,
donieś z pewnością o ślubie Helenki, żebyśmy w ten
dzień na mszę pójść i uprosiły na jej intencyą -
i tu jest teraz para. Bogdanów, P. Jan Zamoyski
i P. Anna Mycielska, ślub ma być 4 Lipca we
dwa dni po twojej Helenie. - Bywaj zdrowa, ko-
chana i droga Siostro ściskam cię serdecznie wraz
z czwórką twoją - przed wyjazdem stąd jeszcze do cie-
bie napiszę. —

d. 22 we Środę - Ten list spóźnił się, dziś go dopiero posyłam
ze smutną dla mnie wiadomością, że 1 Lipca stąd już
wyjechać muszę - napisz że do mnie, kochana Olesiu,
żebym choć tę pociechę z sobą uwiozła. Uściskaj Mar-
celka i dziatwę - Zosia cię ściska serdecznie i oczekuje
wraz ze mną listu. —

Paryż, d. 2 września 1842 — 57

I tobie, droga i kochana Olenii, nim długi list poślę donieść muszę choć w kilku słowach żem stanęła tu jak nayszczęśliwiey wczora o pół do ósmey w wieczór i zastałam męża zdrowego, czekaiącego mnie niecierpliwie i domeczek nasz wyczyszczony na moie przybycie. Drogę odbyłam w dziewięciu dniach niespełna, cztery nocy spałam i odpoczywałam wygodnie — iechałam sama, ale prawdziwie

anioł stróż czuwał nademną i przez nieodżało-
wanych przykrości podróży długiéj, w dyliżansie i
w dokkie upadły innych nie miałam ile że mi
ciągle zdrowie służyło. Jak tylko się cokolwiek
w domu ułożę i wypocznę, z mężem choć trochę
nacieszę i nagadam, napiszę do ciebie, do Heleni i
do Stefci obszerne listy, teraz cię ściskam wraz
z dziećmi i mężem, dziękuję ci raz jeszcze za owe
dziesięć dni w Wrocławiu, i życzę żeby Bóg speł-
nił nad wami wszystko to o co codzień dla was proszę. —
Mąż mój wdzięczny za pamięć obojga was bratersko i serdecznie pozdrawiamy Maryla

58

D. 2 Lutego 1843 Paryż, 37, rue de Clichy

Otóż masz nareszcie, Kochana Olesiu, odpowiedź na twój list, który mi wielką sprawił przyjemność; obraz przenosin twoich — o których w tej chwili już zapewne zapomniałaś — tak żywy, że mi się zdawało że patrzę na nie; i żal mi tylko było iż pomódz ci w czem, zastąpić owego Maćka i Ludwika nie mogę. — Obecne szczęście i dalsze nadzieje Radwanów ~~[illegible]~~ mnie uradowały, a zajęły zupełnie wesela, które tak przecudownie opisałaś, zwłaszcza Zaborowskie; miło mi było że wśród Warszawskiego nie byłam zapomniana, i przy sposobności oświadcz wdzięczność moją komu się należy. Twoja Helena zupełnie łańcuch otworzyła, już cztery od niej wesela w naszej familii; daj Boże i Zosi coś dobrego, mam nadzieję iakąś że w tym roku ten dom tyle zasmucony, choć takiej pociechy doczeka. Nie uwierzysz, tak mi serdecznie żal tego dobrego Wujaszka — już dwanaście lat iak go niewidziałam, nie miałam nadziei widzenia go kiedy, przecież miła mi była myśl że on żyje; drogie nad wszelki wyraz słowa przyjacielskie które mi przez ciotkę przysłał, i cierpię nie mogę żadnym sposobem oswoić się z tą myślą, że już go na tej ziemi niema. — Tak często pamięcią w przeszłość, wystawię sobie nasze zgromadzenia, i przypomnę sobie ile to osób brakuje, aż mnie dreszcz przechodzi i widzi mi się że już mam z iakie sto lat. — Bogu przynajmniej dziękować obie powinnyśmy, Kochana Olesiu, że nam pozostałych węzłów chować przy zdrowiu raczy — Mój pieszczoszek trochę mi słabował przez te dnie na reumatyzm i żołądek, ale już zdrowszy — mnie także prawie ciągle przez tę zimę kaszel męczy, chociaż tu zima ~~taka~~ łagodna że raczej do wiosny podobna; tobie znowu głowa dokucza, zapewne to skutek krwi; czyby ci używanie częste moczenia nóg nie było pomocne; ale ty podobno mało kiedy sobą i kuracyą swoją zajmować się lubisz? — Stefunia powinnaby tego pilnować i poić cię często limonadą ~~[illegible]~~, bo to

Zacney Marcelli pozdrów serdecznie iako i Zosię i Cypcię. [illegible] moje [illegible] twoje całuię. —

także bardzo krew chłodzi: – Oczekuję bardzo niecierpliwie opisa-
nia tegorocznej waszej zimy, kto bywa, czy wieczorki nie-
wacie, czy Stefunia dać sobie radę bez starszej siostry, co
chłopcy porabiają, z kim bliżej żyjecie. Od Zosi naszej
już wieki nie miałam żadnej wiadomości, chciej się tam na-
mówić do małej choć kartaczki i napisz mi co sama o
niej i o jej chłopaczkach. Także o P. Kasi od jej powrotu nic
nie wiem i literki jednej nie miałam – powiedz jej że bardzo
na tem cierpię, bo ją serdecznie kocham i wiedzieć bym rada
od niej samej co się z nią dzieje. Pani Dorota do mnie
pisuje regularnie, ale dawno nic nie miałam z Warszawy
od niej; zapewne bywa u ciebie, bo i ona i Julia nigdzie
się tak dobrze nie bawią. P. Ludwika ożenieniu się bardzo
się dziwię i podobno córki wcale z niego nie kontente;
kiedy już miał się żenić to powinien był wziąć jakąś
osobę dojrzalszą – ale serce nie chłopiec, rozkazać mu
trudno, a jeszcze trudniej żeby usłuchało. – Z mojej wy-
chowanki wcale jestem kontenta, gdyż bardzo nas obiedwie
poważa i ceni, i zupełnie jest szczęśliwa że się znajduje
w naszym domu i że się nią zajmiemy. Ma dopiero lat piętnaście,
ale jej edukacya bardzo była zaniedbana; czuje to mocno,
i bierze się z całych sił do pracy – z drugą, tutejszą panienką
wcale mi się nie powiodło – trzymaliśmy ją blisko dwa
miesiące, oporządzili, namęczyli się nad jej polszczyzną
(której zupełnie zapomniała) a potem jak już przyszło
do ostatecznych układów, które ojciec zwlekał jak mógł
najdłużej, odkryło się że koniec końcom chce zawsze
wrócić do klasztoru zkąd ją wzięłam, bo już sobie po-
stanowiła być zakonnicą. Nie chcąc psuć jej wokacyi i
nie mogąc jej nic ofiarować jak po dwóch latach miej-
sce guwernantki w Poznańskiem, wolałam oddać jak najpręd-
dzej i teraz staram się o drugą i już ostrożniejsza będę
w doborze, żeby praca i pieniądze nie marniały. – Nad pisaniem
mniej siedzieć mogę tej zimy niż innych, mając mnie zeit-

59

dzienia; iednak spodziewam się ukończyć przed wiosną książkę
nieyteczną, a nad którą pracuię z wielkiem upodobaniem
żałuię tylko że więcey czasu codzień poświęcić iey nie mogę.
Rozrywek i zabaw używam nie wiele, zdarzyło mi się iednak
być dwa razy na teatrze i dwa razy na koncercie od
czasu mego powrotu – co wieczorów to od przyiazdu nie
spędziłam iak cztery w obcych domach, z resztą siedzę kamie-
niem u siebie – utraciwszy bliższych, poufalszych znajomych,
niemam żadney ochoty często wychodzić. Co do czytania te-
raz takie tylko nas zaymuią, które z naukami Zosi-
niemi związek – ponieważ nasza Zosia musiała od samego
początku dzieie świata zacząć i muszę ie wykładać iey dosko-
nale, koleią wieków, więc czytaliśmy głośno naprzód Ilia-
dę tłomaczenia Dmochowskiego, teraz Eneidę także po pol-
sku, a przy tem życia sławnych ludzi Plutarcha w Krasi-
ckim – bo moia duszko, ia chcę dojść koniecznie do tego
żeby praktycznie dowieść że można pamiątkom wszystkich
głównieyszych nauk i pisarzy udzielać po polsku – i ieśli mi [illegible]
cia dozwoli, to mnożę z pomocą męża zostawić Kurs
Kazyny dla pamięci po polsku – w tym celu naywięcey chciała-
bym mieć parę uczennic ieszcze, a z iedną choć tak sobie wykształ-
cić żeby mi pomocą była. – Kiedy nam Pan Bóg nie dał
dzieci wiele, niechby nam było oboygu wychowywać sobie
iakąś córkę w duchu, a nie potrafisz sobie wystawić iak
Karol w wysokim stopniu posiada dar uczenia, cierpliwość i
wyrozumienie ma daleko większe niż ia i obecna nasza
wychowanka ieżeli będzie to umieć (o czem czasem powątpi-
wam) to ieminu to daleko więcey winna będzie iak mnie.
Udzielę tych szczegółów Pani Kasi iak ią zobaczysz i po-
wiedz iey że póty tu będę szukać, dobierać, póki tu ia-
kiey dziewczynki sobie nie wynaydę któraby godną była być
naszą córką w duchu – mój Boże, iuż za parę dni 14 lat
się skończy naszego pożycia, iużbyśmy i my sporą córeczkę
mieć mogli. Kiedy sobie przypominam te różowe chwile

Proszę się kłaniać Oycuni [illegible] Antosi. [illegible] Do [illegible]

zawsze mi stoisz w pamięci, kochana, poczciwa Olesiu, wraz
z naszą Marylką — jakie też wy dobre, nieoszacowane, wspomni-
te były wówczas dla mnie — pamiętasz owe fasolki w spi-
żarni, owe zapasy w apteczce, nad któremi tak płakałam
z rozczulenia że ktoś obcy a nadszedł myślał że mi się
stało jakie nieszczęście — Szkoda, niewypowiedziana szkoda iż nam
się przerwało to życie braterskie tak ścisłe — już śmierć Ma-
ryni uszczerbek okrutny przyniosła — dokonało reszty moje od-
dalenie — ale przecież sercem, duchem, zawsze łączyć się możemy



niezmiernemi szczęśliwa żem ciebie, droga Olesiu choć przez
krótki czas widziała, bo jakoś ścieśnił się znowu nasz związ-
zek — będziemy go utrzymywać listami aż póki da Bóg
porozumie się gdzie nie zjedziemy — ja sobie już marzę o
tej rzewnej chwili i nie wątpię że nastąpi. Ale czas
kończyć — bywaj mi zdrowa — chciałam jeszcze dziś napisać do
Helenki i do Stefuni ale czas iść do kościoła — odkładam to więc
na drugi raz teraz proszę uściskaj ich odemnie — ucałujcie obie

d. 26 Września 1853 Paryż 60
37, rue de Clichy

Moja Olesiu kochana, jedyna, biedna, niewiem praw-dziwie jak pisać do ciebie, ale wczoraj doszła nas z pewnością wiadomość o waszem nieszczęściu, nie mogę więc z tak daleka piórem ci dać dowodu jak cię szczerze dzielę, tylko wróciwszy ze mszy żałobnej gdzieśmy się serdecznie modlili, napisać te słów kilka — Mój Karol wiedząc jaki to dla mnie także cios będzie, przed dwoma dniami powiedział mi że kochany Marceli bardzo chory a wczoraj już to wyczytaliśmy w Kuryerze.. Moja Olesiu kochana, ani wystawić sobie mogę jak się to stało i prawdziwie jeszcze wierzyć niemam ochoty, on ów król zdrowia i jeszcze nie stary! — a z tobą co się dzieje, czy długo chorował, jak umarł, dzieci wszystkie czy były, czy ciż tam które przecie coby o tobie miało takie staranie jak przynależy? — uspokój mnie choć kilkoma słowami, przykro mi bardzo że o tak bliskiem nieszczęściu z Kuryera się dowiedziałam, ale pojmuję że w tych pierwszych chwilach do niczego nie miełaście głowy — teraz z czasem i z pomocą Boga musiała przecie przyjść jakakolwiek ulga więc napisz moja duszo, choć słów parę a Stefuni albo ktokolwiek sprawi obszernie wszystko nam opisać!

O! moia droga, moia iedyna Świtko, iakżeż żałuię w tey chwili że tyle mil nas dzieli, iakążby byłoby dla mnie ulgą, dać ci iakiey pociechy iakiey pomocy w tym okropnym razie, przynaymniey choć płakać z Tobą. Gdyby ci interess pozwoliły iakbyś dobrze zrobiła żebyś zabrawszy Stefunię przyjechała tu do nas — mielibyśmy nawet parę pokoików dla ciebie i serc dwoie które byście prawdziwie iak siostrę przyięły. Pomyśl o tem i odpisz.

Móy Boże, nie wiele co więcey iak rok iak myśmy się widziały a iluż to naszych ubyło przez ten krótki czas i iakich drogich i kochanych. Stoi na moim stole portret kochanego Marcelka mego męża roboty i taki podobny, odszukał Karteczkę, którą przed tego roku po iedynastu latach niewidzenia mi przysłał — są to dla mnie w tey chwili iakby relikwie — przyślij mi iakąś kartkę iego pisma, iaki list albo co bądź żebym miała świeższą iego pamiątkę — Czy on też tam aby widzi naszą kochaną Matkę, naszą Marynię, i te aniołki wasze które się przysposobili Niebu — O! moia Olesiu! iakże mi ciebie serdecznie żal .. iak mi czarno i przed oczami i w sercu przez te dni, bo myśl moia ciągle z wami. — wybacz ieżeli

mój był zamiast się pocieszyć zasmucił się, rozrzewnił, ale co tu radzić w takiem nieszczęściu. nie można nic tylko modlić się i płakać — Kończę uści-mięy to dobre przypominając w pamięci że masz jeszcze serce i duszę przywiązaną Siostra

Niemogę i ja przenieść na sobie żebym nie napisał Kochanej Siostrze, choć kilku wyrazów żalu i smutku którym nas przejął cios przez nią doznany. Obyś przynajmniej sobie znalazła pociechę, niesama czujesz boleść po[illegible]sionej straty. Tego tylko żałuję że bliżej ci serc naszych wylać niemożemy. Ale może to przecie kiedyś nastąpi; tem czasem życzę odwagi i rączki najserdeczniej całuję.

K

22

PARIS 26 SEPT. 43 60

Madame Alexandrine Jarczewska

née Jańska

p. Berlin

à Varsovie.

Na nowym świecie
w pałacu Księżnej Sapieżyny.

BERLIN 30 9 7-8A

10

d. 15 Grudnia 1843.

Nie odpisałam zaraz na twóy poczciwy i kochany list, droga Olenko bo czekałam sposobności – Bogu dzięki, że twoie zdrowie dobre i że wszystkie wasze znaleźliście opiekę – wierz, że ciężko przyzwyczaić się nie mogę do tey smutney myśli żeś ty wdową, żeście wy tam wszyscy w żałobie, że ia iuż na tey ziemi tego poczciwego i zacnego brata nie zobaczę. Rozumiem że ta strata coraz większą się wydaie i że zupełnie całe twoie życie przeistoczyła – Jak to musi być okropnie i ciężko dla kobiety dźwigać samey cały ciężar. Obyś przynaymniey z dzieci miała zasłużoną pociechę! piszą mi o Helence, że bardzo przyiemna i do rzeczy kobiécina z ney się robi – ucałuy ią serdecznie – o iey mężu donoszą mi także że coraz więcey cała rodzina cenić go umie – czy ia go też kiedy poznam? powiedz mu, że bardzobym sobie tego życzyła. Kaziowi powinszuy urzędu, a co większa zdatności i pracowitości – Gucia faworyta swego ucałuy i powiedz, żeby się starał usprawiedliwić Matki przywiązanie, Stefanka ciey przypiekł odpisuię dwie słów parę – ona teraz wszystkie dzieci zastąpić tobie powinna. Cieszę się tem, żeś się zbliżyła do poczciwey Klementyny i że ieszcze macie myśl większego zbliżenia się – ani śmiem cię prosić żebyś mi doniosła dokładnie o wszystkiem, iakieś się ułożyła, iakie masz na dal projekta, iak dzieci swoie trawisz, bo wiem ile masz teraz tysiącznych i kłopotliwych zatrudnień gdybyś iednak chwilkę czasu znalazła byłoby to dla mego serca wielką uciechą – nie uwierzysz iak nic nie może zatrzeć we mnie żywości związków rodzinnych, iak coraz żywiey pragnę być ciebie i was wszystkich bliżey, wiedzieć o was iak nayWięcey; Jak kto z grona naszego międzyś tak ścisłego i kochaiącego ubędzie to zupełny mnie strach bierze że tak ze wszystkiemi a ze mnie naypierwszey się stanie – Nie wiem czyto iakaś przeczucie zmiany iakiey, czy też tak tylko skutek tęsknoty. – My tu chwała Bogu wszyscy zdrowi, i mąż mniey cierpi w tym roku na swoie rumatyzmy, i ia z guwernantami bardzo dobrze iestem a z Kantem daleko lepiey. Maiąc pannę u siebie, musiemy trochę więcey ludzi widywać i przyimować ale też za to wydatki znacznie się powiększyły i iedney (wychowańcy) trzymać ani warto, bo kłopot prawie taki sam iak z kilkoma, a zamiast zysku prawie strata. To przynaymniey szczęście że dobra panienka i że się do nas bardzo przywiązała; to także pociecha, że nadzwyczaynie przez ten rok skorzystała; powiadam ci że iak ią oyciec oddał nic nie umiała, bo nawet czytała i pisała bardzo źle po francusku

Całuję wszystkich serdecznie, kochaj nas kochanieńka [illegible]

a po polsku jeszcze gorzej, innych nauk ani wyobrażenia, teraz powiadam ci umie wcale dużo i tak porządnie że aż miło, i co do ułożenia, a co więcej do sposobu myślenia także jest nie do poznania - z jednym porządkiem co nie mogę wiele dokazać, lecz i to jednak już daleko lepiej jak było - Przez ten rok nabyłam jednego doświadczenia które może będzie miało wpływ na te lat kilkanaście które mi jeszcze może są przeznaczone Przeszło mi kilka panienek przez ręce, poznałam trzy zupełnie odmienne charaktery młode i przekonałam się, że umiem sobie dać z dziewczętkami radę - nigdybym sama temu uwierzyć nie była mogła żeby mnie się tak bały - powiadam ci gdybym miała pięć stop wysokości i głos gruby jak żołnierz toby mi się więcej bać nie potrafiły - a przytem i kochają mnie. - Z Oliwka bardzo nie żyję tu z nikiem, ale dobrych znajomych mamy dosyć - Pannie Talmore powiedziałam zaraz co piszesz i co obiecujesz imieniem jej dobrej przyjaciółki - ucieszyła się niezmiernie wraz ze swoim Sir, rozrzewniła się nawet - i wierz że ta tak serdeczna obietnica może jej posłużyć do doprowadzenia do skutku projektu od którego pewność i swoboda jej starych lat zależyć będzie - a" niebogi zachodzi w lata i czas jej już pomyśleć o jakiem bezpieczniejszem schronieniu. - Żal by mi też było bardzo gdybyś ty miała rozstać się ze wsią - ja co nigdy kawałka ziemi nie posiadałam chyba te trochę co w doniczkach na oknie, to myślę żebym kochała strasznie ziemię; ale spokojność jeszcze droższa - Oto wydaj Stefę tam, żeby jej mąż pospłacał rodzeństwo, a ty będziesz patrzyć jak dzieci i wnuki będą używać prac twoich, i twego poczciwego i nieodżałowanego męża. - Kiedy widujesz często Zatyń, wściskaj że ją odemnie jak najserdeczniej i wałachy jej chłopaków - miło mi że miałam ich portreciki ręką mego Karola zrobione i z datą ich urodzenia - Natalki tylko nie mam i najmłodszego - żebym ja też choć sylwetki twoich dzieci miała - mam je wszystkie w pamięci ale jako dzieci - Ich dawna nauczycielka bardzo mi się zawsze troskliwie o nich i o ciebie wypytuje; w cięższej coraz biedzie a jednak ciężko pracuje - dziatek ma aż czworo, a sługi ani kawałka, i jeszcze nocami nuty przepisuje - Nigdy nie można było sądzić żeby z tego trzpiota coś tak do rzeczy się zrobiło. - Krystyn szczerze podzielił stratę kochanego Marcelego i prosił mi żebym ci oświadczyła jego współczucie - synom bardzo dobrze się powodzi, - córki prześliczną edukacyą pobierają i przyjmują ją wybornie, a żona mu

co rok syna rodzi - w familii żal jej całą w angielskiej, i na każdego syna jest taki zapis. + Ale dosyć tego ściskam cię serdecznie, kochana moja Olesiu - codzień modlę się gorąco o ciebie i dzieci twoich wszystkich

d. 3 Maia 1844.

Twoie święto dziś, kochana Olenni; niechże zacznę list nowy od nayserdeczniéyszych życzeń, szczęścia i pomyślności wszelkich i dla ciebie i dla dzieci. Jak wyczytuię z listu kochanego Jenerała naszego, może niedługo winszować tobie za Stefcią wypadnie? day że Boże, żeby co dobrego z tych nadziei się wywinęło, i żebym się iak nayprędzey o tém dowiedziała; wtenczas żałować tylko tego będę że poczciwy i zacny Marceli nie doczekał tey pociechy. — ale może to, co tu dobrego się trafia tym których kochaliśmy, to dusza człowieka widzi na tamtym świecie. Ja przynaymniey tak to sobie tłomaczę, bo zdaie mi się żeby dla mnie nigdy nie było szczęścia zupełnego, gdybym ia tylko sama była szczęśliwa. — Kosztuie mnie to, kochana Olenni, że zamiast przesłać ci w dniu dzisieyszym wiązanie iakie, muszę ci się przyznać, (co może znaydziesz nie koniecznie delikatnem) że nam koniecznie są potrzebne owe dwa tysiące które iak piszesz zebrałaś za nasze książki. Ciocia druga która podeymuie się zawieść ci ten list, lepiey ci to wszystko opowie, ale i ia ci tu pokrótce napiszę. Tak się rzeczy ułożyły, że opuściemy na iakiś czas Paryż, a co i dla mego męża i dla mnie, i co do zdrowia i co do malarstwa i autorstwa nieocenione, ~~mamy~~ zamiar iechać na lato do Szwaycaryi, a na ieisień i zimę do Włoch — wychowanka nasza ~~ma~~ ma nam być w tém wielkiém ułatwieniem i pomocą, ale pojmiesz łatwo, że nam więcey gotówki koniecznie iak nayrzęcey ~~potrzeba~~. Bo choć nie wątpię że tak z malowań męża iak z moich opisów, z czasem nakład nasz własny się wróci, wyłożyć nie mniey dla tego na przód potrzeba; nie gniéway się więc, moia duszko, ieśli tak więc i po prostu domagamy się tego od ciebie; oczywiście coś nam darem niegdyś obiecała z pełności i dobroci serca twoiego, to zupełnie twoiey możności zostawione być powinno, ale o te pieniążki ieśli ich nie masz już w ręku, chciey się postarać. Jenerał Jański, a co lepsza ów Waleski który się tak dla nas oświadcza może by i tobie i nam mógł w tym razie wygodzić, pożyczaiąc ci tę summę a tybyś tam iak mogła oddawała. Ze wszelkich względów i względów wypada nam koło 15go Czerwca ztąd wyiechać, także już zaczęty

Kochana bardzo [illegible] ia obiecuię przez [illegible] patrzyć —

układy że dłuższy pobyt byłby nam wydatków przyczyną, prosiemy cię więc jak najusilniej oboje żebyś nam przed tym terminem na rzecz Ci(?) Ci drogiej przysłać to mogła – mamy też i dług od którego procent płaciemy, któryby dobrze także choć w części spędzić, więc uważ to wszystko, nie weź nam doponinania naszego za złe i uczyń naszej prośbie zadosyć! – Co do Waleckiego młodego, to przyznam ci się że nie koniecznie dobrze z tym chłopcem, i że coraz mniej pojmuję jak tak zacni i światli rodzice mogli go tu puścić samego. On prawda że jest w szkole, że płaci tam 800 fr. i płaci regularnie ale starsi nie kontenci z niego; opuszcza często lekcye, nie przykłada się, zwłaszcza do rysunków i bardzo często w księgach stoi najgorzej bo zero – Mój mąż to wszystko jak najstaranniej przeglądał, o wszystko się dopytuje, zajmował się jako jego opiekun czasowy, ale cóż to wszystko może pomódz? – chłopiek nawet nie wie o tym sądzeniu szpiegowania go, bo jak miarkować można z jego układu, już by do nas i nie zajrzał gdyby to wiedział. Nawet tam i jakieś małe brewerye w szkole nowbił, za co także nie dobrze notowany. Ale co najgorsza, słaby był i bardzo źle wyglądał – nie było nigdy nic niebezpiecznego, ku doktora naszego żadnym sposobem nie chciał, mówił że go piersi bolą, a chce jechać do kąpieli morskich, jak był u nas na obiedzie kwasów nie jadł, wszystko to dowodzi że nie pojmuje jego chorobka; i ja ~~[illegible]~~ gdybym śmiała napisałabym do Ojca, iż mi się zdaje koniecznie potrzeba żeby tu jedno z rodziców przyjechało – nie był by ~~[illegible]~~ on pierwszy któryby życiem przypłacił rozpustę Paryżkiej; a jeszcze wydaje się bardzo brudny i skąpy, (kędyż przynajmniej z mieszkania które ma okropne) więc zapewnie w niczem nie przebiera, trudno więc przewidzieć do czego dojść może. A jedynak! aż strach pomyśleć! – Na twój list ostatni dziś już w szczegółach nie odpisuję; był on pisany w twoim żalu jeszcze do zrozumienia nad Komorowem; ja mam jakieś przeczucie, że zamężna Stefci dojdzie do skutku i że przyszłym twój zięć nie będzie Komorów, albo dopomoże żeby i ty przy nim została – O! niechże zgadnę, moja droga Olenni, lekkobym się serdecznie cieszyła twoją radością, i używała za ciebie. Bywaj zdrowa, duszko moja i nie gniewaj się na nas – co do obrazów daj im jaką chcesz cenę, mąż nie pamięta ich wcale nie może więc ocenić za inny pozwolem –

To co mówię o Waleckim, zachowaj dla siebie bo w razie mógłby to ująć posądzenie o tej chorobie!

Ściskam całą rodzinę i z serca wraz z całą [illegible] i kiedyś Stefanię [illegible] żałujemy się nie pamiętam już do [illegible] zobaczyć [illegible] nie mogę do wszystkich [illegible] do Paryża.

d. 2 Lutego 1845 z Krymu.

Piszę powtórnie do ciebie, Kochana Olesiu moja, ale nie tak długi list jak zamierzałam sobie, bo niemam ci nic donieść przyjemnego, gdyż ciągle jeszcze słabuję prawie nie wychodzę z domu i Krymu nie poznałam. Trzeba to umartwienie przyjąć z ręki tego Boga, który wie najlepiej czego nam potrzeba, a wreszcie odpokutować za to że się ufało nadto siłom i zdrowiu, z zapomnieniem zupełnem że to już latka idą – Zupełnie kochanko moja, tak słaba jestem co do pewnych okoliczności jak była nasza Matka – gdyby to w Paryżu, a raczej w domku własnym, toby prawie niczem było boć się to kiedyś a i niedługo skończyć musi, ale w podróży, bez wygód i zaufanego doktora to i strasznie przykro i bardzo kosztuje. Ale cóż ci mam dodawać do twoich kłopotów opisem moich, każdy człowiek cierpieć coś musi, a cała sztuka, całe szczęście tego życia w umiejętności cierpienia. – Jak ty tam, Kochanko moja, z twojemi kłopotami; sądzę, żeś się już zupełnie namyśliła na przedaż Komorowa; nikt lepiej zrozumieć nie potrafi, ~~[illegible]~~, ile cię ta przedaż kosztować będzie, ale moja duszko, dla spokojności lat starych, dla dzieci, czegoż rozsądna osoba i dobra matka zrobić nie powinna – Jak to ci będzie przyjemnie jak już każdemu z dzieci oddasz co jego i sama pewnem i swojem własnem rządzić się i utrzymywać będziesz – Tym bardziej pragnę takiego urządzenia interesów twoich że przecież wtedy będzie nadzieja widzenia się z tobą i może też i nam uda się zbliżyć to może jeszcze na stare lata częściej byśmy się widywali –

gdybyś mogła umieścić się w czem więcej do renty, to byś nam bardzo wygodziła – nie umieszczasz co to kosztowne by było za granicą. —

Ta sama myśl zdrowia mi dodaie, bo niema szczęścia iak Ko-
chać, żyiąc z temi z któremi żyć się zaczęło.— Już tedy Stefa-
nia musiała wyiechać z Warszawy i iuż zapewne iest
u siebie; wiesz że iednak mało której matce tak się
udało z córkami; wszyscy mi piszą, że Helenka bardzo
iest dobrze i bardzo szczęśliwa, nie wątpię że i ze Stefanią
tak będzie — gorsza ci bieda z chłopcami, ale nadzieia
w Bogu, że i oni iak trochę wyszumią, to póydą w ślady
dy oyca: nie może być żeby nie mieli téy szlachetnéy
ambicyi.— Moie życie Kochane, to ty podobno całą zimę
samotnie w Komorowie pędzisz, czemu to iа tam z tobą
być nie mogę, niosłabym spokoyność i wszystkie wygody
i nagadałybyśmy się, naczytały do woli — Smutne ci iednak
muszą być wieczory, która iescze długie; obierz sobie iedno
z nich, i napisz znowu do mnie, ani sobie wystawisz iakiemi
są skarbem twoie listy dla mnie. Niezmiernie nas to obocie za-
wsze cieszy, że Pan Józef ci iest taki użyteczny i z taką przy-
iaźnią. Karolowi to miło, że choć trochę go zastępuie.— My tedy
Kochana Olesiu, wybieramy się da Bóg z początkiem Kwietnia
do Paryża na powrót, i ia ślubuię że iuż inney podróży nie
chcę póki życia, tylko żeby się zbliżyć do was. Już w pew-
nym wieku niema nic lepszego iak siedzieć w swoim Ką-
teczku, i do wielkich podróży trzeba zdrowia i pieniędzy
ażeby prawdziwie miłe były.— Jak się zobaczysz z Szanowną
uściskay ią serdecznie, toż Ucysię i Załęsi, i Sędzince
i wszystkim co tam iescze o nas nie zapomnieli.— Czy
Zdzichia iest iescze u ciebie, czy też masz aby, do kogo
przemówić? czy ci nie bardzo zimno dokucza? Tu osobli-
wsza zima, zamiast mrozów deszcze ulewne, które pewnego
czasem trwaią, a zamiast śniegów grzmoty i pioruny
Cierpi się iednak na zimno, bo prawie wszystkie pokoie
bez pieców i Kominów; my na wodnistych i na niebie cór-
many Kominek w salonie.— Mój mąż ściska twoie całuie
Kostusia przypomina się twoiej pamięci — iest zawsze dosko-
nała i co dziwnego może dziś ładnieysza iak była niedźwiedzią

bo się bardzo dobrze ubiera i też swoich nie wydaie. Bądź zdrowa, Kochana moia, i kochay nas zawsze.—

d. 8 Czerwca z Drezna

Kochani Marcelostwo!

Jeśli Pan Fiiałkowski odda Pani Marcelinie paczkę – to ta iest dla Tosi.

Lubo już dwa miesiące upływa iakem od was literki iedney nie widziała – lubo mi bardzo boleśno że na list w którym serca nasze do szczętu przed wami otworzyłam tak długo sło-wa odpowiedzi niemam, przecież was Kochani i piszę do was przez zdarzającą mi się pewną choć może późną sposobność. Nie mogę tego przypuścić żebyście już o nas zapomnieli – wolę więc powiedzieć wam że mi niezmiernie przykre wasze zapewne mimowolne milczenie i znaglić was do pisania. – Ja potrzebuję pociechy; mój Karol oneyday odjechał – przerwało się dla nas życie tak miłe iakiego prawdziwie nigdy na obcey ziemi spodziewać się nie mogłam – lubo nie mogę mieć (przez słabości iego) dolegliwego osobistego zmartwienia iak z nim się rozłączyć, prze-[illegible] rozsądek zostać w Dreźnie kazał. Tu mi niemało u[illegible] cię-[illegible]żmy, tu tak ze względu względów dogodnie, rękami wz[illegible] najczęściey trzymać się tego miasta musimy, a trudniey byłoby to urzeczywistni gdybym i ia pojechała. Wreszcie mam wiele do roboty, a tę robotę tylko w Dreźnie i na mieyscu dopełnić mogę. Ośm Tomów wybo-ru przygotować dla Korna – Drezno i okolice zwiedzić dokładnie i opisać, trzy Nra Rozrywek przysposobić – iak tego wszystkiego do-pełnię ieśli się okaże że powrót męża tu niepodobny, złączę się z nim, gdziekolwiek on będzie i mam nadzieję w Bogu że wszędzie z nim szczęście i chleb znaydę. Kochać się i pracować żadna siła ludzka zabronić nam nie może. – Bywaycie zdrowi, Kochaycie nas i piszcie do mnie na miłość Boską. Dzieciaki ściskam, Cioci Goltzowej rączki całuię, iako i Wuiowi – P. Janowi serdeczny ukłon Antosię, Sędzinkę nayczulej pocałowanie, iako i wszystkim Tarkowskim. Nie piszę do każdego z osobna, bo mi tęskno i smutno, a nie lubię z tem się rozpisywać. Solenizantom Czerwca moim bilety posyłam – może nie wczas doydą, ale wszystkie że życzenia nasze nayszczersze. –

8

Wielmożnemu JMć Panu

Marcelemu Szczawińskiemu

w Warszawie

Choć już teraz tak sobie
pozwala że zawsze mówi: Nasz
Dobrunia [illegible] —

d. 9 marca.

Kochana Olutku moja, nie mogłam bez roz-
rzewnienia karteczki twojej przeczytać, bo ma-
luje się w niej poczciwe i czułe serce twoje —
wyglądam teraz z utęsknieniem obiecanego li-
stu długiego; a dziś ci donoszę, że już zupeł-
nie zdrowa i wróciłam do dawnych zatru-
dnień, i do piórka i do igiełki. Cieszę się mo-
cno żeś ty także zdrowa i że twój guzik się roz-
szedł — kiedy my też to się zjedziemy a biédy
i przyjemności wszelkie opowiadać sobie będziemy.
Wiesz, duszko droga, że zamiast przyzwyczaić się
do niewidzenia ciebie, dziatek twoich i tylu dro-

gich osób ni dłużej - tem tęskniej. Może, Bóg dobry
więcej nam gotuje, niż my spodziewać się śmiemy.
Okazya przez którą dzieciom twoim posyłałam dro-
biazgi, dobre nasionka - osiadła na koszu - tej
okazyi była dama, która od dwunastu lat dzie-
ci nie miała i teraz się odkryło że przy nadziei
i bardzo cierpiąca - mąż zatem nie pozwolił pu-
ścić jej się samej w tak daleką drogę - Uściskaj
odemnie Marcelego i wszystkie dzieciny - o Helence
bardzo często teraz wspominam i myślę, może za
przy mniejszej dowiedzieć się z jakiego powodu. Jak
dobrze żeś guwernantkę dobrą znalazła - pisz
mi dużo o dzieciach twoich, o sobie, o ogrodzie, o
znajomych - to dla mnie bal prawdziwy mieć list od
ciebie. —

2.

w pożyciu coraz milszy i łatwiejszy - prawdziwie że czasem to mnie zawstydza swojej słodyczą i zupełną rezygnacyą. Zatrudniony zawsze i to użytecznie: nawet a więcej wieczór pisze. Dzień nam tak schodzi. Wstajemy jak się rozwidni - ja krzątam się koło śniadania, mąż u siebie pisze - Koło dziesiątej zwykle wychodzi do galeryi, na dzienniki, za interesami, w niektóre dni wraca do domu wcześniej w niektóre dopiero koło czwartej. Ja tymczasem ubieram się, porządkuję, piszę, czytam, wizyty przyjmuję. Jak mąż wróci przegadanka, obiad, czytanie dziennika le Temps, który mamy codzień, czytanie jakiej książki czasem cicho, czasem głośne, robota rysunek ~~nareszcie~~ herbata - i spać! Rzadki wieczór żeby do nas kto nie przyszedł - a jak byłam zdrowa przynajmniej raz w tydzień byliśmy gdzie, czasami raz na teatrze - Nie można tego życia nazwać Paryzkiem, ale tyle miłem ile daleko od was miłem być może. - Ciekawości, wszystkich jeszcze nie widziałam, niektóre tylko z głośniejszych, da Bóg doczekać na wiosnę nie tylko obejrzę ale opiszę. - Od 1go Grudnia doprowadzę także do skutku zamiar mój dawny, który tobie się nie podobał - Kilka panienek tu będących, dwa razy w tydzień będzie do mnie przychodzić na półtory godziny - mąż nie chce pozwolić na więcej żebym się nie męczyła; będę im udzielać nauk moralnych i stylu - 50 franków przyniesie to miesięcznie, a jeśli później więcej się zjedzie to więcej. Kontentam bardzo z tego i wdzięczna tuteyszej P. Ludwikowej, która to ułożyła - będzie to zawsze jakaś taka pomoc - bo lubo oszczędzamy się jak możemy pieniążki lecą, i te słabości nie mało ich wyciągną - Na samo jedzenie światło it d. codzien[illegible]yyi nie rachując drzewa, prania, usługi i innych nieochybnych wydatków. Drzewo tu drogie, a Kazio tak się boi zimna dla mnie, że mi i piec kupił i palić dobrze każe - Szczęście że i tu na dobrego i miłego doktora trafiliśmy, a do tego rodaka bośmy sobie cudzoziemca nie życzyli - Marcinkowski - i człowiek i lekarz dobry - Antosia go zna, a przynajmniej wie o nim dosyć! Nieśmierna to osłoda naszego życia, że my tu z samemi Polakami żyjemy - Polek tylko mało i Drezna mi zawsze z tego względu żal zwłaszcza dla Kostuni. - Jedzenie bierzemy od bliskiego traktyera, a prócz tego portyerka nam zawsze coś upiecze domowego i smacznego. Piwko pijemy dobre, wino nie złe, kawę bardzo dobrą, bo od czasu jak tu mieszkamy mamy naturalnej śmietankę i dobre masło. Ponieważ wiem że cię to zabawi posyłam ci spis po czemu tu głowniejsze przedmioty do życia

Funt mięsa tak wołowego jak baraniego i cielęcego 8 sous
Funt chleba 4 sous
Butelka jak nasza mantowa [illegible] 1½ sou
Indyczka 4 do 5 fr.
Kapłon tyleż
Kury tańsze
Masła młodego 26 sous funt, solonego 24 -
Jaja najtańsze kiedy dwa za 1 sou.
Kawy funt 2 franki
Cukier franka -
Piwa butelka 6 sous
Wino nie złe za 10 sous

NB Funt francuzki o czwartą część większy od naszego -

Chciałam ci posłać mój portret ale mi nie wygotowali - odbierzesz go później - za pieniądze - robił go najsławniejszy tu rysownik Deweria. Ciekawam jak go znajdziecie. Niemam przyczyny się gniewać i to mnie bawi że mój odwieczny układ włosów tak mi się podobał że ani pozwolił nic odmienić. Jeszcze raz cię ściskam serdecznie -

Piwce, iarzyny, [illegible]yny tanie iako i sery wszelakie.
Herbaty funt wcale nie złey 8 fr.
Smietanki litre (miara większa od naszey kwarty) 12 sous.
Ciastka bardzo drogie świeże, do herbaty kupuiemy zwykle suche tu zwane
biscottes de Marseille i t. p. takich funt kosztuie 25 sous. Trwa to dosyć
długo, bo podziętne a nie koniecznie smaczne.
Oleiu funt 13 sous, ale wyborny do ostatniey kropli czysty.
Łoiowe świece (économiques) białe i nie śmierdzące 20 sous funt pięć ich tylko
daią — my też lampę palemy — taniey wypada.
O woskowych nawet nie wiem. —
Praczka kosztuie nas od 18^stu do 20^stu franków miesięcznie. Pierą ślicznie perkale
batysty, tiule, ale płótno i stołową bieliznę brzydko, bo mało kto używa magla, prace
ki nie znaią ich wcale, chcąc mieć maglowaną bieliznę trzeba ią osobno dawać
a co większe osobno płacić. — Bielizna stołowa tu wielką osobliwością, i w ogólności
lnianych tkanin mało — wszyscy perkale używaią. —
D. 2 Grudnia. Dowiaduię się w ten moment że okazya natychmiast odchodzi — cieszę
się że mogę ci donieść Kochana Oremi, żem iuż prawie zupełnie zdrowa, trochę tylko
po nowieniu Karola — kaszel mnie bardzo męczy i osłabia i dopiero dziś pierwszy raz
pozwolił wyyść do Kościoła — i w tey minute nasze pomieszkanie że tak prawie blisko
iak od was (Karmelia), śliczna kaplicę (Louis XVI) miamy, gdzie bardzo przyzwoite nabożeństwo i nie trzeba [illegible]
[illegible] płacić dwa sous za stołek, iak gdzie indziey ani się też naprzykrzać [illegible].
Moia Oreńku złota, polecamy tobie ieszcze raz wszystkie nasze sprawy — chcąc [illegible]
uwiadomić co się dzieie z Dr. A. G. i czy ieszcze nadzieia dla nas wyyścia ze wszelkich z nim
stosunków, czego sobie koniecznie życzemy — uważny o to do kilku osób pisali ale żad-
ney odpowiedzi — powiedz także przy sposobności Dyrektorowi, że[illegible] do nas pisał i
dał odpowiedź na listy ieszcze z Drezna — tu wszyscy a wszyscy listy iak nayregular-
niey od wszystkich i o wszystkiem odbieraią — nie poymuię zatem dla czego do nas
ty tylko iedna poczciwżna i Ciocia Kasia druga pisuiecie, od Tosi iuż wielki ani
literki, iako też od całey rodziny Karola, co mu nieśmiernie przykro, bo od obcych
osób miewa wiadomości, a swoi o nim zapominaią. Chciey ucałować wszystkich Kochaney
Cioci, musiała odebrać móy liścik z 8^go Listopada. Poczciwy móy Karol wyprawiał mi
tu imieniny na iakie tylko mógł się zdobyć w naszem położeniu — ale my dzisie tylko
o nich wiedzieli — iednak tyle dowodów odebrałam tego przywiązania, że raczey byłam roz-
czulona dnia tego iak smutna. — Od Wtorku zaczynę iuż lekcye, będę miała 5 panien
i sto fr. bo iedna gratis, 12 godzin na miesiąc, w domu — to nie źle. Nauki moralney iedynie
uczyć będę — ale po polsku więc dostanie się i stylowi i ięzykowi. Jedna z moich uczennic
ciotka tey Karoliny co to braci tak gorliwie uczyła — bardzo ładna i miła — ociec z wiel-
kiem dla nas obyyga uwielbieniem. Już to dziecko moia, z mego Karola wszelkie mam po-
ciechy porzeczy i nie raz dumnią mnie czyni. — Nie piszę do nikogo więcey, bo i czasu nie mam
i pisałam do wszystkich a odpowiedzi nie mam. Mązia i dzieci ucałuy, Antosię, Tosię, Sędzinkę
Wuia i P. Jana właściciela, pocałuy i na miłość Boską, pisuycie i donoście o sobie i o
tem co nas interesować może — Karola nie ma w domu, miał się przypisać przy[illegible] więc [illegible] tego serdecznie [illegible].

ardzo ładne i wygodne, a iednak (iak wiesz z doświadczenia) bardzo iest
przyiemniéy. Ja niemam zwyczaiu narzekać, lecz teraz widzę iak to daleko
miléy będąc na wsi mieszkać na dole a nie na trzeciem piętrze, w ład-
nych pokoiach z dużemi oknami a nie na poddaszu z okienkami co
się w górę podnoszą – widzę także, iak wiele czasu przybywa, kiedy cię stąd
wszystko zrobi, i iak wygodniéy po obiedzie przed dalekim spacerem póyść sobie do ogródka, albo
~~na spacer~~ siedzieć na sofie przy mężu w przybranéy oficerce, zamiast zbierać
talerze, okruchy, składać i zamiatać. Powtarzam, miało i tamto położenie
swoie wynagrodzenia, gotowam do niego wrócić iak nayochotniéy, i przyzna-
ię ci, kochana Olesiu, że gdybyśmy mogli mieć pewność że póki żyiemy
na téy ziemi, póty będziemy mogli tak żyć, nigdy by nam ów zakład
edukacyyny nie był przyszedł do głowy. lecz kiedy tak nie było, należało
koniecznie przez ten piąty ~~czwarty~~ dziesiątek lat w którym człowiek pracowa
iezcze z korzyścią może, zrobić coś – a nie było nic innego. Nie wes-
mierz też że źle ani mnie, ani Karolowi, że aś nie usłuchamy i
daléy swoie nas prowadzić będziemy, nie żałując niczego żeby mieć
iak nayiwięcéy wychowanek różnych narodów, choćby też Francuzek.

Nie spodziewamy się iednak Francuzek, i zachwiemy najwięcey na Angielki — Ta którą mamy teraz przedziwna dziewczynka, rozpieszczona trochę, do ciągłey pracy nie przyzwyczaiona, ale sama Matka prosiła mnie żeby iey nie przymuszać ile, że i zdrowia iak delikatnego — więcey tedy rozmawiamy aniżeli uczemy się i traktuię ią więcey iak przyiaciółkę i towarzyszkę niżli iak wychowankę. Mówią, że takiego rodzaiu panien od 17^{stu} lat do 20^{stu} będziemy mieli nay[illegible] więcey, bo w Anglii taka moda: na dokończenie Angielka powinna [illegible] do Paryża, bawić z rok u Francuzów dla ięzyka, manier i muzyki — Matka mojey Missy powiadała mi że domy francuzkie tego rodzaiu wiele u nich straciły bo rzadko który zupełnie uczciwy i że ią to naywięcey ujęło, że ia cudzoziemka i żem nigdy pensyi nie trzymała, ani guwernantką była zatem ogląda nie mistrzyni ale Matkę — Może nie iedna Pani Forbes tego zdania w[illegible] królestwach wielkiey Brytanii — a choćby też więcey się nie znalazło — kiedy iuż się stało, lepiey tę rzecz brać z dobrey strony. — Bardzom się roz[illegible] pisała, kochana Olenu, a tak się boię żeby się nie spóźnić z posłaniem tego listu, żeby mógł ci się dostać z rąk drugiey Ciotki naszey, że nie[illegible] nawet tym razem Helence nie odpiszę — Dalej poślę List do niey za [illegible] pierwszą sposobnością — teraz ściskam ią i podziękuy serdecznie, uszczęśliwiło [illegible] swoią pamięcią i miłemi słowkami które pierwszy raz wszystkie mi się [illegible]

bo dostaię iedziatam, że więcey wszem zawiadzam ni [illegible] i wszystko pomoże

go nie widzę – ostrzem wszyscy tak myśleczy iak i my – To rozkosz dla serca. – Żadam tenu że rodzina du prince Desir cicho siedzi a kawalerowie samey ajzjiny, dway braia, z których ieden niegdyś do Pani wzdychał, co porabiaią? iako i ów dąbek z czarnemi oczyma co to na lisa zarywa? – Poczciwy Enoch że się o mnie pyta; pokłoń mu się ślicznie odemnie i od męża, iako i żonie iego; i powiedz żem zupełnie a zupełnie zdrowa i że dawno słabości i cierpienia nigdy się nie odzywaią. Niech mu Bóg na dzieciach nagrodzi, że mnie tak dobrze wyleczył. Pewnam o zdrowiu Piaskowskiey, kiedy w cego oddała się ojce. Pokłoń iey także pięknie odemnie i zapytay się czy Małka z guwernantką kontenta. – Cóż to za choroba Neymanowey? zaintrygowała i mnie. Co się też z iey Państwem dzieie? – Winszuię ci że się Marynka udała – ia przekonałam się że doskonałych i uniwersalnych sług nigdzie niema, przestałam na moiey, i bardzom kontenta. Jakże nie raz żałuię że pójść z robotą do Oleczkny nie mogę; siedzę sobie i szyię często, myśląc że i ona to samo robi, a takby dobrze zejść się na pogadankę. – Prawda, że więcey roboty iedną tylko mieć sługę, ale iakiż święty pokóy; doprawdy, że nie gniewam się nigdy, bo wiem doskonale że ieśli co nie zrobione to moia wina – gdyż w tem dobre tutejsze, że iuż co raz wezmą na siebie, to wypełnią dokładnie. – Niezmiernie mi żal Gabrysia, a więcey ieszcze rodziców; i co za przeznaczenie żeby po wojnie śmierć znaleść! – powiedz Karłostwu ieśli ich zobaczysz, że szczerze dzielę ich smutek i polecam się wraz z mężem ich pamięci. – Adam zapewne iuż musiał wrócić – będzież to on miał co rozpowiadać za nic lody i Berezina. – Romans braterski Heleny Ł. wyborny, nięgodziwy kawał, pytał się czy przy tem piernoneniu poznaniu, po iasd tylko czy też i damy były przewrócone. – Powieść o koneniu osobliwsza i czy doprawdy prawdziwa. – Jak będzie iaka sposobność do Załęskich, pokłoń im odemnie. – Mąż pocałunek od ciebie przyiął bardzo chętnie, ale powiada że się o prawdziwy upomni, iak da Bóg kiedy się obaczemy. – Jakżebym rada modlić się porządko w Rzickim kościele, oddałabym chętnie i murzyki i wspaniałość tutejszego. Bardzo będzie pięknie dziedzicom Komorowa w swoiey lozy. Obaczysz że i Baby synka szczęśliwie uproszą, który się będzie chował i będzie ostatni. – Jakież paradne dary P. Młodego dla Bolci, aż za suto mi się wydaią na te czasy; prawdać to że człowiek raz zwykle się żeni, a przynaymniey tak myśli żeniąc się. Czy się nazysłili Rodzice naiść pomieszkanie po nas: wcale by ni byłoby to wybornie dla niego a nawet dla twoich dzieci. Gdziś wzbudza pewnie żęcia i uszanowanie, które młodym bardzo korzystne, a przytem rozmawiamy ią z gruntu i ciesząc z nią

ie[illegible]ona. Mąż iéy także, iak iuż raz kogo polubi; iak
anioł dobry; bardzo nabył łatwości w pożyciu; wiem żem się za-
pełnie w nich pokochała w Wrocławiu. — Bogu dzięki że Antoni
iuż lepiéy na wsi, i że Wujanek przestał być odludkiem; po-
całuy go odemnie w tłustą rączkę, a proś żeby przestał ode-
mnie czuły pocałunek żonce. Alojzy wrócił — i iemu proszę
kłaniać. — Od męża P. Józi nie mieliśmy listu, poiechał tam gdzie
lat kilka gościł; ieżeli tam chleb znaydzie, to żonę i dzieci
[illegible]; ieżeli nie to z nami chce się iako połączyć; widać
że dobry mąż i oyciec i żonie poczciwy. Z Panią tego domu
w którym oni mieszkali, widziałam się w Wrocławiu, była z Ja-
dwisią i z synem ulubionym; żałobne miła, uprzeyma, ale bar-
dzo smutna; pytała się o was i ukłony życzyła przesłać; wyieżdża-
iąc z Wrocławia pisała do mnie; ieit teraz z Jadwisią w owéy
wsi w Galicyi gdzie to sławne lipy Kwita Jana; Matka zdrowa
mówię że pisała do tego co to nie czas przyiacielem, czy iéy po-
zwoli umieścić w tem mieyscu które tak lubiła, i czy iéy [illegible]
troki ziemi na grób uszyory — Syn iéy starszy tam gdzie mąż P.
Józi, zdrów. — Mamy tu także przyiemność wielką w łatwości
dostania książek; bierzemy sobie neyczęściéy wesołe romanse;
postaray się o Trelesy p. Ducange i o romans Kocka pod tytułem
La femme, le mari et l'amant; brudne prawda obadwa, ale
bardzo śmieszne. Sławne tu także bardzo la Peau de chagrin
romans P. Balzac, i les Cent et un, kawałki napisane przez stu
ieden Autorów francuzkich żyiących dla poratowania księgarza,
ale te oba dzieła nie w moim guście; styl wymuszony, ciemny, a
w romanse tu okropny, chociaż niby codzienne tylko malując wy-
padki. — Tu wszystkie podobne przyiemności bardzo snadne, mo-
[illegible] się na nuty, na wzorki nawet do haftu; klawikord
naypięknieyszy masz za 2 tal. gitarę za dwa złote na [illegible]
[illegible] iak ci się podoba, lu-
na teatr idziesz sobie sama, we dwie osoby, iak ci się podoba,
bo często zmawiają się na całą lożę — niema droższego mieysca
nad 4 zł. — Na ulicach wielka czystość; błota prawie nigdy, w do-
mach to tak iak u nas. Przy szczęśliwszych czasach można by
wiele rzeczy u nas naśladować, a oni powinni by przeiąć nasze
piece i okna podwóyne, bo prawie wszędzie okna poiedyncze a
piece żelazne, które ledwie parę godzin ciepło trzymaią. Szczę-
ście że zima nadzwyczay łagodna — tu przez trzy dni było dobra
zimno, do 16-stu stopni było na mrozie, ale prócz tego po parę
stopni, a teraz prawie ciepło. — Już też nie poskarżysz się na
mnie że mało piszę — niech ten list posłuży nie i dla Marcelka
i dla Wasia i dla Szptwa. — Kochaycie nas wszyscy, iak neywięcey
donoście; a ty szczególniey, Olechno droga, pisuy skoro będziesz
mogła i kochay mnie tak iak ia ciebie. — Kostunia tysiączne ci
przesyła uściśnienia, mój mąż rączki całuie, Margrabia który tu
iest Marcelego przyiaźni się przypomina; wszak ci on to [illegible] z
siostrą zmarłą Teresy, z Paulinią. Bądź zdrowa. pisz iak nayprędzey
nie zapomin[illegible] narazie być musisz. —

Spis rzeczy w pakiecie do Siostry.

1) Pugilares dla niey –
2) Pakiecik Mme Goltz (dwa worki)
3) Kochaney Tosi (Szalik)
4) Wnience Antosi (Pieczątkowka)
5) Sędzinie (ołowek)
6) Lewockiey (pieczatka)
7) Anusi (rękawiczki.)

Nie śmieycie się z tych darów, Kochani moi, patrzcie nie na ich szczuplość, ale na serce które ie ofiaruie. –

Zapytanie. Co mi radzi Ojciec i Ciocia Kochane zrobić z Klawikortem po Kochaney Mamie który iest moim skarbem bo mi go sama zapisała testamentem – za życia darować go nikomu nie mam serca, i zawsze sobie pochlebiam że go ieszcze zobaczę i Żółkiewskiego na nim zagram – ale mnie to korci że on tak długo u Sędziński u obcey osoby stoi, niewiem czy tam iest w poszanowaniu i wolałabym /gdyby się to dało zrobić/ gdyby był u kogo z Familii. –
Niech także Ciocia droga dopytać się raczy, co też się dzieie z moiemi Książkami – czy Powieści z Pisma S. które mi po wyieździe moim wyszły, rozprzedały się choć trochę i czy miały sukcess iaki; pytałam się o to już niewiem wiele razy Oyca, ale mi nigdy nie usłyszała odpowiedzi. Z obrazami wiszą także co się stało – prosiliśmy dawniey żeby sprzedali wszystko, prócz kilku wyiątków, ale i na to żadney odpowiedzi. Czy możemy się ieszcze spodziewać iakich pieniędzy, czy też już nic niema. –

Kartka książek o które bardzo proszemy.

1) Skrzetuskiego prawo polityczne narodu polskiego. 2 Tomy.
2) Ostrowskiego prawo cywilne narodu polskiego. 2 Tomy
3) Czackiego o litewskich prawach. 2 Tomy
4) Prawo korony polskiey 2 Tomy
5 Albertrandego panowanie Kazimierza i Jana Jagellończyków. 2 T.
6) Juszyńskiego dykcyonarz poetów polskich. 2 T.
7) Siarczyńskiego obraz wieku Zygmunta III. 2 T.
8) Skargi żywoty świętych. —

Ta ostatnia książka obdarta ale bardzo droga dla mnie i nieśmiernie mi potrzebna i dla rzeczy i dla języka. Szczególnie zaś mężowi potrzebne dwa pierwsze dzieła Skrzetuskiego i Ostrowskiego — zwłaszcza on przedsięwziął pracę która była największą jego pociechą ale do tej pracy nie ma potrzebnie książek i kto mu w tem dopomoże prawdziwie chrześcijański uczyni przysługę. —

Prośby i notatki

1. Co do Książeczki dla dzieci.

Radabym żeby na n. rok wydaną była i żebym ja ze 300 fr. za nię mieć mogła — gdyby więcéy to cieszę lepiéy. Czyby doktor M. który taki jest przyjaciel męża, mój, i dzieci a przytem zamożny nie mógł w tém dopomódz — proszę Was obóch przypomnieć tego przyjaźni — Jabym chętnie więcéy podobnych Książeczek napisała, gdybym wiedziała że się dziś w Kraju przydadzą i mnie co przyniosą. Chcę pisać, pracuję ciągle, ale aż kiedy dotąd nic mi się nie powiodło — byłabym nayszczęśliwsza, gdybym miała obstalunki iakie użyteczne i zyskowne — bo nieiłety! i o tey mamonie myśleć trzeba. — Myśl tey Książeczki wzięta z dzieł Miss Edgeworth niewyczerpane tam są wzory tego rodzaju — Ale prosiłabym bardzo żeby przed drukiem przeyrzaną była przez kogoś znaiącego się który by szczegóły gospodarskie sprostował poprawił, bo ia łatwo w wielu rzeczach pomylić się mogłam.

2. Co do Kursu moralności dla kobiet. To dzieło nad którém już osim lat pracowałam, wykończyć mam zamiar w tym roku, ieżeli Bóg pozwoli — będzie w dwóch częściach i w dwóch tomach — zupełnie obce polityce mogłoby być wzięte i czytane w Kraju nawet w duchownych okolicznościach. Czyby więc nie można zbierać prenumeraty prywatnie, i wydać go albo tu bez daty miejsca i nazwiska Autorki albo ze iakiemi wpływami w Petersburgu. Jabym wolała dla tego żebym dostała sama wydania — ale zgodziłabym się chętnie i na inny sposób.

3. Książki polskie. Prawdziwie dobrym byłoby uczynkiem gdyby zasilano nas niemi cokolwiek — Każda tu jest skarbem, bo jest cząstką oyczyzny. W szczególności życzyłabym sobie nieśmiernie ostatniego wydania Bentkowskiego o litteraturze, gdzie ma być obszerna recenzya pism moich p. Brodzińskiego. A mnóstwo wyszły są wdrożone nam książki; już może dziesięć razy wypisywałam tey które by nam koniecznie były potrzebne; nigdy mi na to słowa nie odpisała. Prosiłam szczególniey ile teraz pamiętam:

- o Żywoty świętych p. Skargi 1 T.
- o Prawo polityczne p. Skrzetuskiego 2 T.
- o prawo cywilne p. Ostrowskiego 2 T.
- o prawa litewskie p. Czackiego 2 T.
- o ogólnej ordynacyi Pruskiej p. [illegible] 2 T.
- o Przysłowia Woycickiego.
- o Elek[illegible] i pretendentów p. Bronikowskiego
- o pra[illegible] korony polskiey 2 T.

NB Te książki gdyby tylko do Drezna, albo do Wrocławia, albo do Krakowa się dostały doszłyby nas tu po trochu.

4) Twojéy siostrze powiedzieć Tarkowej iak serdecznie iéy nowy strate dzielę i iak nie przywykłam nie skarzyć się na nię nigdy przed nikim — ale ona na wzeniu między czasami pisuie a przed napisaniem moich odczytuie moie listy, bo zdaie mi się że wcale tego zwyczaiu niema. Co do pieniędzy, wie w iakim teraz stanie ieśteśmy zatem wiem że iéy serce dostatecznie nayléć ią będzie aby ci przysłała za buhon i Karolę dziękuię iéy bardzo i owszem za sposobnością [illegible] gdyby ieszcze mogła mi przysłać kiedy garnuszek powideł, i kilka stanik tak dla męża równie iak szczoteczkę do cybuchów czyszczenia, tobym iéy wielce obowiązana była. Także imbryczek większy i mnieyszy do herbaty kamienny i parę małych garnuszków do śmietanki wielce by mi były miłe. — Posyłam dla iéy pamiątek wszelkie bagatelki, ale niech przyymie, bo to moia robota — nasienie melonowe bardzo dobre niewiem iak tam się uda. — Że drobiazgi są w koszyku oszczędności który przeznaczony dla Julci. —

Ale — powiedzieć także Tarkowej mojéy siostrze że dziet moich wydany w Wrocławiu iéy tamże złożonych Ex. 12 i prenumeratorowie odebrać ie mogą. — To samo i P. Józefowéy Lubienieckiey od któréy ta mnie doszły pieniędze zawsze bardzo dziękuię. —

Gdyby się zdarzyło iakie dziecię majętne na wychowanie czy chłopczyk czy dziewczynka, wzięłabym ie za swoie i iak naygrzeczniéy i wychowała ile bym mogła a ile by Bóg dopomógł naylepiéy. —

Przepraszam Kochany Panny moie za te kłopoty ale to wszystko w nadziei iéy dobroci i tak dawnéy przyiaźni, któréy się oddaię i polecam.

73

do Pani Anny.

I Kochaney Pani Annie więcey raz ieszcze podziękować muszę za miłe wyrazy, które choć iuż bardzo dawno iak mnie doszły przeniósł ieszcze zupełnie obecne sercu memu. Wiedziałam ia oddawna że Sędzinka moia nigdy się dla nas nie odmieni i zawsze swoię przyiaźń zachowa. Cieszę się że Państwo dosyć zdro-

wi, że Walerka dobrze się prowadzi, i że druga wychowanka przybyła, bo będzie więcej jedna poczciwa kobieta na świecie. O tem wszystkiem obszerniej pisałam, ale wiem że list nie doszedł. Klementynie Z. za sposobność proszę powiedzieć że ją szczerze kocham i o wzajemność proszę. Matżonkowi od nas obojga piękne ukłony jako i tym wszystkim którzy jeszcze o nas nie zapomnieli.

d. 29 Maia 1834.

Moia Toneczko Kochana, długo czekaliśmy na list
twóy, donosi nas i z takk smutnemi wiadomościa — Cóż
się to stało Pani J. młoda ieszcze i tak zdrowa się
dawała. Prawda, że się Bóg stratami różnemi do-
świadcza — i Babunia cierpiąca — ależ przecie nie leży.
dobrze przynaymniey że P. Konstancyi braciom i tobie
zdrowie służy; dobrze że o nas nie zapominacie. Dzięku-
ię ci za wszystko co mi donosisz, z postępu dzieci bar-
dzo się cieszemy. Jak też Amelcia wyrasta — czy iuż na pa-
nienkę zakrawa? — Nieźmiernem tem rada, żeś była
w Komorowie i że się i w tym roku wybierasz i może
w tem ciż trochę * samolubstwa, bo mi się zdaie że
iak iesteście razem, to częściey o nas mówicie. — Jak
będziesz widziała pierwszy raz małżeństwo i ich dzieci
opisz mi też obszernie iak wyglądaią, iak ich znay-
dziesz, iak dzieci duże, czy ładne; żebyś wiedziała
iak mnie to mocno obchodzi. — Czy zawsze mieszkanie
w tych samych pokoiach? ogródek czy w pomyślnym
stanie? — bardzo ciż wiele mieszkań podobnych
waszemu i rzadki maią dar zrobienia czegoś ślicz-
nego z małey rzeczy. Warto by to naśladować u nas.
Nam teraz zdrowie dobrze służy, takem kontenta
żem biedę nową przebyła, że mi się zdaie żem się
powtórnie urodziła — apertura bardzo mi pomocna
i od bolu głowy i od bolu boku mnie uwalnia; tro-
chę trudno opatrywać codzień, ale iuż się przyzwy-
czaiłam — Na twoie imieniny Kochana Toneczko, przypom

szczere moie życzenia, Obyś tak była naszą Lizią, iak my tego oboie pragniemy i iakeś warta! – O nas nic a nic nie mam donieść nowego, żadnej odmiany, zawsze zatrudnienie, trochę nadziei, trochę obawy, na przemiany. Mam tu kilka kobiet, które kocham, kilku przyiemnych mężczyzn co u nas bywaią, ale to wszystko nie zastąpi dawnych świadków. – Domowe życie w tym roku wygodnieysze iak w przeszłym bo mamy służącą i lepsze mieszkanie – ale też wydatek większy – co nas trochę niepokoi. Bóg dobry trzeba w nim ufać. Bądź zdrowa kochana Loneczko, który domaga się mieysca w tym liściku. Ucałuy ręce Babuni; P. Konstancyi, bratostwu i braciom pokłoń iak nayprzyiemniej – dzieci uściskay – a sobie powiedz że cię kocha stateczna przyiaciółka K. –

Każdy twóy liścik kochana Tosiu, sprawia nam niekończoną radość, dla tego niezaniedbuy żadney okazyi i mieszay jakobyśmy mniey cię kochać mogli. Milczenie jeśli pomimowolne więcey niebiedy mówi niż pismo. Ponieśliśmy znowu stratę w naszey familii, wśród tyle nieszczęść smutnym byłby nasz los, gdybyśmy się nierządzali z woli przeznaczenia. Często i czule wspominamy o was, dobrze że masz w domu rodziców, że nie zaniedbuiesz książków znasza familia i przyiaciołmi. postępuy tak ciągle, a będziesz dla nas zawsze poczciwem Tosiukiem. Ucałuy ręce babuni, cioci, uściskay Antosia Józefa Wincentego, los ich zawsze mnie obchodzi, niech nie wątpią o moiem braterskiem przywiązaniu. Ściskam cię serdecznie.

N^ER 90.

PISMO DODATKOWE

DO

GAZETY PORANNÉJ

ROK 1839, LISTOPAD.

ROZBIÓR I.

KSIĄŻKA DO NABOŻEŃSTWA DLA POLEK.

W Krakowie. Nakładem D. E. Friedleina. W ósemce, str. 426. Spisu rzeczy X. Wydanie ozdobne; z ryciną S. Wacława. (*). Na oprawie, odcisk wyobrażający tegoż Sgo.

„Niech się bezbożnik nadyma,
Pajęcze snując nadzieje,
Ten, który z Bogiem nietrzyma,
Jak licha trawa zwiędnieje."

— Kniaźnin. —

Wiara — jako ognisko duszy, jako balsam z Nieba, jedyném jest dobrem. To węzeł spajający obecność z przyszłością, — to bogobojnych przodków spuścizna, to anioł opiekuńczy spraw ludzkich! to sąd dziejów i potomności! Kto ją lekce waży, lub kto o nię dbać nie myśli, ten o nię w świecie dbać nie będzie; — dla takiego nic na ziemi nie może pozostać świętém! —

(1) Jest to przerysowanie obrazu znajdującego się w Kościele Katedralnym, na zamku, (w Krakowie) z ołtarza mianowanego: „Altare unum ex septem" — po prawéj stronie obok cyborium. Dotąd niewiadomo jakiego Mistrza jest utwór pomieniony. To tylko pewna, że pęzel artystowski!

nic zgoła! — Taki człowiek wszystko złamie, niczego nie dotrzyma, na wszystko się odważy! Taki gotów zburzyć grób swego naddziada, obedrzeć w świątyni krzyż ze złota, rozproszyć pośmiertne zgliszcza rodzonéj matki, ojca, braci! Taki wyrodek swe życie ceni miarą zmysłów; możeż więc w innem świetle widzieć życie i sprawy spółbraci swoich? Jego serce — to kamień; — jego umysł jak wicher przelotny, — jego sumienie podobne do wrzącéj i szczerniałéj lawy, — a dusza wkuta do ziemi łańcuchem zbrodni! On ci gotów z serca wydrzeć wszelką boską nadzieję, on ci gotów w myśli umorzyć najdroższe wspomnienia; on cię mocen zabić na ciele i duszy dla chwilowéj roskoszy, dla marnéj błyskotki lub szalonego uniesienia i fantazyi. Z łez bratnich śmiać się będzie; z rozpaczy i w rozpaczy jeszcze będzie szydził! Nic mu o litości nie mów, ani o żadnéj zgoła tkliwości, — nawet o uczuciach wrodzonych dzikim zwierzętom. On ich w każdym względzie przewyższyć jest zdolen. Bo i na cóżby mu więcéj służył hardy lubo znikczemniały rozum, (jeśli *hardość* i *nikczemność* zwać się może tém mianém); — do czegóżby mu więcéj służyć miały zbrudzone ziemskością żądze?! — Cóżby go mogło wznieść nad nasz poziom płaczu i nędzy? Któżby śmiał na jego żelaznem sercu, na jego przynajmniéj miedzianém czole, wyryć nazwę człowieka, bliźniego, brata? Dla kogożby on przywiązał się do ludzkości, do społeczeństwa, kiedy odgłos pamięci nawet tych wyrazów, nie rozległ się nigdy w przekonaniu jego wewnętrznem, w skalistych głę-

biach serca, w pustym i zdziczałym przestworze umysłu?! Dajmy pokój jemu! Zostawmy tego odszczepieńca, tego wyrodka towarzyskiego związku. Poświęćmy obecne karty wyższemu celowi — bo celowi serca, bo upragnieniom duszy! To jest rzetelna wźniosłość! — Niech więc będzie cel jéj, szczególniejszą i powszechną dążnością naszą! Dla niéj i przez nią żyć nieprzestaniem wieki!

Błogosławić powinniśmy wszystkie istoty, które troszczą się o zachowanie w sercach naszych niewygasłéj jeszcze iskierki miłości prawdziwie chrześciańskiego ducha, miłości swéj wiary!

Uczcić przeto należy imie sławnéj i znakomitéj w krajowém piśmiennictwie autorki, która przez skromność nie umieściła miana swego na książce do nabożeństwa. Już korzystaliśmy z jéj prac w podobnymże celu zebranych dla młodego pokolenia kobiet naszych. Teraz, niestrudzona w poświęceniach się dla dobra ogółu, autorka, obdarza spółbraci swoich nabożeństwem dla płci pięknéj, z całego serca kochającéj Boga i mowę własną. Mieliśmy w ręku oryginalne pismo autorki, w którém poufnie wyraża przyjaciółce swojéj, iż dzisiaj chciałaby cofnąć wydaną przez się książkę i czémkolwiek lepszém nas obdarzyć. Wynurzamy bezstronny sąd powszechny, że jak na teraz, wielce szacujemy niniejszy podarek, szczególniej, że jest nacechowany pięknym zamiarem i piękniejszém jeszcze godłem; wolelibyśmy tylko, w miejscu wyobrażenia S. Wacława, mieć na czele zbawiennego dziełka S. Salomeę lub Kunegundę, bo ich bogobojne życiopisy nader są miłe sercu naszemu.

Nie możemy pominąć, owszem musimy się koniecznie dłużéj nieco zastanowić nad *litanią* niewiast do Matki Boskiéj, układu saméj autorki. Jest to najczystsze, prawdziwie wzniosłe wynurzenie się duszy, ożywionéj nadziemskiemi myślami, a zarazem głęboko przejętéj rzetelnym celem i wysokiém na ziemi, śród braci człowieka przeznaczeniem. Pozwalamy sobie na dowód twierdzeń naszych, kilka przytoczyć wyjątków:

»Maryo! któraś dała światu owoc życia, droższy nad owoc raju ziemskiego, módl się, aby z dziatek naszych była chwała Bogu i nam pociecha. Maryo! któréj wyjawił Symeon, że syn Twój będzie zbawieniem świata, módl się za nami matkami! abyśmy zniosły mężnie, cokolwiek wola Pana dziatkom naszym w przyszłości gotuje.«

»Maryo! córko królów, a żono prostego cieśli, módl się za nami, abyśmy wszelkie dolegliwości pokornym umysłem znosiły.«

»Maryo! któraś wróciła do ziemi własnéj, bo pomarli, którzy duszy dziecięcéj szukali — módl się za nami!«

»Maryo! któraś wołała w uniesieniu: wielbij duszo moja Pana, iż wejrzał na niskość służebnicy swojéj, módl się, aby Bóg ukazał miłosierdzie swoje nad nami!«

Kogoż nie poruszą tak proste wyrazy?! Czyjaż się dusza nie wźniesie témi myślami do podnóża Tronu Boskiego — i nie uroni łzy za bliźniemi, błagając Pana nad Pany o dobro dla całego ludu? Ta więc litania, powinna być w ustach wszystkich! Każdemu jéj wyrażenia mieć w sercu i umieć na pamięć należy. Każdy modlić się z książki, o któréj mówimy, powinien (*) — i to modlić się nie usty, nie oczyma tylko — całém sercem i duszą — bo Bóg błogosławi pobożnych! bo modlitwa »jest niewyczérpaném źródłem pociechy, siły i rady,« (autorka na str. 5.)

Obowiązkiem jest naszym, wspomnieć tu jeszcze o tém, cośmy postrzegli w *rysie piśmiennictwa krajowego*. Leszek Łukaszewicz, mieszcząc w swém dziełku autorkę obecnie rozbiéranéj książki, obok Kraszewskiego, (str. 83) w dwóch wydaniach swego *Rysu Piśmiennictwa*, dwa całkiem przeciwne sobie położył zdania. W pierwszéj edycyi, [illegible] wysoko jéj prace, mówiąc: iż zajmuje [illegible] między piszącemi [illegible]. W [illegible] dodał tylko jeden wyraz, powiadając, iż pierwsze miejsce [illegible], a cała wartość pierwszéj pochwały zniknęła całkiem. W następnym zaraz peryodzie, przydał wyraz *nie* — i przezeń zniszczył całą chwałę naszéj autorki. Godziż się taka antilogia?...

H. Skimborowicz.

Dla Autorki od [illegible]

Bardzo pięknie! alem ledwie oczów nie zerwała czytając a ostatnich wierszy ani mogła się doczytać!

Toast
do Niemcewicza!

Zbyt długo, Piastów Stolico,
Byłaś przeszłości skarbnicą:
Dziś, niespodzianą koleją,
Bogata jesteś nadzieją!

Zamiast w jedyney puściźnie
Mieć prochy drogie oyczyźnie,
Widzisz powstałe z ich kości
Odkupiciele wolności.

Gdy jedni, walcząc za swoje,
Wznawiają Alcyda znoje,
Tamtych bez miecza zwycięztwo:
I stwarzają nowe męztwo...

Przygniatał nas olbrzym srogi
Stu-ramienny i stu-nogi.
Patrzcie! runął w przepaść sromu —
Od jednego słowa gromu!

A jakiż to włos się bieli.
Wśród tych swobody czcicieli?
Wydaje się z polskim rysem
Być Nestorem czy Ulisem.

Twym gościem, grodzie zsiwiały,
Pomnożyciel polskiey chwały.
Imię jego nieśmiertelne:
Ursyn — jey palladium dzielne.

Trzykroć wspierał barki swemi
Odrodzenie naszey ziemi.
Pod godłem jego, raz trzeci,
Polskie nam słońce zaświeci.

Żyj nam, Ursynie, żyj długo,
Wierny mąż, oyczyzny sługo!
Byś nas kiedyś po odżyciu
Kierował w swobód zażyciu.

A kiedy niebo uwieńcza
Zapał ludu, krew młodzieńczą,

77

Seym, co żyć będzie w pamięci,
Godne krwi Jagiełłów chęci:

Pomyślić potrzeba będzie
I o Saulowym obrzędzie.
Wtedy wypijem w Krakowie
Za twoje i Polski zdrowie!

Mickiewicz

Wiersze różne

Odpowiedź na Pytania

„Wiele drzew zostało na Górze Oliwnej?"

Idąc przez Via Crucis z Góry Kalwaryi na Górę Oliwną, wychodzi się za bramy miasta Jeruzalem, a spuszczając się coraz niżej, mija się miejsce – na którém był kamienowany Sty Szczepan; na samym zaś dole przechodzi się suche dziś łożysko rzeczki Cedron; za Cedronem poczyna się Józefatowa dolina, wązka tu pomiędzy dwiéma przeciwległemi górami lecz na prawo i lewo coraz szérzej rozprzestrzeniona. Na téj dolinie są groby Królów, Proroków i przedmiejskie Cmentarzysko żydowskie grobowcami zasłane. Zaraz po wązkim przesmyku doliny, wstępuje się na Górę Oliwną; góra to rozległa i po niéj z rzadka są rozsypane drzewa oliwne. U samego podnóża, na lewo małej drożyny – wiodącej na wierzchołek, znajduje się prześlicznie podziemny Kościół kuty w skale – w którym jest Grób Najświętszej Panny – i groby SS: Józefa, Anny i Joachima. Kościół ten wydarty został Katolikom przed dwoma laty za staraniem w Konstantynopolu Ambassady Rossyjskiej. Blisko tego Kościoła jest Grota – w której Pan JEZUS krwawym potem się pocił; Grota należy dotąd do Katolików i jest w niéj Ołtarz z Obrazem do pamiątki stosownym. Ogrójec – w którym Chrystus Pan modlił się, opasany murem widać nieco wyżéj, leży zaś z prawej strony drożyny i jest także własnością stróżów Grobu Pańskiego. W tém to opasaniu stoi dotąd siedm oliwnych drzew niepospolitej grubości; ich rozpostarte konary swięcą na przestrzał – i możnaby śmiało w każde drzewo wejść we dwoch i wygodnie obracać się. Podanie mówi – że to są drzewa z czasu Chrystusa Pana. Zakonnicy poobmurowywali je murkami do wpół, dla ochrony od uszkodzeń, – i niewolno dziś nikomu listka nawet urwać; a listków też na tak starych drzewach niewiele bywa. —

„Gdzie i jakie jest to miejsce o którém jest podanie, że z tamtąd
„rozeszli się Apostołowie ułożywszy skład Wiary?"

W połowie Góry Oliwnej, a może nieco wyżéj, leży gładko skuta niby posadzka kamienna w kościele, i dotyka jedną stroną do skały stojącej – jak ściana, – w téj – to ścianie jest dwanaście półwydrążeń owalnych – i to są, wedle podania, miejsca – w których Apostołowie złożyli pierwszy skład Wiary i skąd na opowiadanie Słowa Bożego po świecie rozeszli się. — Nieco znowu wyżéj po téjże samej prawej stronie, leży płaski kamień – na którym Chrystus

=

= Pan stanąwszy, miał po raz pierwszy Apostołom Ojczenasz mówić. I znowu trochę wyżej, leży drugi kamień na którym Zbawiciel miał nad Jeruzalem płakać. – Na samym szczycie Góry są ruiny pięknego niegdyś Kościoła – co stał na tém miejscu, skąd Chrystus Pan w Niebo wstąpił. – Stopę Pańską wydeptaną w kamieniu oglądają po dziś pielgrzymi przez rzadką kratę żelazną. Nad tém piętnem Chrystusowego śladu, pozrujnowanym Kościele, Turcy postawili mały meczecik, a lubo teraz opuszczony – wszelakoż zawsze zamknięty – i za otworzenie trzeba odźwiernym muzułmanóm zapłacić. – W dzień w Niebowstąpienia Pańskiego, Stróżowie Grobu przyrządzają w tym meczeciku Ołtarz i całe duchowieństwo Katolickie z Jeruzalem i Bethlejem przeciąga tam processionalnie na Mszę Stą i na nabożeństwo całodzienne. Z krużganków zrujnowanego dzisiaj Kościoła widać jak na dłoni smutne Jeruzalem, a w drugą stronę w dali Bethanija, i pomiędzy rozchodzące się w jednym kierunku pasmo gór, widać jeszcze opodal dni drogi Morze martwe – i jak we mgle rzekę Chrztu Jordan. —

„ Jaki porządek codziennego nabożeństwa przy Grobie Pańskim?"

Trzy są Kościoły Katolickie w Jeruzalem; 1szy, Kościół Zbawiciela z Klasztorem – w którym mieszka 80 Zakonników Franciszkanów-reformatów, Stróżów Grobu Pańskiego, pod przełożeństwem Opata ozdobionego mitrą; 2gi, Kościół Grobu Pańskiego na Kalwaryi. 3ci Mały Kościółek przy Via Crucis postawiony tam, gdzie Chrystus Pan był biczowany. Z Kościoła Zbawiciela wychodzi zawsze dwudziestu Zakonników na trzy tygodniową służbę do Grobu Pańskiego na Kalwarya. Kościół Grobu Pańskiego jest pod kluczem straży tureckiej; w Niedziele tylko, w piątki i w dnie większych Świąt bywa przez cały dzień otwarty; każdego innego czasu wchodzi się tam za pozwoleniem przełożonego nad strażą i za małą opłatą. Zakonnicy służbowi raz wszedłszy, nie wychodzą z tamtąd aż po ukończonym okresie służby i zmienieni przez nowy oddział. Na wyższej galeryach tego Kościoła są małe celki i refektarzyki – gdzie duchowni pięciu wyznań mieszkają i żywią się. Każde wyznanie – to jest: Katolickie, Greckie, Ormiańskie, Marońskie – i Koptyckie, ma swoje osobne Ołtarze, przy których nabożeństwo odbywa, sam zaś

Grób–

=Pański, należy z kolei do wszystkich. O pierwszej z północy
zaczynają Katolicy Jutrznią w kaplicy swojej – która jest na tém
miéjscu, gdzie Chrystus Pan pokazał się Matce Najświętszéj po=
Zmartwychwstaniu. Jednocześnie wszystkie wyznania przy swych
Ołtarzach, w pięciu narzeczach i najrozmaitszą nutą głosy podno=
szą; różnorytmowy śpiew obija się kiedy niekiedy o połamane skle=
pienia gmachu; woń kadzideł dymem się ściele; kościół, mimo
mnóstwa lamp, sam przez się ciemny ma wierną postać grobu; a
kiedy Kofty do swoich śpiewów poczną wtórować biciem pałeczkami
czy w chrypliwe żele, czy w wiszącą blachę, to się tak jak żałośnie w ko=
ściele rozlega – że aż przeraża i niewymownym smutkiem duszę ogarnia.
Śpiewy psalmów z małemi przerwami tego lub owego wyznania
trwają aż do 8mej; o 8mej wychodzi wielka Msza S: katolicka do
Grobu Pańskiego; sam tylko Celebrant wchodzi do Grobu, Dyakon
i Subdyakoni służą do Mszy w przysionku – boby się w Grobie niepo=
mieścili. Msze SS: ciche – tak ranne jak późniejsze, odbywają się
przy różnych ołtarzach należących do Katolików. Po skończonej =
Mszy S: wielkiej przy Grobie Pańskim, następują po Katolikach
Grecy; po Grekach Ormianie, po Ormianach Maronici, a po Ma=
ronitach Kofty; ale te wszystkie wyznania Mszów SS: nie odpra=
wiają – wyjąwszy w Niedziele i w Uroczystości; w dnie powsze=
dnie śpiewają tylko hymny. Między 12a a 1szą kończą się Msze
SS: a zaczynają się godziny, – które z małemi przestankami to=
tu, to tam, trwają aż do czwartej. O czwartej Duchowieństwo =
Katolickie służbowe, ze swemi pielgrzymami, przy zapalonych
w ręku świecach, odbywa processyą i przechodzi śród śpiewu hym=
nów od stacyi do stacyi, poczynając od Kaplicy ukazania się Chrys=
tusowego Matce swojej najświętszej i idąc 1od do Kolumny biczo=
wania. po 2gie Do więzienia Chrystusowego. po 3cie Do miejsca na któ=
rem podzielono się Jego szatami. po 4te Do miejsca gdzie Drzewo Krzy=
ża S: było znalezione. po 5te Do Kaplicy Sty Heleny. po 6te Do =
Kolumny pod którą był Cierniem Koronowan. po 7me Na Kalwa=
ryą gdzie był Ukrzyżowany. po 8me Na miejsce gdzie z Krzyżem
był podniesiony; po 9te Do Kamienia na którym był namaszczo=
ny. po 10te Do Świętego Grobu Pańskiego. po 11te Do miejsca gdzie
się Maryi Magdalenie po Zmartwychwstaniu pokazał; i nakoniec
po 12te Do Kaplicy Matki Najświętszej z której processya drogę
swą zaczynała. Przy każdej stacyi na klęczkach odśpiewują się hym=
ny, Celebrujący kończy modlitwą i Błogosławieństwem i idzie się da=
lej; processya cała zamyka się wystawieniem Przenajświętszego Sa=
kramentu i Litanią do Matki Najświętszej. —

Nie=

Po ukończeniu processyi zaczynają się nieszpory, a potém znowu z małym kiedy niekiedy przestankiem, godziny aż do północy; słowem, możnaby powiedzieć iż nabożeństwo trwa niemal ciągle dzień i noc. —

Zresztą — Tom trzeci Pielgrzymki Księdza Hołowińskiego dokładniéj o tém wszystkiém objaśni; a ja mam honor przeprosić Szanowną Zapytującą — żem tak długo zwlokł odpowiedź; muszę się w całej szczerości ducha przyznać do wady, — oto zapominam się; bardzo to i nieznośna wada, a zwłaszcza kiedy się przez nię chybia Osobom dla których w sercu pełno mamy poszanowania —

Józef Załuski

